

ODETTE  
de LYMAILLE

T. TRILBY



PRIX :

1<sup>fr.</sup> 50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"  
7, Rue Lemaignan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

# Les Publications de la Société Anonyme du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

## **LISETTE**, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Prix de l'abonnement d'un an : 10 francs. Etranger : 14 francs.

## **La Véritable Mode Française de Paris**

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Elle procure en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. 50. Etranger : 15 fr.

## **LA MODE SIMPLE**

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons. Le numéro : 0 fr. 75.

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 3 fr. 50.

## **GUIGNOL**, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 fr. Franco 1.25.

Abonnement : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON  
sont données par

## **Les Albums des Patrons Français Echo**

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F<sup>co</sup> 3.50.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums :	FRANCE et COLONIES.	12 fr. 50
—	ETRANGER.. . . . .	13 fr. 50
Aux deux Albums :	FRANCE et COLONIES.	6 fr. 50
—	ETRANGER.. . . . .	7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV').

## La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

## La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir .. .. l'imagination. .. ..

## La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de .. .. qualité littéraire. .. ..

## La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

## DANS LA MÊME COLLECTION :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIÉRY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
8. **Comme une Epave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KERANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORIUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIÉRY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRÈTE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRÈTE.
35. **Trop Jolie**, par Louis d'ARVERS.
36. **La Petiote**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Marie THIÉRY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.
41. **Deux Amours**, par Henri ARDEL.

1 volume, partout : **1 fr. 50** ; franco . . . **1 fr. 75**  
Six volumes au choix, franco . . . . . **9 fr. 90**

La collection "STELLA" se vend également en séries,  
dans un joli emboîtement cartonné.

Première série : n° 1, 2, 3, 4 et 5	Cinquième série : n° 21, 22, 23, 24 et 25
Deuxième série : n° 6, 7, 8, 9 et 10	Sixième série : n° 26, 27, 28, 29 et 30
Troisième série : n° 11, 12, 13, 14 et 15	Septième série : n° 31, 32, 33, 34 et 35
Quatrième série : n° 16, 17, 18, 19 et 20	Huitième série : n° 36, 37, 38, 39 et 40

Chaque série de 5 volumes : **8 fr.** franco. — Etranger : **8 fr. 75.**

Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaïgnan, Paris (XIV').

C92563

T. TRILBY

ODETTE DE  
LYMAILLE

Femme de Lettres



Éditions du "Petit Echo de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# Odette de Lymaille

## Femme de Lettres

---

### I

Assise devant une table-bureau, plume à la main, Odette de Lymaille travaillait fiévreusement. Penchée sur une grande feuille de papier, elle écrivait, effaçait, écrivait de nouveau; mais l'inspiration était sans doute rebelle, car la jeune fille, à chaque instant, fronçait ses fins sourcils et son joli visage se crispait.

Après plusieurs ratures successives, d'un mouvement de mauvaise humeur, elle jeta sa plume sur la table, se leva brusquement, et, pour faire diversion, s'approcha d'un merveilleux bouquet de chrysanthèmes dont elle respira longuement l'acre parfum. Voulant se distraire, pendant quelques minutes, elle s'amusa à disposer les monumentales fleurs de façon différente; puis, bien vite, lasse de ce jeu, nerveuse, très triste, elle soupira... Alors sa figure s'éclaira, et, en souriant cette fois, elle dit :

Il faut pour soupirer avoir des souvenirs.

— Oh! le joli vers! s'écria-t-elle joyeuse, comme il terminera bien mon sonnet.

Et, à haute voix, elle le répéta :

Il faut pour soupirer avoir des souvenirs.

Vite, elle prit sa plume, mais, au moment d'écrire, hésita... puis se souvint. Dans quelque coin de son esprit ce vers s'était logé comme une très jolie chose, et voilà qu'aujourd'hui, cette jolie chose, elle voulait la faire sienne.

Non, cette délicieuse pensée ne lui appartenait pas, elle était à un autre.

Vexée, Odette s'avoua qu'elle ne savait pas du tout comment finir son sonnet.

Oh! ce sonnet de commande, ce sonnet qu'on attendait, comme il l'agaçait!... Dans quelques heures, elle devait le déclamer devant un public nombreux. Cela elle l'avait promis à Mme Tardif, la meilleure amie de sa mère, qui était venue le lui demander si aimablement qu'elle n'avait pu refuser.

— Quelques vers nouveaux de vous, ma chère Odette, lui avait-elle dit, de vous, la lauréate de *Minerva*, ce sera le clou de ma soirée.

Eh bien! en ce moment, Odette n'avait aucune envie d'être le clou de la soirée de Mme Tardif.

Pourtant, elle aimait tellement la poésie, c'était jusqu'à ce jour son seul amour! Elle aimait aussi, comme toutes les femmes, les hommages, les adulations que son jeune talent lui attirait.

Odette, mise à la mode par ses amis, était toute prête à croire qu'elle avait du génie. Elle venait d'avoir vingt ans, l'âge où l'on pense naïvement que la terre, les êtres, les choses, sont créés pour votre plaisir; l'âge des rêves fous, où l'on attend tout de la vie parce qu'elle ne vous a pas encore déçu.

Grisée par un succès facile, Odette se laissait aduler et adorer par des parents dont elle était la fille unique.

Depuis son enfance, jusqu'à ce jour, Odette n'avait eu aucun souci. Douée d'une santé magnifique, les maladies ne l'avaient jamais atteinte et ses grands chagrins avaient été une poupée cassée, un match de tennis perdu.

Toute petite, elle aima écrire; au cours de français, ses rédactions étaient toujours classées premières et lues à ses compagnes.

Un jour, elle avait alors quinze ans, elle eut l'idée de faire des vers pour la fête de Mme la directrice.

Ces vers, très gentils, furent jugés parfaits par la maîtresse du cours, qui, flattée de cet hommage, remercia son élève en termes tels, que dès lors Odette crut en son talent.

Alors sa jeune volonté décida que, suivant l'exemple d'illustres devancières, elle serait une femme de lettres, et, à l'âge où l'on rêve d'amour, elle rêva de gloire littéraire. Ses héroïnes furent Mme Desbordes-Valmore, George Sand, et, avec une persévérance digne d'éloges, elle travailla.

Elle écrivit des vers, beaucoup de vers. Quelques-uns, délicieusement naïfs, plurent tellement à son entourage, que son père, le duc de Lymaille, fit éditer à ses frais, bien entendu, le premier recueil des poésies de sa fille.

Ce livre, donné aux amis, eut un certain succès, et une grande dame, qui se faisait gloire de protéger les jeunes, n'ayant rien de mieux cette année-là, recommanda, tout spécialement, le recueil d'Odette au jury du concours de poésie d'un célèbre magazine. Les désirs de la grande dame furent respectés et Odette eut le premier prix à l'unanimité.

Pour l'enfant de vingt ans, ce fut la gloire avec toute l'ivresse qu'elle apporte. Du jour au lendemain, Odette se crut célèbre, son portrait parut un peu partout, et, dès lors, elle devint très orgueilleuse de son talent qui lui valait de tels honneurs.

Grisée par ce premier prix, Odette continua à travailler, essayant un roman et rêvant d'un grand drame historique à la manière du doux François Coppée. Aujourd'hui, drame, roman, elle avait tout laissé de côté pour travailler à ce sonnet sur les chrysanthèmes, réclamé par Mme Tardif.

Mais ce sonnet ne venait pas, et, furieuse, sans aucune pitié, Odette martyrisait les beaux chrysanthèmes que son camarade Jean Tardif lui avait envoyés, la veille, pour l'inspirer.

Très en colère, la jeune poétesse se moquait de ces magnifiques fleurs.

— Monstrueuses beautés, disait-elle, fleurs du pays nippon, fleurs bizarres, tourmentées, fleurs au parfum acre, fleurs de deuil, fleurs des morts... pourquoi veut-on que je vous glorifie?... Nos fleurs françaises sont bien plus belles... Sur la rose, à l'infini je ferai des vers; l'œillet, le lis m'inspireraient de jolies pensées; mais ce chrysanthème, qui devient beau à force de laideur, engourdit mon esprit et fait de moi une bête!

En disant cela, Odette arracha de la gerbe une des superbes fleurs et la jeta, de toutes ses forces, sur le tapis.

Comme elle accomplissait cet acte enfantin, la porte du petit salon s'ouvrit doucement, et une jolie voix de femme demanda :

— Ma chérie, puis-je entrer sans te déranger ?

— Oui, maman, répondit la jeune fille, et tu ne me troubleras guère; aujourd'hui je suis rebelle à tout travail. Je me demande même, si je pourrai finir ce fameux sonnet, promis à Mme Tardif.

Mme de Lymaille dit :

— Repose-toi quelques instants, et après, tout ira bien... Viens t'asseoir là, près de moi, nous allons causer... sérieusement...

Odette s'étonna. Sa mère ne souriait pas, paraissait triste, et, jusqu'ici, elle ne lui avait jamais vu cet air-là. Mme de Lymaille avait juste vingt ans de plus que sa fille, et quarante ans pour une Parisienne, c'est encore la jeunesse.

En les voyant assises toutes les deux, aussi minces, aussi souples l'une que l'autre, blondes pareillement, les mêmes yeux sombres aux grands cils noirs, la même bouche riieuse, on croyait, difficilement, que l'une de ces deux femmes était la mère de l'autre.

Un peu moqueuse, Odette demanda :

— Tu veux causer avec moi, sérieusement ?

— Oui, ma chérie, très sérieusement.

Et, d'un geste câlin attirant sa fille tout contre elle, très bas, comme si elle craignait de l'effaroucher, elle ajouta :

— Tu veux bien ?

— Mais oui; de quoi s'agit-il ?

— De bien des choses.

— Dis tout de suite la principale.

— Tu le veux ?

— Oui, je t'en prie.

— Eh bien ! aujourd'hui, j'ai besoin de savoir ce qui se passe dans le cœur de ma grande fille.

En riant, nullement émue, Odette répondit :

— Sois tranquille, maman, il ne se passe rien, mais rien du tout. Là, fit-elle en montrant son cœur, c'est le désert, la solitude, et je t'assure que personne n'essaie d'y pénétrer. Franchement, cela ne me manque pas du tout...

« Mes amies, depuis longtemps déjà, ne parlent qu'amour et mariage ; pour elles, c'est le but de la vie. Moi, j'en ai un autre ; voilà pourquoi, je crois, je ne pense jamais à interroger mon cœur.

— Mais, ma chérie, reprit Mme de Lymaille, il faudrait y penser.

— J'ai bien le temps ; avec vous je suis très heureuse et le mariage ne me garantit pas le bonheur que vous me donnez.

— Oui, sans doute, mais enfin... il faut... tu dois te marier.

— Pourquoi ?

Un peu embarrassée, sans regarder sa fille, Mme de Lymaille répondit :

— Pour bien des raisons. D'abord, tu n'as pas l'intention, je pense, de rester fille toute ta vie.

En souriant, Odette dit :

— Mais cette idée me plaît assez. Une femme de lettres n'est jamais la « vieille fille », avec tout l'ennui que ce seul nom inspire. C'est un être à part qui sait aimer, comprendre, souffrir. Pour mon art, je renoncerais avec plaisir au mariage, et je crois que je saurais très bien m'arranger une vie artistique des plus agréables.

« Lorsque j'aurai passé l'âge où madame maman doit vous accompagner partout, je voyagerai ; j'irai voir des pays nouveaux, je m'emplirai les yeux de toutes les splendeurs de la terre ; puis, quand mon âme sera pleine de visions radieuses, je reviendrai ici, dans ce petit hôtel que j'aime tant, et près de vous, j'écrirai tous les rêves que

j'aurai faits dans ces pays fabuleux. J'y mettrai le meilleur de moi-même, j'y mettrai tout mon cœur, parce qu'il sera libre, et tu verras, maman, je ferai de belles choses qui te permettront d'être fière de ta fille.

En parlant ainsi, Odette se leva et son jeune enthousiasme était si plein de vie et de joie, que quelques instants, avec orgueil, Mme de Lymaille contempla sa fille; puis, un peu triste, elle reprit :

— Oh! les jolis rêves, les fous projets d'avenir!

— Ne les traite pas de fous, mes chers projets, ils sont si beaux!

— Mais, ma chérie, ce sont des rêves, rien que des rêves, impossibles à réaliser.

Le ton de Mme de Lymaille était grave, Odette s'inquiéta :

— Mais pourquoi me dis-tu cela si tristement?

— Tu vas comprendre. Pour voyager, petite fille, il faut de l'argent, beaucoup d'argent.

Les yeux d'Odette s'ouvrirent tout grands, et, craintive, elle demanda :

— Mais... est-ce que père, est-ce que nous ne sommes pas riches?

— Non, dit brièvement Mme de Lymaille.

— Ah! fit Odette, et, troublée, sans rien dire de plus, elle se rapprocha de sa mère.

Pendant quelques secondes, dans la petite pièce si intime, il y eut un silence pénible, durant lequel Odette sentit venir vers elle le parfum étrange des chrysanthèmes, et ce parfum de cimetièrre, ce parfum qui la pénétrait toute, l'impressionna douloureusement.

Très vite, fébrilement, Mme de Lymaille parla :

— Tu comprends, Odette... autrefois, nous avions une assez jolie fortune... mais la vie de Paris est si chère que, peu à peu, sans s'en apercevoir, on entame le capital, et, un beau jour, on est tout étonné d'apprendre qu'il ne vous reste plus grand'chose... Mais ne t'inquiète pas outre mesure, ma chérie, ce n'est pas la misère. Pendant encore un an, nous pouvons garder le même train de vie, et, pendant cette année, les choses vont bien changer.

« Ton père a de belles relations, et ayant été autrefois dans les ambassades, il lui sera facile d'y rentrer. Il nous faudra certainement quitter Paris; mais avec les chemins de fer, aujourd'hui, il n'y a plus de distance. Pour toi, mignonne, si tu veux être raisonnable, l'an prochain, tu peux être mariée. Tu es jolie, je ne t'apprends là rien de nouveau, tu as ce que le monde appelle un beau nom, et, si ma petite Odette veut s'en donner la peine, ces grands yeux-là troubleront plus d'un cœur...

« Allons, ma chérie, ne détourne pas la tête et ne t'attriste pas; mariée, tu seras plus heureuse que tu ne l'eusses été, vieille fille, vagabondant à travers le monde.

Lentement, Odette répondit :

— Je ne le crois pas, j'avais rêvé une vie tout autre.

— C'était un rêve simplement, un sonnet que tu faisais pour toi-même. La poésie et la vie, petite, ce sont deux mots qu'il ne faut pas vouloir mettre ensemble.

La jeunesse d'Odette se révolta.

— Mais moi, je ne voulais pas vivre comme les autres... je voulais...

— L'impossible! Allons, ne parlons plus de tes rêves, ils sont comme les explosifs, très dangereux à remuer. Parlons seulement de toi, de ton avenir, et, puisque tu n'as pas de secret que tu cachais à ta maman, je peux bien te dire la vérité... Ce soir, Mme Tardif va te présenter un jeune homme, qui désire beaucoup te plaire.

Tristement, Odette s'écria :

— Déjà!

— Mais oui, déjà, reprit Mme de Lymaille en souriant; ton père et moi nous sommes soucieux de ton bonheur et nous n'avons qu'un an devant nous, pense à cela, ma chérie.

— Pourquoi ce délai?

— Parce que, dans un an, nous serons loin d'ici.

Quelques instants, les yeux fixés à terre, Odette réfléchit; puis, vaillante, elle se redressa prête à lutter de nouveau.

— Maman, dit-elle, pourquoi ne partirais-je pas avec vous? Je serais contente, si contente de ne pas vous quitter, et puisque mon grand désir était de voyager, ce désir, le voilà exaucé, tout simplement.

Mme de Lymaille secoua la tête.

— Allons, ma belle romanesque, il va falloir encore te parler raison. La situation que ton père aura dans les ambassades ne sera pas très brillante pour commencer; nous deux, nous nous en contenterons; mais toi, jolie fleur de luxe, en pleine jeunesse tu ne saurais être heureuse dans la médiocrité.

« Ecoute-moi, sois raisonnable, ce soir accueille bien le prétendant qu'on va te présenter; il est riche, très riche, joli garçon, d'une honnête famille, enfin nous espérons qu'avec lui tu serais heureuse.

Très sérieuse, Odette demanda :

— Maman, dis-moi pourquoi ce monsieur, si parfait, veut épouser une jeune fille qui n'a pas de fortune ?

Un peu ennuyée par cette question, Mme de Lymaille répondit :

— Mais il veut t'épouser parce que... parce que... Mme Tardif lui a dit beaucoup de bien de toi.

Moqueuse, Odette reprit :

— Et, dans sa collection de jeunes filles, cette impitoyable marieuse n'en avait pas une autre à proposer ?

— Mme Tardif connaît notre situation, et c'est par affection pour toi qu'elle a pensé à ce mariage.

Odette demanda encore :

— Et comment s'appelle-t-il, ce phénix ?

Mme de Lymaille rougit et, se levant avec indifférence, semblant n'attacher aucune importance à ce qu'elle allait dire, elle répondit :

— Louis Noireau.

Odette éclata de rire.

— Ah ! s'écria-t-elle, le nom est charmant :

« Odette Noireau, Mme Noireau : Cela fera

vraiment bien sur les cartes de visite. Et, railleuse, elle déclama :

« Sonnet sur les chrysanthèmes, par Mme Odette Noireau. »

— Cela sonne joliment, ne trouves-tu pas ? C'est élégant, distingué, et, pour les rimes, ce sera si facile : Noireau rime avec bigarreau, poireau, lapereau, et beaucoup d'autres encore. Allons, quand je serai Mme Noireau, il faudra que je fasse des vers pour les cuisinières, ce sera ma seule chance de succès.

Enervée, les yeux pleins de larmes, Odette se laissa tomber sur un fauteuil. Mme de Lymaille ne voulut pas s'apercevoir de l'émotion de sa fille et, jugeant qu'elle en avait assez dit pour ce jour-là, se dirigea vers la porte.

— Voyons, ma chérie, fit-elle, ne sois pas si moqueuse. Je te laisse après ce long bavardage, car je pense à ton sonnet. Mme Tardif y compte tellement que ce serait vraiment peu gentil de lui manquer de parole... A tout à l'heure, ma grande fille.

A peine Mme de Lymaille avait-elle fermé la porte qu'Odette se redressa, et avec une énergie farouche, plusieurs fois de suite, elle murmura :

— Non, non, non !

Puis elle s'assit devant sa table à écrire, et, avec rage, reprit sa plume. Sa colère l'aidant, en peu de temps elle refit entièrement son sonnet, et dans ces vers écrits fébrilement, elle blagua, avec beaucoup d'esprit, l'engouement de toute la France pour les monstrueuses fleurs venues du pays nippon.

## II

A l'hôtel Tardif, rue de la Faisanderie, dès dix heures du soir, automobiles et voitures commencèrent à amener les invités, et c'était avec une vive admiration que ces Parisiens, si blasés pour-

tant, traversaient la galerie japonaise qui conduisait aux salons de réception où la maîtresse de maison se tenait.

Cette galerie était décorée avec un goût parfait. Sur les murs, de merveilleuses broderies représentaient des fleurs, des personnages et des animaux si admirablement colorés qu'on s'imaginait, avec peine, qu'une petite aiguille pouvait avoir fait ce travail.

Là, c'était un groupe de cigognes volant au-dessus de pommiers en fleurs; plus loin, des crapauds, au bord d'une mare, regardant le reflet de la lune dans l'eau; à côté, au-dessus d'un petit pont, les stalactites violettes des glycines formaient un superbe plafond de rêve à deux petites mousmées, qui, agenouillées, semblaient prier.

Le long des murs, des jardinières basses en ébène sculpté contenaient des chrysanthèmes variés, aux couleurs vives et heurtées, d'espèces différentes.

Les uns, très coûteux, se dressaient énormes et orgueilleux, seuls sur une frêle tige; les autres, poussés par petits groupes bien serrés, semblaient les parents pauvres d'une famille très riche. Il y en avait des rouges, des blancs, des jaunes, des verts; partout, dans les plus petits coins, on apercevait des chrysanthèmes.

Les lampes électriques se cachaient sous des bottes de ces mêmes fleurs, et cet éclairage discret permettait de jouir du charme étrange et exotique qui se dégageait de cette pièce fleurie.

Lentement les arrivants traversaient la longue galerie, louant sans restriction, et c'était avec des exclamations admiratives et sincères qu'ils complimentaient Mme Tardif.

Très aimable, avec un gracieux mot pour tous, la maîtresse de maison accueillait ses invités. A côté d'elle, son fils, un grand et gros garçon, saluait sans trop savoir ce qu'il faisait et paraissait n'avoir qu'un désir, celui d'échapper à la corvée « que maman lui imposait ».

Au bout d'une heure de ce petit exercice, n'y tenant plus, il se pencha vers sa mère, bredouilla

quelques mots incompréhensibles, et dans la foule disparut.

Vite il traversa les salons, souriant gentiment à toutes les personnes qu'il bousculait. Arrivée à l'entrée de la galerie japonaise, il s'arrêta, et s'approchant d'un grand jeune homme qui lui tournait le dos, brutalement il lui mit la main sur l'épaule en s'écriant :

— Tu te rases, hein ! mon vieux ?

Le vieux se retourna, il portait à peine vingt-huit ans.

Il était grand, très grand, mais si bien proportionné qu'il ne le paraissait pas. Sans être un joli garçon, il plaisait, car tout en lui charmait.

La bouche grande était mal dessinée, mais le sourire, très spirituel, montrait des dents admirables, les yeux clairs semblaient des yeux d'enfant. D'une grande distinction, le comte Pierre de Rouvray portait bien un très vieux nom.

En souriant, il répondit à Jean Tardif :

— Mais je ne me rase pas du tout.

— Vraiment, ça ne t'ennuie pas, ces bastringues-là ?

— Si, généralement, mais aujourd'hui cela m'amuse, d'abord parce que je suis chez ta mère, et qu'ensuite le coup d'œil est tellement joli que le plus sincère misanthrope ne regretterait pas d'être venu. Cette galerie est une merveille, je compte y passer ma soirée.

— Alors, reprit Jean, tu ne danseras pas ?

— Ah ! certes non.

— Et maman qui comptait sur ta grande complaisance pour faire sauter les « gros paquets ».

— Merci de l'honneur qu'elle me réservait, dit-il en riant, mais je le refuse.

— Dommage pour les gros paquets !... Alors, si tu ne danses pas, nous allons causer, j'ai un renseignement à te demander.

Et, se rapprochant de son ami, très mystérieusement, il lui dit :

— Tu connais Louis Noireau ?

— Louis Noireau ?... Attends donc. Oui, il me semble l'avoir rencontré, ces jours-ci, dans une

maison amie. Un beau garçon, très riche, mais assez commun.

— C'est cela même, reprit Jean. Eh bien, croirais-tu que maman veut le présenter ce soir, comme mari, à la jeune fille la plus délicieuse que je connaisse ! Elle est ravissante et d'une distinction, d'une intelligence qui en font un être à part. Et maman veut donner tous ces trésors à ce gros épicier enrichi.

Pierre de Rouvray se mit à rire.

— Eh ! dis donc, Jean, je crois que tu serais heureux d'être le possesseur de tous ces trésors.

— Non, répondit-il un peu tristement, je me rends très bien compte que je ne suis pas digne d'elle ; je ressemble trop à Noireau, je suis de la même race, du même type, et Odette de Lymaille devenant ma femme, ce serait tout aussi ridicule. Non, à Odette il faut un mari qui ne soit ni moi, ni Noireau ; un homme de son monde, élégant, distingué, qui ait ce qui nous manque à nous tous, bourgeois enrichis, de l'allure, et jusqu'à présent, mon vieux, ça ne s'achète pas... Non, Jean Tardif, marchand de bouchons, ne peut épouser Odette de Lymaille, fille du duc de Lymaille.

La bonne figure, si riieuse, du jeune homme s'attrista en prononçant ces mots... Le rythme triste et voluptueux d'un tango se fit entendre ; alors, blagueur, il ajouta :

— Voilà la danse qui commence, cachons-nous dans la galerie ; ici maman me trouverait tout de suite, et il faudrait faire marcher mes pauvres jambes.

Entrainant son ami vers un coin sombre où il y avait des sièges, Jean s'assit à côté de Pierre. Cachés par les fleurs, on les voyait à peine, mais eux apercevaient très bien la salle de bal où les couples commençaient à danser.

Jean soupira.

— Comme ils vont avoir chaud, les malheureux ! Et dire que parmi ces danseurs il y a beaucoup de mes camarades ! Ah ! ils doivent m'aimer, ce soir !

Pierre se mit à rire.

— Ne te tourmente pas, quelques-uns, peut-être, sont très contents.

— Tu crois?... Tant mieux. Dis donc, mon vieux, un tango, un seul, tu ne le danseras pas?

— Non, pourquoi?

Un peu embarrassé, en détournant la tête, Jean répondit :

— J'aurais voulu te voir danser avec Odette de Lymaille.

Etonné, Pierre demanda :

— Mais, pourquoi?

Avec indifférence, Jean reprit :

— Oh ! pour rien... simplement parce que vous êtes grands et minces tous les deux, et que vous eussiez fait un joli couple.

Pierre regarda son ami bien en face, et brusquement, lui dit :

— Tu as une idée que tu cherches à me cacher, tu ne sais pas mentir ; allons, parle !

Avec un soupir de soulagement, le jeune homme répondit :

— Oui, c'est vrai, voilà la vérité... Je pense depuis longtemps que tu es le mari qu'il faut à Odette, et qu'Odette est la femme qu'il te faut. Comprends bien... je vous aime beaucoup tous les deux, tu es mon meilleur camarade ; on s'est battu au lycée tant qu'on a pu ; ces batailles-là font des affections sûres. Tout petit, j'ai joué avec Odette ; tout petit, je l'ai aimée d'un amour fraternel, d'un amour pur et respectueux qui la mettait tellement au-dessus de moi que jamais, autrement qu'en ami, je n'ai pensé à elle. Alors, puisque vous êtes tous les deux, après maman, les êtres que je chéris le plus, j'ai songé à vous réunir ; je crois que pour vous deux, ce serait le bonheur... Qu'en penses-tu ?

Pierre de Rouvray se leva, et répondit tout en posant sa main sur l'épaule de son camarade :

— Que tu es le meilleur et le plus charmant des amis, mais que je ne veux pas me marier. Le mariage, vois-tu, serait pour moi la plus affreuse des servitudes, car je ne saurais pas être fidèle, à moins d'aimer vraiment, passionnément, comme

un fou. Mais ces amours-là ne se rencontrent jamais dans le mariage.

Jean intervint.

— Il y a des exceptions, et Odette est assez jolie pour inspirer une passion.

— C'est possible, mais elle a, à mes yeux qui ne la connaissent pas, un défaut colossal.

Jean se redressa, prêt à se mettre en colère.

— Ne t'emballe pas, reprit Pierre; ce défaut, pour d'autres, est une qualité. Odette de Lymaille s'intitule femme de lettres, et jamais, jamais entends-tu, je n'épouserai une femme de lettres. La femme-auteur, la femme-poète, c'est une race que je ne veux pas perpétuer.

Avec énergie, Jean défendit son amie :

— Odette a beaucoup de talent; elle n'est pas comme ces poupées de lettres que tu connais; elle sera, elle est déjà un écrivain de valeur.

— Je ne nie pas son talent, elle peut en avoir, mais je ne veux pas être le mari d'un génie.

— Ah! voilà la vraie raison! reprit Jean, c'est ton orgueil de malè que sa personnalité blesse, c'est ton orgueil qui refuse.

— Peut-être bien, mais je ne me sens aucune aptitude pour être le mari d'une femme célèbre.

— Cette célébrité, qui te fait peur, ne durera pas. Odette mariée, femme, amoureuse, ne pensera plus à la poésie.

— Nous n'en savons rien, personne ne peut le garantir, aussi je ne désire pas en courir la chance; et puis, je n'ai nulle envie de me marier maintenant.

Jean questionna :

— Ton cœur n'est pas libre?

— Si, mais n'insiste plus, vraiment, tu me contrarierais.

Jean soupira :

— C'est dommage; tu passes à côté du bonheur.

Puis il ajouta :

— Allons faire un tour du côté de maman; elle doit être inquiète de mon absence et surtout de celle des de Lymaille... Les de Lymaille, mon cher, c'est le clou de la soirée!

Comme les deux jeunes gens traversaient la

galerie, le domestique, qui était à l'entrée de la longue pièce, annonça :

« M. le duc, Mme la duchesse de Lymaille, Mlle de Lymaille. »

Un autre domestique, à l'entrée du salon de réception, répéta le nom des arrivants. Immédiatement, les couples cessèrent de danser et, curieux, se tournèrent vers les nouveaux venus.

Après s'être arrêtés quelques minutes avec Jean, le duc et la duchesse traversèrent, pour aller saluer Mme Tardif, les groupes de danseurs qui s'écartaient respectueusement devant eux.

Délicieusement jolie dans sa robe blanche, ayant à la main deux gros chrysanthèmes rouille, Odette fut retenue par Jean dans la galerie. Sans restriction, elle admirait.

— Mon ami, disait-elle avec enthousiasme, cette décoration est merveilleuse, si merveilleuse que je ne sais comment exprimer mon admiration. Je m'imagine être loin, bien loin de Paris, et je veux croire que je viens d'arriver au Japon, pays des fleurs extraordinaires. Jean, toute la soirée, je resterai ici.

En entendant annoncer les de Lymaille, vivement Pierre avait quitté son ami ; mais, de loin, curieux, il regardait la jeune fille ; puis, lentement, comme à regret, il se rapprocha d'elle.

Etonné de ce prompt retour, un malicieux sourire sur les lèvres, Jean, le désignant, présenta :

— Mon camarade, mon compagnon de toujours : Pierre de Rouvray... Ma petite amie d'enfance, Mlle de Lymaille.

Pierre s'inclina et, tout en souriant, parla :

— Mademoiselle, permettez-moi de vous dire que vous avez raison de vouloir rester ici. Dans ce paradis, depuis ce soir, il manquait une fée, elle vient d'arriver. La fée doit se montrer bonne, et permettre aux simples mortels de l'admirer longtemps dans sa demeure.

Continuant sa plaisanterie, gracieuse, Odette répondit :

— La fée, puisque vous l'appellez ainsi, ne pourra vous satisfaire, monsieur ; elle aime beau-

coup danser et le maître de maison ne permet pas que l'on danse dans cette galerie.

Vivement, Jean reprit :

— A vous, Odette, tout est permis.

— Alors... dit-elle en se tournant vers le comte de Rouvray.

— Alors... reprit-il joyeux, puisque la fée consent, nous allons danser.

Et, passant son bras autour de la taille souple de la jeune fille, il l'eutaina.

Jean regarda quelques instants le joli couple, puis, content, se frotta les mains et, se précipitant sur une grosse fille qui, depuis le commencement de la soirée, n'avait pas encore dansé, avec une énergie farouche il la fit tourner...

### III

Deux mois après la soirée des chrysanthèmes, dont tout Paris parla, le comte de Rouvray était officiellement fiancé à Mlle de Lymaille.

Follement épris dès la première rencontre, après plusieurs entrevues, Pierre, sans s'inquiéter de la situation pécuniaire de la famille de Lymaille, avait demandé Odette.

Son nom, sa fortune, des plus solides, lui valurent de ses futurs beaux-parents le meilleur accueil.

Raisonnée par sa mère, préférant le comte de Rouvray à Louis Noireau, Odette accepta sans enthousiasme ce mariage, et ne comprenant pas l'amour qu'elle avait inspiré, avec indifférence, se laissa aimer. Les attentions charmantes que son fiancé eut pour elle, les cadeaux dont il la combla, ne touchèrent pas son cœur. Fiancée, Odette resta femme de lettres, rêvant d'aventures et d'amour pour les héros que son imagination enfantait et ne songeant pas qu'elle pouvait vivre un merveilleux roman.

Très amoureux, Pierre ne s'apercevait pas de

l'indifférence aimable de sa fiancée, tout en elle le charmait : ses moindres gestes, ses paroles les plus insignifiantes, son sourire le moins accueillant. Et cela, parce que, pour la première fois de sa vie, profondément, passionnément, il aimait.

Ayant perdu ses parents très jeune, élevé par un tuteur qui s'était contenté de surveiller ses études et de lui remettre sa fortune à sa majorité, Pierre n'avait jamais été choyé ; aussi son cœur, celui d'un grand enfant, désirait par-dessus tout aimer et être aimé.

D'une intelligence remarquable, très érudit, s'intéressant à toutes les sciences nouvelles et travaillant beaucoup, Pierre n'avait jamais eu que des liaisons faciles et courtes, aussi c'était avec l'enthousiasme et la folie d'un premier amour qu'il aimait Odette.

Le lendemain de la soirée où il l'avait rencontrée, oubliant son antipathie pour les femmes de lettres et son serment de la veille, il s'était précipité chez son ami Jean, et là, très simplement, lui avait avoué qu'Odette de Lymaille lui plaisait infiniment.

D'une voix qui tremblait légèrement, Jean, le bon gros Jean, répondit :

— Allons, mon entrevue a mieux réussi que celle de maman, et ma petite amie sera bientôt comtesse de Rouvray.

Avec crainte, Pierre reprit :

— Tu crois qu'elle voudra de moi, je peux espérer ?

Blagueur, cherchant à dissimuler une émotion inexplicable, Jean dit :

— Mais, mon vieux, regarde-toi donc, tu n'es pas un type qu'on refuse. Sois tranquille, dans deux mois, je vous bénirai.

Voulant rompre cet entretien qui lui était un peu pénible, Jean avait emmené son ami chez sa mère.

En apprenant ce « coup de foudre », Mme Tardif se réjouit. C'était un mariage à faire, et ce beau mariage serait le couronnement de sa carrière le mariéuse. Oubliant Louis Noireau, le prétendant qui la veille réunissait toutes les qualités devant

assurer le bonheur d'Odette, avec un enthousiasme juvénile, elle s'occupa de réunir les deux jeunes gens.

Elle donna de petits dîners où les seuls invités étaient la famille de Lymaille et le comte de Rouvray. Dans cette intimité, presque familiale, il était facile aux jeunes gens de s'isoler et de causer.

Pierre chaque fois avait attendu ces réunions avec impatience, espérant toujours qu'Odette se montrerait plus confiante, moins réservée; mais, soit malice ou effroi, Odette ne voulait rester avec lui que si Jean était là, et le bon Jean, très ennuyé, malgré lui obéissait et restait.

Depuis leur toute petite enfance, il n'avait jamais résisté à Odette. Leur amitié datait des Champs-Élysées. Jean, grand garçon de huit ans, s'amusa à faire des pâtés pour l'adorable bébé qu'était Odette. Presque toujours le jeu finissait mal; la petite fille, très gâtée, un peu despote, trouvant que Jean n'allait pas assez vite, se fâchait, prenait à pleines mains le sable et le lui jetait à travers la figure.

Aveuglé, pleurant, Jean s'en allait, mais au bout de quelques instants, penaud, comme s'il était fautif, il revenait près de la poupée blonde. Elle, nullement surprise, lui donnait l'ordre, d'un air de reine, de recommencer les pâtés et de bien faire attention.

Maintenant Jean ne faisait plus de pâtés, mais toujours il obéissait, et quand Odette en souriant lui disait : « Venez avec nous, » très penaud, tout comme autrefois, il venait.

Donc ces entretiens à trois, qui précédèrent les fiançailles, furent d'une affreuse banalité. Odette parlait de tout et de rien, ne livrant aucune de ses pensées, ne discutant aucune de ses idées.

Plusieurs fois, Pierre avait essayé de la questionner. Aimable, charmante causeuse, Odette éludait les questions et, avec une habileté surprenante, ramenait la conversation sur les choses dites amusantes de la vie moderne : pièces et livres dont une jeune fille pouvait parler, expositions, conférences, défauts des amis, source inépuisable!

Pierre s'était fiancé sans rien connaître de l'être moral de celle qui l'acceptait pour mari. Était-elle encore une enfant, une âme toute neuve qu'il allait pouvoir façonner à sa guise, ou avait-elle déjà une personnalité qu'il devrait respecter ?

Pierre n'en savait rien, et, pour le moment, cela ne l'inquiétait guère. Il aimait Odette; il aimait tout en elle, sa beauté, sa distinction, son charme. Il l'aimait aussi pour le bonheur que cet amour avait apporté dans la vie.

L'existence maintenant lui semblait belle, elle serait douce et bonne avec cette femme à ses côtés; et Pierre rêvait d'intimité, d'éloignement, de fuite vers un pays tranquille et ensoleillé, où, s'aimant, ils vivraient seulement l'un pour l'autre.

La solitude à deux, c'est le paradis sur la terre, quand on est amoureux !

Fiançailles officielles, réception chez M<sup>me</sup> la duchesse de Lymaille.

Depuis le matin, Pierre pensait, avec effroi, à cette corvée mondaine.

Que de gens à saluer ! que de sourires à faire ! que de paroles inutiles à prononcer !

La réception était pour trois heures; mais, voulant arriver bien avant les invités, le jeune homme partit immédiatement après le déjeuner. Maussade, tout en fumant, il se dirigea vers l'hôtel de Lymaille, redoutant cette journée qu'il prévoyait très ennuyeuse.

La duchesse, sa future belle-mère, lui avait annoncé la veille que nombreux seraient les admirateurs de la poétesse, et en riant, elle avait ajouté : « De ceux-là, monsieur de Rouvray, il ne faut pas être jaloux. Vous comprenez, Odette, pour eux, n'est pas une femme, elle est la poésie. » Pierre s'était incliné sans répondre.

Il n'était pas jaloux, il ne le serait pas, il ne voulait pas l'être; mais, marié, il saurait bien faire comprendre aux admirateurs de la femme de lettres qu'Odette était avant tout sa femme, et qu'elle n'avait que faire de leur admiration.

Pierre ne pensait jamais, sans un certain malaise,

à ce titre de poétesse que le monde décernait à Odette. Il se rappelait comment, il n'y avait pas bien longtemps de cela, il jugeait ces femmes, la plupart sans talent, qui, non contentes d'être épouses et mères, cherchent à se singulariser en essayant par tous les moyens possibles, et à n'importe quel prix, d'être de celles dont on parle.

Oui, il y avait à peine quelques semaines, avec deux de ses camarades, auteur dramatique et romancier de talent, il s'était moqué de ces poupées de lettres, qui bâclent un roman comme elles font un chapeau, croyant que pour écrire il suffit de vouloir.

Il avait raillé avec âpreté ces maris complaisants qui permettent à leur femme d'afficher leur nom et souvent leur titre sur la couverture de livres qui blessent la morale, ou qui sont jugés détestables par les vrais lettrés.

Bien que nous vivions à une époque où les opinions changent vite, malgré ses fiançailles avec une femme de lettres, Pierre pensait toujours de même ; mais, confiant dans son amour, il se disait qu'il saurait bien faire oublier à la comtesse de Rouvray les rêves de gloire littéraire qu'Odette de Lymaille pouvait avoir eus.

Nullement attristé par ces pensées, il sonna à l'hôtel de Lymaille.

Immédiatement dans le petit salon, en habitué, un domestique l'introduisit.

Ces dames n'étaient pas encore descendues ; elles s'habillaient, mais il allait les prévenir.

Pierre attendit sans impatience, il attendit même avec joie.

Il y a des moments dans la vie où l'attente est la plus douce des voluptés. Il savait que tout à l'heure il entendrait des pas légers, que la porte s'ouvrirait et qu'Odette, la tant aimée, sa fiancée paraîtrait. Il cherchait à deviner la robe qu'elle aurait et si son visage serait sérieux ou souriant... Aujourd'hui, peut-être, il la trouverait émue. Pour la première fois, devant tous, elle allait se montrer aux côtés d'un homme à qui elle appartenait déjà un peu, à qui elle avait promis d'appartenir tou-

jours ; et ces fiançailles officielles, précédant de quelques jours le grand acte du mariage, pouvait troubler la jeune fille, la vierge... Ses grands yeux sombres seraient peut-être moins lumineux, la chère figure moins rose.

Dans l'antichambre, des pas se firent entendre, le cœur de Pierre se mit à battre si fort qu'il s'étonna de ces mouvements désordonnés et, en souriant, se traita de « gamin ».

La porte s'ouvrit, et Odette parut si jolie, si troublante, que Pierre se sentant incapable de parler, s'inclina devant la jeune fille en portant à ses lèvres la main qu'elle lui tendait. Longuement, il la baisa.

Nullement troublée, très aimable, Odette s'excusa.

— Pardonnez-moi, dit-elle, de vous avoir fait attendre si longtemps, mais je ne savais pas que vous deviez venir de bonne heure.

Dissimulant son émotion, Pierre répondit :

— M'avez-vous fait attendre si longtemps ?

Etonnée, elle reprit :

— Il me semble qu'il y a plus d'un quart d'heure qu'on vous a annoncé.

— Peut-être bien ; mais comme je pensais à vous, le temps a passé très vite.

Odette s'assit dans une vieille bergère et, souriante, demanda à son fiancé :

— Cela vous amuse donc de penser à moi ?

Pierre s'étonna, la question était bizarre.

— Amuser : Quel vilain mot vous employez là.

Moqueuse, avec vivacité, elle reprit :

— Préférez-vous que je dise ennuyer ?

— Vous raillez. J'aurais voulu que vous me demandiez tout simplement si j'aimais penser à vous ; alors je vous eusse répondu ceci : Depuis que je vous connais, mademoiselle... Odette, penser à vous a été ma plus grande joie ; depuis le jour où je vous ai vue à cette soirée, si jolie dans votre robe blanche, votre image s'est gravée dans mon cerveau d'une façon si nette et si précise que je n'ai qu'à fermer les yeux pour vous revoir toute.

« Je pourrais vous dire la nuance des chrysan-

thèmes que vous teniez à la main ce soir-là ; je pourrais vous dire toutes les personnes à qui vous avez souri, et les paroles que vous avez prononcées. Je me souviens si bien de la façon charmante et recueillie avec laquelle vous admiriez les fleurs.

« Ce jour-là, Odette, vous avez été pour moi un rayon direct du soleil ; sans ménagement, brusquement, vous m'avez pénétré, attiré, et j'ai compris, tout de suite, que je ne pourrais plus vivre que dans le cercle de lumière que vous répandiez autour de vous.

Attentive, charmée, Odette demanda :

— Puisque votre mémoire est si fidèle, vous rappelez-vous aussi les vers que j'ai dits à cette soirée des chrysanthèmes ?

Franchement, Pierre avoua :

— Non, j'étais resté avec Jean ; il me parlait de vous, je n'avais pas d'autre désir. Vous, vous, seulement vous, les vers et les chansons ne m'intéressaient pas.

— C'est dommage, reprit Odette sèchement, cela m'eût fait plaisir.

Puis, avec un peu d'emphase, elle ajouta :

— Les vers, la poésie, tout ce qui touche à cet art sublime, m'intéresse passionnément, et je suis certaine que je ne pourrais me passer de cette nourriture intellectuelle... Je crains que, sur ce point, nous ne nous comprenions pas.

« Voyez-vous, il ne faut pas croire que vous épousez une petite fille qui, jusqu'à présent, n'a pensé qu'aux chiffons et au titre de « Madame » que le mariage lui apporterait. Non, j'ai beaucoup travaillé, réfléchi, lu, j'ai des idées très arrêtées sur toutes choses, enfin j'ai une personnalité littéraire que je désire que mon mari respecte.

« Mon premier volume a eu du succès ; mon second, qui va paraître ces jours-ci, est impatiemment attendu, et j'espère qu'il ne fera pas tort à son aîné.

« Voilà ce que je voulais vous dire. Vous voyez que mes préoccupations ne ressemblent pas à celles des autres jeunes filles ?

— En effet, répondit Pierre.

— Le regrettez-vous ? demanda Odette prête à se fâcher.

— Oui et non... Non, parce que je suis très fier d'épouser une femme supérieure ; oui, parce que j'ai peur que cette femme m'échappe ; j'ai peur que la poésie ne me la prenne toute... Odette, je ne suis pas un poète, je ne sais guère vous parler joliment de mon amour, mais cet amour il faut y croire, car il est grand, sincère, passionné ; seulement il est timide, très timide, vous l'encouragez si peu.

Odette regarda attentivement Pierre et fut frappée de l'émotion du jeune homme ; puis, comme si elle craignait de rester plus longtemps seule, avec ce fiancé très amoureux, elle se leva en disant :

— Vous vous calomniez, vous savez fort bien dire de jolies choses.

Et voulant montrer qu'elle ne désirait pas continuer cette conversation, elle ajouta :

— Mais il est trois heures, je crois que nos amis vont bientôt arriver.

Pierre se leva et lentement s'approcha d'Odette.

— Si vous vouliez, dit-il d'une voix qui tremblait un peu, me permettre de vous parler quelquefois de l'amour que j'ai pour vous, je crois que je saurais vous faire comprendre, bien vite, à quel point je vous aime.

« Depuis que nous sommes fiancés, ces quelques minutes d'intimité que vous venez de m'accorder sont les premières ; toujours, entre nous, vous voulez un tiers, et ce tiers, généralement, est notre ami Jean. Pauvre Jean ! Je l'aime bien pourtant, mais depuis quelque temps, souvent j'ai envie de lui dire des sottises.

Amusée, Odette répondit :

— Ingrat ! c'est par lui que vous m'avez connue. Comme elle disait ces mots, un domestique ouvrit la porte du petit salon et annonça : « M. Jean Tardif ».

La jeune fille éclata de rire.

— Nous parlions de vous, s'écria-t-elle en tendant la main au nouvel arrivant.

— Vraiment! Alors ce n'est pas pour en dire du bien.

— Tu te trompes, Jean, reprit Pierre avec aplomb. Mlle de Lymaille me reprochait mon ingratitude vis-à-vis de toi.

— Comment cela?

— Il paraît que depuis quelque temps je ne t'aime plus autant. C'est une découverte que ma fiancée a faite.

Sérieux, Jean répondit :

— C'est naturel. Tu aimes et tu aimes si passionnément que cela te fait tout oublier. L'amitié à côté de l'amour, c'est si peu de chose... Ne vous tourmentez pas, petite amie, je me résigne assez facilement.

Le ton, les paroles, étonnèrent Pierre et Odette; affectueusement, le premier, M. de Rouvray interrogea Jean :

— Tu as un ennui, mon vieux, allons, confesse-toi; si tu as besoin de quelqu'un, je suis là, tu sais.

Plus douce, Odette demanda :

— Vous avez un chagrin, j'en suis certaine, il faut me le dire tout de suite.

Avec une gaieté, qui ne semblait pas très naturelle, Jean s'écria :

— Chagrin, ennui, rien de tout cela, à peine un peu de vague à l'âme, pour ressembler à une jolie femme... Mais voilà vos invités qui arrivent! allons, mes amis, ne vous occupez plus de moi.

La duchesse appelait les fiancés, ils durent abandonner Jean.

Bientôt les salons de l'hôtel de Lymaille furent bondés; tous ceux qui faisaient partie du « Tout-Paris » tenaient à être vus à la réception de la duchesse. Hommes politiques, artistes, littérateurs, venaient apporter à la jeune fiancée leurs vœux de bonheur.

Entourée, félicitée, adulée, Odette posait un peu, heureuse de montrer à son futur mari comme le monde l'appréciait. Elle croyait, la naïve, que tous ces hommages s'adressaient à son talent. Et quand un académicien, des plus notoires, lui demanda si la poésie n'allait pas perdre une de ses

filles, très haut, de façon à être entendue de tous, elle répondit qu'elle était avant tout une femme de lettres, et qu'elle en resterait toujours une.

Pierre ne dit rien, mais son cœur se serra douloureusement, et, quelques minutes, l'avenir lui parut sombre.

Mais il regarda Odette; elle avait vingt ans, son amour saurait bien être le maître de cette enfant.

## IV

Le mariage de Mlle de Lymaille et du comte de Rouvray fut un des mariages les plus brillants de la saison parisienne.

L'église, selon la formule habituelle, se trouva trop petite pour contenir la foule des invités venus pour apporter leurs félicitations aux jeunes époux. Après la cérémonie religieuse, la duchesse recevait; mais pour cette réception, réservée aux intimes, peu nombreuses avaient été les invitations.

En rentrant au bras de son mari, dans cet hôtel qu'elle allait bientôt définitivement quitter, Odette, pour la première fois de la journée, se sentit véritablement émue, et, sans aucune joie, songea que désormais sa vie était liée à une autre vie.

Une pensée, fort pénible, l'attrista aussi; cette maison, toute fleurie, si gaie aujourd'hui, cette maison où elle était née, où elle avait vécu très heureuse, allait appartenir à d'autres; des étrangers bientôt seraient là, vivraient là...

Dans un mois, ses parents auraient quitté Paris, la France; M. de Lymaille venait d'être nommé à l'ambassade de Pékin... Ainsi donc Odette allait rester seule, toute seule avec son mari, un inconnu qu'elle n'aimait pas.

Et dans sa belle robe blanche qui la faisait si jolie, malgré les tendresses qu'on lui prodiguait et les baisers qu'elle recevait, Odette se trouvait très malheureuse. Elle souriait pourtant, aimable tou-

jours, mais par moments elle avait envie de pleurer.

Quand elle eut fait, avec son mari, plusieurs fois le tour des salons, jugeant que le protocole mondain ne pouvait rien lui reprocher, elle quitta Pierre et, seule, alla s'asseoir dans un petit boudoir.

Elle y était à peine depuis quelques minutes, qu'une femme, d'une excentrique élégance, vint l'y retrouver.

— Odette, ma chérie, s'écria-t-elle en entrant, ne bougez pas, vous êtes divine dans ce grand fauteuil. Avec vos lis et cette robe moderne, vous représentez bien la vierge d'aujourd'hui, la vierge que la poésie nimbe d'idéal. C'est une vision dont je me souviendrai.

Puis, plus pratique, elle ajouta :

— Je meurs de faim, venez luncher avec moi.

Joyeuse, Odette prit le bras de la jeune femme et toutes deux se dirigèrent vers le buffet. Dans un coin, en mangeant, elles bavardèrent.

Cette extravagante personne s'appelait Myriam Laudet; elle était la plus chère amie d'Odette.

Sculptant avec goût, orgueilleuse de son gentil talent, elle avait été la confidente des rêves littéraires d'Odette. Odette avait été la sienne; chacune croyait vraiment au talent de l'autre; cette croyance les faisait amies.

Myriam Laudet n'était pas ce qu'on appelle une jolie femme, mais son charme, un peu pervers, retenait les regards. Très brune, ses yeux clairs étonnaient, ils savaient si bien être naïfs ou voluptueux. Sa bouche aux lèvres fortes, extrêmement sensuelle, faisait tantôt une moue d'enfant ou souriait si spirituellement, que ceux qui la voyaient sourire désiraient toujours savoir le pourquoi de ce sourire de femme.

Myriam était aimable avec tous, car elle aimait par-dessus tout à plaire.

Elle avait connu Odette au cours de littérature, l'une rêvait poésie, l'autre art; tout de suite, elles s'aimèrent.

Le mariage de Myriam avec son cousin, gros financier, n'avait pas séparé les deux amies, le nou-

veau ménage étant venu habiter tout près de l'hôtel de Lymaille. Ce voisinage, au contraire, avait favorisé leur amitié.

Bien triste à la pensée du prochain départ de ses parents, Odette avait eu un élan de joie en voyant venir vers elle Myriam, la confidente, l'amie très chère. Celle-là, au moins, lui restait; celle-là ne l'abandonnait pas.

Les deux jeunes femmes causaient gaiement. Oubliant où elles étaient, pourquoi Odette portait cette robe blanche, elles parlaient d'art et de littérature.

Myriam disait :

— J'ai fini votre livre hier, Odette; c'est tout à fait bien. Ce second recueil dépasse de beaucoup, comme valeur, votre premier. Vos vers sont joliment ciselés. Vous marchez à grands pas vers le chef-d'œuvre, je suis fière d'être votre amie.

Et Odette, souriante, habituée à ces louanges, demandait :

— Et vous, Myriam, que nous préparez-vous pour le Salon? Avez-vous trouvé le modèle conforme à votre idée? Allez-vous encore une fois nous étonner par l'audace de votre composition?

Myriam allait répondre, lorsque quelqu'un vint troubler leur bavardage; ce quelqu'un, cet importun, trouvèrent-elles, était Jean Tardif.

Avec un bon sourire et d'une voix affectueuse, il s'écria :

— Enfin, Odette, je vous trouve, Pierre et moi nous étions inquiets. Qu'êtes-vous devenue?

D'un ton peu aimable, Myriam intervint :

— D'abord, bonjour, monsieur Tardif, vous ne m'avez pas encore vue.

Moqueur, Jean s'inclina :

— En effet, madame, je n'ai pas eu ce grand honneur.

— Vous auriez pu vous en souvenir.

— J'ai peu de mémoire; une autre fois, j'essaierai de faire mieux.

— Maintenant, reprit Myriam un peu vexée, je vous rends la belle mariée; je l'avais si bien acca-

parée qu'elle oubliait son grand ami. Nous causions de choses très intéressantes, monsieur Tardif; pas chiffons, je vous assure.

Avec ironie, Jean répondit :

— Hélas ! les femmes d'aujourd'hui ne causent plus jamais chiffons, ce qui est bien regrettable.

Acerbe, Myriam demanda :

— Qu'entendez-vous par là ?

— Beaucoup de choses que la femme supérieure que vous êtes trouverait stupides ; aussi je ne vous les expliquerai pas.

Myriam haussa les épaules et, dédaignant son interlocuteur, ne lui répondit pas.

— Odette, dit-elle, je vais saluer votre mère. Tout à l'heure, je vous présenterai un de mes amis, rédacteur à la *Revue de l'Art par les Femmes*; j'avais demandé pour lui, à vos parents, une invitation. C'est un de vos admirateurs, ma chère ; il a le plus grand désir de vous connaître.

Raide, sans répondre au salut extraordinairement respectueux de Jean, Myriam s'en alla.

A peine avait-elle tourné le dos que le jeune homme fit une grimace si drôle, qu'Odette ne put s'empêcher de rire.

— Vous ne l'aimez pas, dit-elle.

— Ah non ! s'écria-t-il ; là, franchement, je ne l'aime pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne la crois pas bonne, et qu'ensuite j'ai idée qu'elle quittera très rapidement le sentier de la vertu. Cette femme-là, comme dirait ma vieille nourrice, c'est pas du bois dont on fait les honnêtes femmes.

— Méchant ! fit Odette amusée.

Puis elle demanda :

— Et moi, suis-je du bois dont on fait les honnêtes femmes ?

Jean ne sourit plus, et, très grave, répondit :

— Oui, si vous aimez. Et il faut aimer, Odette, il faut aimer sans réserve, avec tout votre cœur... Croyez votre camarade de toujours, votre ami d'enfance. Dans l'amour, vous trouverez le bonheur. L'amour vous donnera toutes les joies que vous

rêvez, l'amour seul peut faire de vous une femme complètement heureuse.

Tristement, Odette secoua la tête sans rien répondre.

Très bas, Jean reprit :

— Il faut essayer d'aimer, petite amie. Jusqu'ici vous n'avez aimé personne, je crois pouvoir l'affirmer ; depuis si longtemps mon affection fraternelle vous suit.

Très simple, Odette avoua :

— Non, je n'ai jamais aimé.

— Alors, c'est si simple de commencer... On vous adore, vous en doutez-vous ?

Les grands yeux sombres de la jeune femme se baissèrent.

Jean continua :

— Odette, il faut être charitable et donner un peu de ce cœur qu'on réclame. Croyez-moi, essayez d'aimer, d'aimer exclusivement, vous verrez comme c'est bon... Pour l'être aimé, tous les sacrifices, même ceux qui semblent très douloureux, deviennent faciles. Aimez avec votre cœur, avec votre âme, avec toute votre personne ; aimez follement, passionnément, mettez dans votre amour toute votre jeunesse et tous vos rêves. Aimer, c'est le secret du bonheur, l'explication la meilleure et la plus vraie de la vie.

Ces derniers mots furent dits avec une telle conviction qu'Odette s'étonna ; jamais elle n'aurait cru que Jean, le gai camarade, le bon vivant, pût parler ainsi.

Intriguée, très affectueuse, à son tour elle interrogea :

— Jean, vous aimez, j'en suis certaine, dit-elle.

Il détourna la tête, se tut quelques instants, puis en riant, répondit :

— Moi ? Mais non, Odette, je ne suis pas un de ceux qui rêvent d'amour. Regardez-moi donc, est-ce que mon physique ne m'interdit pas ces rêves-là ?

— Vous vous calomniez.

— Mais non, vous savez bien que je dis la vérité et votre amitié seule proteste. Regardez votre

mari, il vient vers nous, admirez son élégance, cet air de race. Celui-là, oui, peut et doit être aimé; mais Jean Tardif, vrai bourgeois gros et court, n'est bon qu'à faire un ami, mais celui-là, petite madame, vous est dévoué jusqu'à la mort.

Comme Pierre s'approchait d'Odette, heureux de la trouver seule avec Jean, Myriam Laudet venait aussi, suivie d'un tout jeune homme vêtu avec une recherche de fort mauvais goût.

Exubérante, Myriam s'écria :

— Ma chère Odette, permettez-moi de vous présenter M. Arnold de Busenève, un confrère, critique littéraire de la *Revue de l'Art par les Femmes*, une revue dont le succès sera colossal. Depuis longtemps M. de Busenève avait le grand désir de vous connaître.

Le jeune homme s'inclina et, en termes savants pleins d'emphase, longuement exprima à Odette la vive admiration qu'il avait pour son talent. Il cita des vers de son dernier recueil et affirma, avec une autorité amusante, qu'elle était, actuellement, un de nos meilleurs poètes. Il termina, en demandant à la comtesse de Rouvray de bien vouloir l'autoriser à devenir son historien.

— Madame, fit-il avec de grands gestes, je devine votre avenir, je vois la route qui s'ouvre devant vous; elle est belle, glorieuse et tout encombrée de lauriers. Permettez-moi de la suivre loin de vous, très respectueusement. Ne refusez pas, vous n'avez pas le droit; par votre talent vous appartenez à l'histoire littéraire de notre pays.

« Je sollicite cet honneur, madame, fort humblement, et vous me verrez plein de confusion, mais très heureux si vous me l'accordez.

Pendant que le jeune homme discourait ainsi, Odette avait ressenti des sensations bien différentes.

D'abord elle trouva cet importun grotesque et ennuyeux, mais la flatterie, même la plus grossière, étant toujours acceptée, les compliments la firent sourire; la dernière demande du jeune homme la surprit tellement, qu'elle la jugea déplacée.

Pourtant, avant de refuser, elle hésita et regarda les visages de ceux qui l'entouraient.

Jean dissimulait mal une folle envie de rire. Pierre, les sourcils froncés, l'air méchant, paraissait vouloir dévorer M. de Busenève.

Cette attitude décida Odette. Elle jugea que son mari manifestait une jalousie intempestive ; si elle cédait aujourd'hui, cela en était fait de sa carrière de femme de lettres !

Elle allait donc répondre affirmativement, quand, craignant un refus, Myriam s'écria :

— Ma chère, M. de Busenève a raison ; vous n'avez pas le droit de refuser, votre talent vous met au-dessus des autres femmes et vous permet d'agir différemment. C'est donc votre consentement que vous allez lui donner.

Le comte de Rouvray voulut intervenir, mais Jean s'y opposa.

— Tais-toi, dit-il tout bas, en désignant Mme Laudet, cette femme est à moitié folle, il ne faut pas discuter avec une détraquée, et si tu n'attaches aucune importance à cette scène ridicule, ce soir Odette aura oublié cet idiot de rédacteur d'une revue qu'on ne lit jamais. Crois-moi, ajouta-t-il en entraînant son ami, ne lutte pas avec les rêves littéraires de ta femme, arrange-toi, simplement, pour qu'elle les oublie.

Très triste, Pierre répondit :

— Ce sera bien difficile. As-tu regardé Odette tout à l'heure, quand cet homme, ce rien du tout, lui parlait ? Son visage resplendissait de joie. Je ne lui ai jamais vu cette expression parfaite de bonheur pendant nos fiançailles.

Jean haussa les épaules.

— Jaloux, va ! et jaloux de quoi ? De ce vermisseau, affreusement laid et combien grotesque !

— Mais...

— Tu déraisonnes... Viens dans la serre fumer avec moi une cigarette, la dernière de ta vie de garçon.

## V

Le soir même de son mariage, Pierre de Rouvray avait emmené sa femme dans un château qu'il possédait en Normandie, près de Lisieux.

Le château des Oiselles, véritable petite merveille, appartenait à la famille de Rouvray depuis près de deux siècles. Niché au milieu d'un parc dessiné selon le goût du dix-huitième, construit sur le modèle de Trianon, pour une grand'mère qui, disait-on, avait été aimée du roi, chaque chose dans cette demeure avait été faite pour le plaisir des yeux.

Le jardin, bien clos par des murs qui disparaissaient sous les fleurs, était discret et ombragé; bosquets, charmilles, petites allées touffues et sombres, rien ne manquait de ce qui fait la joie des amoureux.

Et ce jardin en avait vu des amoureux!

Depuis que la jolie grand'mère s'en était allée vers un paradis indulgent, toutes les jeunes femmes de la famille des de Rouvray étaient venues passer là leur lune de miel.

Que de tendres baisers et de naïfs aveux les jeunes couples avaient échangés sous les vieux arbres!

Dans le pays on remarquait que ces ancêtres touffus accaparaient tous les oiseaux. Leurs vieilles branches, sous lesquelles les amants se promenaient, étaient-elles plus hospitalières, ou savaient-elles mieux garantir de la pluie et du vent les tout petits qui naissaient là? On ne savait, et personne ne s'expliquait pourquoi tant d'oiseaux, tous les ans, venaient bâtir leur nid dans ce parc merveilleux.

Pierre adorait ce château, et c'est avec joie qu'il y avait conduit Odette. Il espérait que, dans cette demeure où l'on s'était tant aimé, eux seraient comme les autres et s'aimeraient aussi.

Depuis quinze jours le jeune ménage y habitait, et ces quinze jours Odette les avait trouvés terriblement longs. Quelques heures à peine elle s'intéressa à l'adorable chose qu'était cette vieille maison, si admirablement conservée.

Une matinée, elle trouva amusant de voir sa silhouette moderne traverser ces pièces dont la décoration et l'ameublement étaient si intacts, qu'on s'attendait, à chaque minute, à voir surgir, dans quelque coin, des dames poudrées à paniers, et des gentilshommes à perruques. Le veston de son mari et sa jupe courte dans cet intérieur la firent rire; puis le lendemain tout cela ne l'amusa plus.

Son mari lui fit visiter le parc en détails; avec joie, le propriétaire lui en montra les plus jolis endroits.

Ce château possédait, comme Trianon, un temple de l'Amour. La fantaisie des aïeules avait fait entourer ce temple d'une multitude de roses. Il y en avait des milliers de toutes sortes et de toutes couleurs, et ce temple, aux fines colonnades, ainsi caché par ces fleurs royales, était la plus jolie chose qu'on pût voir.

Odette admira distraitement; décidément rien ne l'enthousiasmait, et elle ne comprenait pas l'adoration que son mari éprouvait pour ce coin de terre.

Certes, ce château était joli. Mais elle le trouvait triste; elle s'y ennuyait!

Odette n'aimait pas, alors l'amour de son mari lui paraissait pénible.

Pierre l'aimait, et l'aimait si passionnément qu'il ne s'apercevait pas que son amour était seulement supporté.

Pourtant un jour vint où, Odette étant plus sombre que de coutume, il le remarqua; bien vite, il s'inquiéta. D'abord il ne dit rien, ne questionna pas, mais avec soin il observa la jeune femme toute la journée, puis, quand le soir fut venu, il l'entraîna dans le parc, bien décidé à connaître la cause de cette tristesse, qui lui semblait inexplicable.

Ce soir-là il faisait une nuit superbe, pleine d'étoiles, une de ces nuits de juillet où l'être le plus rebelle à toute émotion sent son âme troublée par la divine harmonie que la nature répand sur la terre. Les fleurs exhalaient un parfum pénétrant, les grillons dans l'herbe s'appelaient, et une brise très douce agitait légèrement les feuilles des grands arbres.

Pierre avait passé son bras sous celui d'Odette, et tout en marchant il parlait, il parlait bas, ne voulant pas troubler ce grand calme du soir. Il disait :

— Entendez-vous, Odette, les peupliers qui s'agitent, et ce bruissement si doux qui se fait tout là-haut ? ce sont les feuilles qui causent entre elles. Et savez-vous ce qu'elles disent, petite chérie ?

— Non, fit la jeune femme, distraitement.

— Elles disent que jamais elles n'ont vu se promener si belle dame, que bien des châtelaines ont passé là, mais qu'aucune n'était aussi jolie. Elles jasant en votre honneur, et ce murmure charmant, qui semble venir du ciel, est un hommage à votre beauté. Chérie, l'avez-vous compris ?

Ces paroles d'amour, si tendrement dites, en appelaient d'autres. Nullement émue, Odette écoutait, et vers ses lèvres aucun mot doux ne montait.

Etonné de ce silence, un peu tristement, Pierre reprit :

— Pourquoi ne me répondez-vous pas ; cette promenade vous ennuie ?

Poliment, la jeune femme riposta :

— Mais non ! quelle étrange idée !

— Pas si étrange qu'elle en a l'air, car c'est seulement la parfaite femme du monde que vous êtes qui vient de protester. Odette, vous manquez vis-à-vis de moi de sincérité.

Ne sachant que dire, elle se tut.

Alors, un peu brusquement, Pierre s'éloigna d'elle et, très bref, fit :

— Rentrons.

Jusqu'au château, ni l'un ni l'autre ne parlèrent.

Sans s'occuper de sa femme, Pierre s'installa dans un coin du salon et, prenant les journaux de

Paris que le courrier du soir avait apportés, il se mit à les parcourir.

Un peu désespérée, Odette s'assit près de la fenêtre et, les yeux fixés sur le ciel étoilé, loin, bien loin, ses pensées s'envolèrent.

D'abord, avec tristesse, elle songea à ses parents, partis depuis quelques jours, si loin déjà ; puis elle pensa à ses amies. Depuis son mariage, aucune, sauf Myriam, ne lui avait écrit. Elle, au moins, ne l'oubliait pas ; chaque matin, une lettre arrivait et cette lettre, venant de Trouville, était attendue avec impatience par la jeune femme.

Myriam ne racontait pas des choses bien intéressantes, mais elle parlait de Trouville, de ses plaisirs, et aussi de l'enthousiasme extraordinaire, assurait-elle, que le dernier livre d'Odette avait soulevé parmi ses lecteurs et amis, très nombreux sur la plage normande.

Croyant vrai ce que Myriam écrivait, Odette plus que jamais était fière de sa jeune célébrité et, stupidement orgueilleuse, s'imaginait avoir déchu en épousant le comte de Rouvray, un inconnu !

Elle acceptait l'amour de son mari comme un hommage qui lui était dû, hommage souvent ennuyeux. Quand on n'aime pas, l'amour est toujours importun, et Odette n'aimait pas.

Le mariage, « la vie à deux », si douce pour des amoureux, lui semblait pénible, et avec effroi elle songeait que toujours, toujours, elle vivrait ainsi.

Elle se demandait si longtemps encore ils allaient rester dans ce château où elle s'ennuyait tant.

Ils y étaient seulement depuis quinze jours, et ces quinze jours lui avaient paru mortellement longs. Odette, se trouvant très malheureuse, s'apitoyait sur elle-même. Elle regretta d'avoir écouté sa mère et de s'être mariée. Ce mariage l'enchaînait.

Libre, qu'eût-elle fait ? Elle n'en savait rien ; mais son âme de femme, incompréhensible, se disait que, libre, elle eût été heureuse.

Jamais, jusqu'à ce jour, elle n'avait connu l'en-

nui ; autrefois les heures s'enfuyaient toujours trop vite. Le travail, ses amis, le monde absorbaient sa vie ; maintenant de tout cela elle n'avait plus rien, rien... Décidément elle était bien malheureuse ! Et un soupir, un gros soupir d'enfant, gonfla sa jeune poitrine.

Ce soupir parvint jusqu'aux oreilles de Pierre et le troubla.

Il était rentré très triste, un peu fâché ; malgré tout son amour, il en voulait à Odette, il lui en voulait de sa souffrance de ce soir. Tout à l'heure, en se promenant avec elle, alors qu'il lui parlait si amoureuxment, l'attitude de la jeune femme l'avait surpris et profondément attristé ; puis, peu à peu, il était arrivé à se demander si Odette l'aimait.

Lui l'aimait tant... Était-ce possible que cet enfant de vingt ans fût rebelle à son amour ? Elle ne l'avait pas compris tout à l'heure, sans cela elle n'eût pas été aussi cruelle. Odette était bonne et si elle s'apercevait du chagrin qu'un geste d'elle avait causé, elle aurait pitié !... Pitié, oui, mais Pierre ne voulait pas, par ce chemin-là, conquérir son cœur.

Il souffrait aussi dans son orgueil, car il se disait qu'il n'avait pas su se faire aimer ; et pendant qu'il feignait de parcourir le journal, il se rappelait une phrase que son ami Jean Tardif lui répétait si souvent : « Mon vieux, tu es un type que toutes les femmes adorent. »

En disant cela, Jean ne se moquait pas, et si Pierre avait voulu, il eût pu avoir bien des aventures... Alors, pourquoi sa femme ne l'aimait-elle pas ?...

Il réfléchissait ainsi fort tristement, quand le soupir d'Odette parvint jusqu'à lui.

Ce soupir fit envoler très loin le peu de rancune qu'il avait contre la jeune femme. Jetant son journal, vite il s'approcha du fauteuil où Odette rêvait, et prenant sa main qui pendait languissante, il demanda d'une voix douce :

— Pourquoi ce gros soupir ?

Surprise, elle répondit :

— Mais... je ne sais... pour rien.

Tendrement, il insista :

— Ce n'est pas une réponse.

Essayant de sourire, Odette fit :

— Sait-on jamais ? Il suffit de si peu de chose pour vous attrister.

— C'est déjà presque un aveu... Allons, continuez, dites vite cette petite chose qui vous rend triste.

Odette, ne voulant rien avouer, ne répondit pas.

Alors, pour être encore plus près, Pierre s'agenouilla devant elle.

— Voyez, reprit-il, j'ai l'air d'un enfant qui demande pardon. Allons, ne vous faites pas prier, avouez-moi toutes vos pensées, depuis que vous êtes là, près de cette fenêtre, immobile et silencieuse. J'ai le droit de les connaître, puisqu'elles ont embrumé vos jolis yeux que j'aime tant.

Odette comprit qu'il fallait répondre ; elle avoua :

— J'ai pensé d'abord à mes parents, aussi à mes amis... et puis, voyez-vous, je ne sais comment vous dire cela, mais ce château, ce grand château, où nous sommes tous les deux seuls, me semble un peu désert... Parfois, dans ces hautes pièces, je n'ose parler, ni rire... Tout ce passé, d'un autre siècle, qui nous entoure, m'attriste un peu. Je songe à toutes celles qui sont venues là, avant moi ; elle étaient jeunes, jolies, on les aimait... Aujourd'hui personne ne se souvient plus d'elles. Les êtres sont partis, mais les choses demeurent, et c'est infiniment triste !... Alors souvent je pense à la mort... C'est la faute des choses, de ces jolies choses du temps passé. Voilà la raison de ce vilain soupir qui est parvenu jusqu'à vos oreilles indiscretes ; ce soupir voulait ne pas être entendu.

Glissant son bras autour de la taille de la jeune femme, très tendrement, Pierre répondit :

— Odette, cette mélancolie que vous m'expliquez si joliment, et dont vous rendez les choses responsables, moi qui ne suis qu'un affreux profane, je vais vous la définir d'un mot, un peu brutal : petite chérie, vous devenez neurasthénique.

La jeune femme voulut protester.

— Chut ! reprit-il vivement, taisez-vous et écoutez.

« Cette maladie, très à la mode, se soigne, heureusement, sans médecin ; pour se guérir, il suffit de se distraire. Odette, nous allons nous distraire.

Et, très gaiement, il demanda :

— Commandez, madame, que voulez-vous faire ? Vous voyez que votre mari, foulant aux pieds la loi divine, ne demande qu'à vous obéir.

Hésitant, n'osant avouer son désir, Odette répondit :

— Mais je ne sais...

— Alors je propose. Voulez-vous voyager ?

— Oh ! oui, s'écria Odette avec joie.

— Quel pays vous tente-t-il ? Les lacs d'Ecosse, les fiords de Norvège, les steppes de Russie ?

— Non, fit-elle en riant, c'est trop loin.

— Alors, dites vite votre secret désir, car vous en avez un, j'en suis certain.

— Je n'ose pas.

— Même si on vous en prie ? Voyons, fit-il, en baisant les mains de la jeune femme, comprenez donc que ces deux petites menottes, que je tiens prisonnières, me mèneraient, si elles voulaient, au bout du monde. Je suis votre esclave, Odette... Je t'aime tant !

Ces derniers mots furent dits si amoureusement que la jeune femme eut honte de ce qu'elle allait demander. Les yeux baissés, toute confuse, elle avoua :

— Je voudrais aller à Trouville ; il paraît qu'on s'y amuse tant, et papa n'a jamais voulu m'y conduire.

Très étonné de ce désir, Pierre acquiesça pourtant.

— Nous irons à Trouville, ma chérie, mais vous verrez, par vous-même, que cette ville n'est pas un trou pour des amoureux.

Un baiser d'Odette, premier baiser qu'elle donnait sans qu'on le lui réclamât, récompensa le jeune mari.

Très heureux, il resta là un long moment, agenouillé près de cette femme qu'il adorait et dont il espérait bien, à force d'amour, conquérir le cœur.

## VI

Trouville en août, Trouville pendant la saison des courses, est la ville où se trouvent réunis tous les gens qui demandent au monde de les amuser. Pour eux, la municipalité multiplie les attractions, le Casino fait venir à grands frais les artistes les plus cotés de Paris, et les femmes, réputées les plus jolies, y promènent leur élégance.

A Trouville, personne ne songe à la mer; ceux qui vont à la plage se promènent sur des planches jetées sur le sable, le long des villas, où de chaque côté sont assis une haie de curieux qui, stupidement, pendant des heures entières, regardent passer les promeneurs.

Des êtres humains, des cabines de bains, des parasols plantés les uns contre les autres; une plage tellement encombrée, que les enfants, très nombreux, s'y disputent le sable; c'est là tout l'horizon! Derrière cette foule de choses et de gens, il y a la mer que personne ne regarde. Les jolies robes de Mme X... sont plus intéressantes à voir, il faut surveiller le flirt de Mme Y... et tâcher d'entendre le dernier potin. Le dernier potin, que ne ferait-on pour le connaître!

Les méchancetés, les sottises qui peuvent se débiter sous ces parasols, près de ces planches, cinématographe vivant, sont incalculables!

A Trouville, il peut y avoir des couchers de soleil admirables, le ciel peut s'enflammer, resplendir de lumière, les soirs de tempête être tragiquement beau: qu'importe, ce n'est pas amusant!

L'heure des courses, du thé, des représentations théâtrales, ce sont les seules heures que connaissent les baigneurs venus à Trouville pour s'amuser. Qui donc, parmi tous ces snobs, songe à quelle heure le soleil se couche?

C'est dans cette ville si mondaine et si banale,

qu'Odette, la poëtesse, avait voulu venir, et le jeune ménage y était à peine depuis quelques jours que Pierre s'y déplaisait horriblement.

Ne voulant à aucun prix habiter dans l'intérieur de la ville, il avait conduit Odette aux Roches-Noires, un grand hôtel campé en face de la mer, à l'extrémité de la plage. Là, il espérait ne pas entendre les danses à la mode râclées par de mauvais violons.

Depuis leur arrivée, si Pierre se sentait parfois agacé et de mauvaise humeur, Odette semblait renaître.

Gaie, charmante, pleine d'entrain, son rire éclatait à tout propos; mais ses rires, sa gaieté, froissaient le jeune mari. Aux Oiselles, seule avec lui, la jeune femme ne riait pas, et paraissait s'ennuyer. A Trouville, il avait suffi qu'elle retrouvât d'anciens amis pour que sa jolie bouche se remit à sourire.

Ah! comme il les détestait, les amis d'Odette! D'abord son antipathie condamnait sans merci cette Myriam Laudet, qu'un cercle de snobs entouraient.

Ces gens-là, et bien d'autres, tous les jours s'empressaient auprès d'Odette, chacun la réclamait pour la féliciter de son dernier livre, un chef-d'œuvre, disaient-ils!

Ravie de son succès, grisée par tous ces hommages, Odette se transformait sous les yeux étonnés de son mari.

De la jeune femme triste et rêveuse, qui quinze jours durant avait promené sa tristesse et sa rêverie au milieu d'un parc merveilleux qu'elle avait à peine regardé, il ne restait plus rien. Elle était remplacée par une Parisienne pleine de vie et de gaieté, qui semblait avoir une soif de s'amuser et de rire, que l'on ne pourrait rassasier facilement.

Pierre s'attristait de ce changement: l' amoureux, l'amant souffrait parce qu'il était jaloux.

Pourtant, sans rien dire, le sourire aux lèvres, il accompagnait partout Odette. Le matin, avec une complaisance très louable, il arpentait avec elle la rue de Paris encombrée d'équipages, s'ar-

rétait devant tous les étalages, admirait une comode soi-disant ancienne, et s'extasiait devant une robe de forme nouvelle. Si Odette retrouvait ses amis, ce qui arrivait presque chaque jour, on s'installait sur des chaises, devant le Casino, et là, les propos les plus insignifiants s'échangeaient.

On parlait course, on discutait les chances du grand favori; le temps était aussi un inépuisable sujet de conversation, puis chacun disait du mal de ses meilleurs amis, absents naturellement.

Parfois on causait littérature, on discutait le dernier livre d'un auteur à la mode.

La plupart de ces gens qui ne l'avaient lu « qu'en courant », avec un aplomb inimaginable le jugeaient.

Sur ce point, Odette était très écoutée, et ses critiques originales et pleines d'esprit faisaient le tour de la plage.

Souvent, las à crier quelque sottise, Pierre s'éloignait. Rapidement il se dirigeait vers la jetée, il allait jusqu'au bout où personne ne va, de peur d'être éclaboussé par les vagues, et là, seul devant la mer, il lui prenait des rages iouïes.

Il s'en voulait de sa bêtise qui avait consenti à amener Odette à Trouville; il se reprochait sa faiblesse qui l'y laissait.

Il se disait, avec amertume, que tous les deux gâchaient les plus beaux jours de leur vie. Ils étaient jeunes, ils s'aimaient, mariés depuis quinze jours, et ils venaient promener leur amour à Trouville, au milieu de toute cette foule.

Odette s'ennuyait au château, voulait voyager: il fallait l'emmenner, pas très loin, en Bretagne par exemple, dans un coin sauvage et solitaire.

Il fallait l'emmenner n'importe où, sauf à Trouville, cette plage de désœuvrés où elle avait retrouvé ces amis qui l'éloignaient de lui, et qui, tous les jours, la prenaient de plus en plus.

Ah! s'en aller avec elle, rien qu'avec elle, fuir ce monde qui lui volait ses heures de jeunesse et d'amour! Voilà ce qu'il fallait faire, ce qu'il voulait faire; c'était trop bête de gâcher ainsi son bonheur!

Résolu à agir, il quittait la jetée, croyant que sa volonté, cette fois, saurait s'imposer; mais dès qu'il approchait de la jeune femme, dès qu'il entendait sa voix claire et riieuse, son grand courage s'en allait, et il se disait qu'il n'oserait jamais attrister ce joli visage. Et les jours fuyaient tous pareils; la jeune femme ne parlait pas de départ et son mari, craignant de lui déplaire, taisait son désir.

Pourtant, un matin de tempête où Pierre était sorti seul (Odette craignant le grand vent), après une courte promenade il revint, bien décidé cette fois à expliquer à sa femme son grand besoin de solitude.

Plein d'espoir, joyeux, il gravit les deux étages, et, croyant trouver Odette encore couchée, doucement il entra dans la chambre; mais le lit était vide, l'oiseau avait quitté son nid.

Un peu déçu, Pierre pensa que la jeune femme devait être à côté, et, traversant vivement la pièce, il ouvrit la porte de communication qui donnait dans un petit salon.

Assise devant une table, lui tournant le dos, Odette écrivait.

Sur la pointe des pieds, Pierre s'approcha et mit un baiser très tendre sur la nuque blanche, où mille petits cheveux blonds frisaient. Désagréable, la jeune femme se retourna et, nerveuse, dit :

— Je vous en prie, ne me dérangez pas lorsque je travaille, je n'aime pas à être interrompue.

Sans rien répondre, le cœur serré, Pierre s'assit près de la fenêtre et regarda la mer.

La tempête sévissait, le vent soufflait avec violence, des vagues monstrueuses, écumantes, bondissaient les unes par-dessus les autres, et venaient se briser contre la jetée.

Vu de haut, le spectacle était superbe, mais terrifiant, et Pierre pensait avec angoisse à tous les petits bateaux de pêche, partis hier soir par une mer très calme et pas encore rentrés.

Obsédé par cette idée, oubliant qu'Odette travaillait et qu'elle ne voulait pas être dérangée, Pierre allait lui communiquer ses inquiétudes,

lorsqu'on frappa à la porte. Tout en continuant à écrire, Odette dit :

— Entrez !

Une femme de chambre parut ; elle venait prévenir Mme la comtesse qu'un rédacteur de la *Vie Agréable* sollicitait l'honneur d'être reçu.

Sans hésiter, sans consulter son mari, Odette donna l'ordre d'introduire immédiatement ce visiteur. Quelques secondes après, la porte s'ouvrit de nouveau, et un jeune homme entra.

Après avoir salué, sans aucun embarras, il expliqua pourquoi il avait demandé cet entretien.

Le dernier livre de la comtesse de Rouvray la mettait tellement en vue, dit-il, que le directeur de la *Vie Agréable* l'avait envoyé, tout exprès à Trouville, pour savoir si l'auteur voudrait se laisser interviewer.

« Tout exprès ». Ces deux mots-là flattèrent l'amour-propre d'Odette, car elle les crut vrais. Elle ignorait que ce jeune rédacteur était envoyé par le *Journal des Sports*, pour faire le compte rendu des courses de Deauville, et par l'*Aéro*, pour suivre l'arrivée des « dirigeables » Paris-Trouville. Elle ignorait que ce journaliste, l'ayant aperçue la veille au casino, avait tout de suite pensé que pour la *Vie Agréable*, où il écrivait de temps en temps, une interview de la comtesse de Rouvray, femme du monde des plus en vue et poétesse de talent, serait acceptée avec plaisir et bien payée.

Non, très flattée, Odette se disait et se répétait qu'un journaliste avait fait le voyage de Trouville, exprès, pour venir l'interviewer.

Aussi, tout de suite, elle répondit qu'elle était très heureuse d'accorder ce qu'on lui demandait.

Alors, en homme de métier, le jeune rédacteur interrogea.

Ce fut d'abord l'enfance de la poétesse, ses premières idées, ses premiers rêves, ses premiers vers.

Avec plaisir, et sans omettre aucun détail, Odette raconta à cet inconnu tout son passé. Elle lui dit, très emphatique, que, toute jeune, elle éprouvait le besoin d'écrire des vers, comme les

oiseaux éprouvaient le besoin de chanter. Quand elle ne travaillait pas, expliqua-t-elle, un immense ennui, une tristesse insurmontable s'emparaient d'elle, mais dès qu'elle reprenait sa plume, bien loin les papillons noirs s'en allaient.

Le rédacteur demanda encore à la jeune femme ce qu'elle ressentait en face de cette tempête.

Là, Odette se recueillit quelques instants, puis les deux mains jointes, les yeux tournés vers la mer, dans une pose inspirée, elle répondit :

— Ce flot qui bondit, écumant, magnifique, me fait songer à une catastrophe admirable et terrible, que personne au monde ne pourra prévoir.

« Cette vague qui vient, superbe, étincelante, va se briser contre la digue, faible rempart; mais un jour d'autres vagues plus grandes, plus fortes, plus puissantes, viendront, géantes, inconnues de notre pauvre humanité, renverser en se jouant ces travaux de nains, construits par des hommes.

« Cette tempête, ce vent qui souffle, qui hurle, qui se plaint, cette mer qui se révolte, c'est tragiquement beau, mais effroyable. Pourtant, en regardant ce spectacle si terrifiant, je ne ressens aucun sentiment de crainte, ni d'inquiétude.

« J'admire seulement, j'admire avec toute mon âme, tout mon cœur, j'admire avec le respect qu'on doit avoir devant toute manifestation belle de la nature!

Pendant toute la conversation du journaliste et de sa femme, Pierre n'avait pas dit un mot; il écoutait, observait, mais ses sourcils froncés et ses lèvres crispées montraient son mécontentement.

Cette interview ne lui plaisait guère; il la jugeait grotesque et, malgré tout son indulgent amour, ne pouvait s'empêcher de trouver qu'Odette s'y prêtait avec une complaisance inimaginable.

Elle « se racontait » avec une impudeur inouïe, et à ce rédacteur, un inconnu, elle disait des choses qu'elle n'avait jamais dites à son mari.

L'amant était jaloux, et l'homme du monde se révoltait à la pensée que, bientôt, des milliers de lecteurs liraient les confidences que sa femme avait faites à un journaliste.

Quand Odette parla des impressions qu'elle ressentait en face de la tempête, Pierre souffrit de voir que ses impressions ne ressemblaient guère aux siennes. Il ne pouvait comprendre qu'un cœur de femme n'eût pas pensé d'abord, avant toute autre chose, à ceux qui luttèrent au large, contre le vent et la force des vagues.

Lorsqu'elle eut fini de parler, il se leva, et d'un ton qui voulait être plein de reproches, mais qui était encore plein d'amour, il dit :

— Avant d'admirer cette tempête, Odette, il faudrait songer à tous les pauvres gens qui sont sur cette mer démontée, et surtout à ces petits bateaux de pêche que vous voyez tous les jours; ils sont partis hier matin, ils doivent revenir ce soir; seront-ils tous là?... Pensez aux drames si courts, aux deuils si cruels que ces vagues, que vous admirez tant, causent en l'espace d'une seconde! Pensez à cela, et votre admiration se mélangera d'horreur.

Le journaliste se leva et, très aimable, répondit :

— C'est fort juste, ce que vous venez de dire, monsieur, mais permettez-moi une petite critique: au point de vue littéraire, c'est très banal. Aujourd'hui, nous avons tous ces pensées-là; d'autres avant nous les ont eues, d'autres après nous les auront encore; tandis que les idées de madame la comtesse de Rouvray sont neuves, inédites, et c'est un honneur que j'apprécie, soyez-en certain, d'avoir été le premier à qui elle voulût bien les dire...

« Madame, il me reste à vous remercier de votre si charmant accueil.

Après avoir salué, le journaliste s'en alla.

Dès qu'il eut fermé la porte, Odette vivement reprit sa plume, en s'écriant :

— Pas un mot, Pierre, je vous prie; je veux écrire tout de suite ce que je viens de dire à ce rédacteur; je ferai avec ces idées-là un fort beau sonnet.

Agacé, très nerveux, Pierre répondit :

— Voyons! cette comédie est terminée, personne n'est là, ne la jouez pas pour moi.

Le ton de Pierre était si agressif qu'Odette, surprise, laissa tomber sa plume et demanda :

— Quoi? Que voulez-vous me dire?

— C'est fort simple : cette conversation m'a déplu, et je ne puis admettre que vous vous prétiez ainsi à un pareil interrogatoire.

« Vous êtes femme de lettres, c'est bien ; mais vous êtes aussi ma femme, et vous ne devez pas l'oublier.

En entendant ces paroles, l'étonnement d'Odette fut si grand, que tout de suite elle ne répondit pas ; alors, plus doucement, Pierre reprit :

— Oui, comprenez, ma chérie, que vous venez de faire une chose blâmable... Vous êtes jeune, très jeune, vous n'avez aucune expérience, et confiante, sans réfléchir, vous livrez vos plus secrètes pensées, vos rêves les plus purs, enfin un peu de vous-même, à un inconnu qui va faire avec cela un article sensationnel. Dans quelques jours, tout ce que vous avez dit tout à l'heure sera imprimé, publié, lu par tout le monde. Pour les lecteurs, vous serez classée parmi les femmes dont on parle : l'une parce que c'est une actrice, célèbre par la richesse de ses bijoux dus à la générosité de ses nombreux amants ; l'autre, parce que c'est une femme de lettres, sans talent, maîtresse attirée d'un de nos plus célèbres écrivains. Vous serez discutée, jugée, raillée peut-être, vous, Odette, ma tant chérie ! Non, je ne veux pas que vous soyez de celles dont on rit. Comprenez donc que vous êtes pour moi l'unique, la seule ; personne ne peut, ne doit vous être comparé. Mon amour est jaloux, égoïste, mais si grand, qu'il faut l'écouter et lui obéir.

Très tranquillement, la jeune femme se leva et, s'approchant de son mari, lui répondit :

— Pierre, je vais être très sincère et très franche ; écoutez-moi bien. Pour que notre mariage soit un heureux mariage, il ne faut pas vouloir vous opposer à ma carrière littéraire. Ma vie de femme sera séparée en deux parties bien distinctes : l'une vous appartiendra entièrement, l'autre, je me la réserverai pour mes occupations personnelles.

« Cette interview, que vous me reprochez si amèrement, est nécessaire à ma réputation littéraire, je ne pouvais la refuser. C'est une sorte de réclame gratuite que recherchent les plus célèbres de nos auteurs.

« Réfléchissez, Pierre; soyez de votre siècle, et rappelez-vous qu'aujourd'hui les souverains mêmes accordent des interviews... aux rédacteurs des journaux illustrés... Donc, votre jalousie ne doit pas s'alarmer de ce fait, qui peut se reproduire.

Le ton d'Odette, en parlant ainsi, était si volontaire que Pierre, froissé, répondit vivement :

— Alors, vous pensez vraiment me faire admettre, comme nécessaire, que le premier journaliste puisse se permettre de venir vous demander vos sensations sur n'importe quel incident de votre vie, ou de celle des autres ?

« Non, non, Odette ! Jamais, vous m'entendez, je ne tolérerai une seconde comédie pareille à celle de tout à l'heure... Ma foi, un moment, j'ai cru que cet inconnu allait vous interroger sur ce que vous avez éprouvé lors de mon premier baiser.

« Mais, pensez donc que ces journalistes sont des hommes comme les autres, ni meilleurs, ni pires; ils ont un cœur, des sens. Vous êtes jeune, jolie; vous interviewer, c'est très amusant: Sorti de chez vous, ni par malice, ni par méchanceté, mais par besoin de parler, ce rédacteur, avec qui vous venez de causer, racontera sa visite à des camarades, des confrères, des amis; et votre nom sera prononcé par ces hommes sans le respect voulu; même quelque plaisanterie sottie et grossière, comme nous en faisons tous, peut terminer leur conversation... Non, Odette, vous, ma femme, vous que j'aime tant, votre conduite ne doit pas autoriser ces plaisanteries-là. Voilà ce que je devais vous dire, et ce que vous devez comprendre.

Très rouge, fort en colère, Odette allait répondre, lorsqu'on frappa à la porte.

Un valet de chambre de l'hôtel venait prévenir Mme la comtesse de Rouvray qu'un rédacteur de *Minerva* sollicitait l'honneur d'être reçu.

Pierre ne laissa pas le domestique achever; se

précipitant vers lui, la voix tremblante, avec rage, il dit :

— Vous répondrez à ce monsieur que Mme la comtesse ne reçoit pas :

Le domestique, qui, probablement, avait reçu un bon pourboire, insista :

— Monsieur le comte, ce monsieur...

Furieux, Pierre l'interrompit :

— Je viens de vous dire que Mme la comtesse ne recevait pas. Toute insistance est inutile.

Comme le domestique s'en allait, Pierre le rappela :

— Vous passerez à la direction prévenir qu'on prépare la note. Nous partons. Nos appartements seront libres ce soir. Envoyez de suite la femme de chambre pour commencer les malles.

Sans faire aucune réflexion, le domestique répondit :

— Bien, monsieur !

Puis très vite disparut.

Sans regarder Odette qui, pendant cette courte scène, n'avait pas bougé, Pierre en s'en allant dit :

— A tout à l'heure, c'est convenu. Nous prendrons le train de 5 h. 30. Je vais retenir des places.

## VII

En quittant Trouville, le jeune ménage de Rouvray était venu se réinstaller au château des Oiselles. Pierre comptait y rester à peine quelques jours ; tout de suite il voulait emmener Odette en Bretagne, espérant que ce voyage, où il s'efforcerait d'être le plus charmant des compagnons et le plus tendre des amoureux, dissiperait le malentendu qu'il y avait entre eux, malentendu qui le désespérait.

Depuis leur brusque départ de Trouville, Odette parlait à peine. Quand son mari l'interrogeait, elle répondait ; mais son ton était si froid, si indifférent,

que Pierre s'inquiétait, craignant d'avoir profondément blessé la jeune femme. Alors, avec amertume, il se reprochait le mouvement de colère auquel il avait cédé. Il eût dû patienter plus longtemps, s'expliquer plus doucement. Peut-être Odette aurait-elle compris quel chagrin, sans s'en douter, elle faisait à son mari. Mais lui s'était emporté, avait parlé en maître; c'était cela, probablement, que la jeune femme ne pardonnait pas.

D'abord, Pierre pensa que cette bouderie ne durerait pas, et que quelques bons baisers effaceraient cette querelle; mais Odette recevait les baisers sans les rendre, et son attitude restait la même.

En arrivant au château, Pierre, se souvenant qu'elle disait s'y déplaire, tout de suite la prévint que, dans quelques jours, ils repartiraient pour la Bretagne.

Sur un ton qui ne permettait pas la discussion, Odette répondit qu'elle ne voulait pas voyager et qu'elle désirait finir l'été au château. Et, comme Pierre insistait, lui rappelant que cette demeure ne lui plaisait guère, elle avait eu un geste de lassitude qui signifiait :

« Ailleurs, c'est tout pareil. »

Cette fois, Pierre n'osa pas imposer sa volonté. Donc, le jeune ménage se réinstalla au château des Oiselles.

Dès le lendemain de son arrivée, sans se préoccuper le moins du monde de son mari, selon ses goûts, Odette arrangea sa vie.

Levée de grand matin, dès qu'elle était prête, elle s'installait dans le boudoir contigu à sa chambre, et là, assise devant un adorable petit bureau Louis XVI, elle travaillait.

Avant elle bien des femmes s'étaient assises devant ce petit bureau, mais comme ce qu'elles écrivaient devait être différent des lignes que, d'une main fiévreuse, Odette traçait :

Ce petit bureau, disait la légende, avait été placé là par la belle grand'mère, et Pierre, quand il voyait sa femme y rester de si longues heures, ne pouvait s'empêcher de penser que sa jolie

aïeule s'en était servie pour écrire à son royal ami... Et le pauvre mari, qui était seul à aimer, songeait aux tendres lettres qui avaient été écrites là.

Ah ! si les choses pouvaient parler, si elles pouvaient influencer les êtres, comme ce bureau aurait dû inspirer à Odette d'amoureuses pensées :

Autrefois, il avait dû surprendre de bien jolis secrets, on lui avait confié, c'était certain, de doux messages ; mais de ce passé d'amour il ne restait rien, jalousement les amoureux l'avaient emporté dans la tombe, et les choses gardaient pour elles seules le souvenir de l'ancien temps.

Odette, qui chaque jour restait de longues heures assise à ce bureau, n'avait jamais pensé à tout cela. Très adulée, trop aimée, habituée à songer beaucoup à elle, elle ne comprenait pas le charme étrange et prenant qui se dégage des choses d'autrefois. Certes, elle admirait les meubles anciens ; l'artiste les aimait, mais elle n'y cherchait pas la trace des disparus.

Si elle eût voulu, pourtant, sur ce passé qui l'entourait, et qu'on devinait si aisément, elle eût pu écrire des choses charmantes. A côté de ce bureau où elle travaillait, il y avait un tout petit canapé où l'on pouvait s'asseoir deux. Le bois en était joliment sculpté et la dorure avait cette teinte si belle des ors d'autrefois. Un épais coussin de soie brochée, gris tourterelle, cachait le siège canné ; à chaque extrémité et le long du dossier il y avait des petits coussins de même étoffe.

Sur l'un d'eux, on remarquait quelques traces légères, comme des traces de larmes. L'histoire, la légende plutôt, racontait que c'étaient des larmes de roi. Sur ce canapé, les amants s'étaient dit adieu pour toujours.

Un soir, Pierre raconta cette anecdote à la jeune femme ; d'une oreille distraite, elle écouta le commencement, puis au beau milieu, disant qu'elle avait à travailler, quitta son mari, prit sa plume, et, sans songer un seul instant aux charmantes choses que Pierre venait de lui conter, continua le poème auquel, depuis son retour, elle consacra

crût tant d'heures, et ce poème s'appelait : « Lassitude » !

Mariée depuis un mois, Odette croyait avoir gâché sa vie, et, très sincère, s'imaginait être l'épouse malheureuse et incomprise d'un homme qu'elle voulait voir volontaire et brutal.

Dans de longues strophes, nullement amusantes, elle peignait sa douleur, pleurait sur elle-même et, se jugeant très malheureuse, souhaitait le repos, le grand repos de toujours.

Les premiers temps, pendant ses heures de travail, elle avait bien voulu, à condition qu'il ne bougeât pas, que Pierre restât près d'elle; mais, peu à peu, sa présence l'agaça, et un matin, d'un ton peu aimable, elle lui déclara que ce jour-là, pour travailler, elle avait besoin de solitude.

Sans rien répondre, Pierre se leva, et très chagrin s'appêta à quitter le boudoir, ce boudoir où il avait espéré qu'on s'aimerait tant.

Cette petite pièce, autrefois si délicieusement intime, se transformait tous les jours. Les sièges n'étaient plus si près l'un de l'autre, et les coussins, redressés par une main ferme, ne gardaient plus l'empreinte des corps. Maintenant les volets n'étaient jamais clos; le grand soleil, si indiscret, y entraît tout le jour; les fleurs mêmes que le jardinier y mettait étaient différentes.

Les bouquets d'héliotrope, de réséda et de roses qui toujours embaumaient la pièce, avaient été supprimés; des fleurs sans parfum les remplaçaient. Tous ces petits changements s'étaient faits sans que Pierre s'en aperçût; mais aujourd'hui où il quittait si triste ce boudoir, il le regardait avec des yeux étonnés, ne le reconnaissant pas.

Ce matin-là, il n'avait aucune pensée tendre pour la jeune femme qui, si froidement, le congédiait. A bout de patience, son amour ne l'excusait plus. Avant de fermer la porte, il la regarda fixement une dernière fois; elle, sérieuse, attentive, penchée sur une feuille de papier, écrivait, réfléchissait... Elle était si loin de lui qu'elle ne s'apercevait même pas qu'à quelques pas d'elle, son mari l'observait, et qu'il avait une envie folle

de la prendre dans ses bras, afin de lui crier :  
« Je t'aime, sois bonne, aime-moi... aie pitié...  
je souffre, aimons-nous... »

Quand Odette travaillait, rien ne la troublait, elle était toute à son œuvre. Seulement, lorsque d'un mouvement de rage, qu'il ne put retenir, Pierre ferma violemment la porte, elle tressaillit, leva la tête et soupira d'aise en voyant qu'elle était seule.

Sentant qu'il avait besoin de marcher pour apaiser la colère, dont en ce moment il n'était pas maître, le pauvre mari partit se promener dans le parc.

Vite, il parcourut les allées ombragées; les deux mains derrière le dos, les yeux fixés à terre, il passait à côté des massifs les plus beaux et des fleurs les plus merveilleuses, sans même les regarder.

Un immense découragement s'était emparé de lui et, pour la première fois, il s'avouait que l'avenir l'effrayait. Il avait peur, peur que son amour ne fût jamais partagé; alors, le mariage, dans ces conditions-là, devenait une chaîne douloureuse.

La jeunesse de Pierre se révoltait, et il se demandait pourquoi sa femme ne l'aimait pas.

Et les idées les plus bizarres traversèrent sa pensée; puis une, une seule, s'imposa. Odette avait dû aimer, elle aimait peut-être encore? Torturante pensée! Sa jalousie chercha, mais comme il connaissait à peine les amis des de Lymaille, il ne trouva pas qui pouvait être l'élu.

Alors, exaspéré, il résolut d'interroger Odette le plus tôt possible.

Le plus tôt possible, non, tout de suite. Il voulait savoir, être certain, préférant tout à cette indifférence polie, qu'elle lui témoignait. Bien décidé, aussi vite qu'il était venu, il repartit vers le château.

Cette fois l'explication serait nette, franche, décisive.

Sans regarder autour de lui, tout à son idée, il escaladait le perron, lorsqu'une voix joyeuse arrêta son élan :

— Eh ! là ! disait-elle, mon vieux, où cours-tu ainsi ? Ma parole, on dirait que tu montes à l'assaut.

Pierre leva la tête et sa figure s'éclaira en reconnaissant Jean Tardif qui, tranquillement assis sur la terrasse, fumait de l'air le plus calme.

Avec vivacité il gravit les marches qui le séparaient de son ami, et prenant affectueusement la main que Jean lui tendait, tout content, demanda :

— D'où sors-tu ?

— Cette question ! Ça ne se voit pas ? J'ai donc une tenue de gala. Mon cher, regarde sur cette chaise mes lunettes de croquemitaine, ma casquette d'apache, mon paletot gris de poussière, et conclus que je descends d'auto.

— Alors, reprit Pierre en hésitant un peu, tu es venu nous voir ? Comme c'est gentil !

— Dame ! fit Jean en riant, cela a l'air de t'étonner ; est-ce que je n'ai pas l'habitude d'être gentil ? Et puis, avec ma nouvelle auto qui fait du cent à l'heure, mes petits enfants, vous êtes à la porte de Paris. Alors, ce matin, ayant envie de me promener, de respirer un peu d'air pur, et de voir des visages amis, j'ai fait chauffer et me voilà.

Il y eut un silence de quelques secondes ; puis, vite, Pierre reprit :

— As-tu vu Odette ?

— Non, pas encore. Le domestique m'a dit que Madame travaillait et avait donné l'ordre qu'on ne la dérangeât pas.

Pierre haussa les épaules.

— C'est idiot, elle eût été ravie de te voir.

Gaiement Jean répondit :

— Bah ! cela n'a aucune importance, mon vieux. Je compte, si tu veux bien me faire l'honneur de m'inviter, déjeuner avec vous, j'ai donc le temps de la voir... D'abord, tous les deux, nous avons à causer.

— De quoi ? fit M. de Rouvray, les sourcils froncés.

Jean ne se démonta pas et tranquillement continua :

— Oh ! de tout et de rien. Viens t'asseoir, on cause mal debout. Maintenant parlons de politique,

d'agriculture, de commerce en général. Tu vois que les sujets de conversation ne nous manqueront pas.

Pierre regarda son ami, et avec tristesse lui dit :

— Jean, tu te moques de moi.

— Oui, un peu, mais c'est de ta faute, tu m'y forces.

Étonné, Pierre demanda :

— Comment ! je ne comprends pas.

— Dame ! ta figure fermée, tes yeux qui fuient les miens, tes mains qui se crispent, me font comprendre que je suis importun, que je tombe mal, si tu aimes mieux...

« Pourtant, je vais te dire, moi, pourquoi je suis venu.

« Depuis ton mariage, très gentiment, tu m'as écrit deux ou trois fois ; ta dernière lettre m'est arrivée hier, et bien que cette lettre fût affreusement banale, j'ai cru deviner que tu avais quelque chagrin que tu ne me disais pas. Je me suis imaginé, à tort peut-être, que tu avais besoin d'un ami, alors je suis parti. Mais... puisque... je me suis trompé, n'en parlons plus, et en attendant le déjeuner, allons faire un tour dans le parc.

Quelques instants Pierre hésita, puis très bas répondit :

— Tu as raison, tu as tout deviné, j'ai beaucoup de chagrin, je suis très malheureux.

D'un geste spontané, Jean tendit la main à son ami.

— Allons donc, avoue la vérité ; crois-tu que, tout à l'heure, rien qu'en te voyant arriver, je n'avais pas compris ? Tiens, tu avais le même air, la même figure qu'autrefois, quand nous étions petits tous les deux. J'ai cru revoir ton visage d'enfant, qui se crispait pour ne pas pleurer. Te rappelles-tu le temps du collège, le temps où tu me détestais, parce que j'avais une mère, une famille ? Tu étais jaloux de moi, tu m'en voulais de ce bonheur, pauvre gosse qui ne savais pas ce que c'était qu'un baiser de maman !

« Te souviens-tu qu'au retour des vacances, pendant plusieurs jours tu me boudais, puis tu fai-

sais le fanfaron, tu te moquais de moi : « J'étais gardé comme une fille, cajolé comme un poupon, une honte ! »

« Quand tu parlais ainsi, je te plaignais avec tout mon cœur d'enfant, car je comprenais bien que tu eusses donné tout ce que tu possédais, pour être, seulement pendant quelques jours, « gardé comme une fille, cajolé comme un poupon ».

« Vois-tu, dans ce temps-là, déjà, ton camarade devinait très bien ce qui se passait dans ton cœur.

Très ému, les larmes aux yeux, Pierre serra énergiquement la main de son ami.

Jean continua :

— Eh bien ! mon vieux ! rien n'est changé ; les années ont fait de nous des hommes, mais ces hommes-là ne sont guère plus raisonnables que des enfants.

Pierre voulut protester. Jean ne lui en laissa pas le temps.

— Écoute-moi, reprit-il. Pour des riens, des bêtises, des choses qui n'en valent jamais la peine, nous nous montons l'imagination, nous sommes tous pareils ; alors la colère s'empare de nous et nous jugeons les actes des autres, sans être en possession de notre bon sens. Presque toujours, nous nous trompons complètement, crois-moi.

Avec rancune, Pierre répondit :

— Mais quand ces actes vous blessent, vous font souffrir, on n'est pas maître de soi, on s'emporte, et alors...

— Alors, on brise, on casse quelque chose, et c'est un très mauvais système, car il y a des casures qu'on ne peut pas réparer.

Pierre s'emporta.

— Selon toi, il faut tout permettre, tout laisser faire, tout supporter ?

— Tout, non ; je n'ai jamais dit cela. Je pense, je crois que, dès le commencement d'une vie à deux, il ne faut pas vouloir être le maître...

« Si je me mariais, nous parlons ici en thèse générale, j'essaierais avant tout de me faire aimer, non pas aimer un peu, ni beaucoup, mais aimer complètement, passionnément, si passionnément

qu'avec cet amour entre nous, il ne serait jamais question d'obéissance. L'un ferait, devinerait ce que l'autre voudrait, et l'autre n'aurait pas à céder, puisque, les deux cœurs n'en faisant plus qu'un seul, les pensées deviendraient les mêmes.

— Mais, reprit Pierre, si on ne voulait pas t'aimer, si tu sentais qu'on est rebelle à ton amour, que les baisers que tu donnes sont seulement acceptés, jamais désirés, et que les paroles les plus tendres que tu dis ne sont pas comprises. Peu à peu, tout comme les autres, Jean, tu te lasserai, et, dans ton cœur, où il n'y avait que de l'amour, tu sentirais que deux autres sentiments s'y développent rapidement. La rancune, d'abord, puis la jalousie; et ces deux sentiments-là feraient de toi un homme très malheureux.

— Pierre, pour obtenir cet amour unique, dont je te parlais tout à l'heure, cet amour qui doit vous donner le grand bonheur, il faut beaucoup de patience. Des semaines, des mois, une année peut-être est nécessaire. Un cœur qui se défend, qui ne veut pas aimer, est peut-être une conquête difficile, mais quand on est victorieux, comme la victoire est belle!

« Nous autres hommes, les femmes le disent du moins, nous aimons à vaincre les difficultés, et est-ce vraiment une très grosse difficulté que de conquérir le cœur d'une enfant de vingt ans?

Avec une grande tristesse, très bas, Pierre reprit :

— Non, la difficulté, ce n'est pas la conquête à faire; la difficulté, l'angoisse, la souffrance, c'est de savoir si l'enfant de vingt ans a un cœur...

« Ah! Jean! quand on voit que sans aucune tendresse, avec indifférence même, de grands yeux sombres vous regardent; quand on se rend compte que votre présence est seulement supportée; quand on s'aperçoit qu'on vous écoute par devoir, et qu'on vous répond par politesse, on devient fou de rage, on devient méchant, et on voudrait à son tour faire souffrir... Puis un jour, il arrive qu'une pensée traverse rapidement votre cerveau, vous la chassez bien vite, mais elle revient, elle s'impose;

alors ce dont vous doutiez devient une certitude, et vous vous dites que si on ne vous aime pas, c'est qu'on en aime un autre... Cet autre, on donnerait dix années de sa vie pour le connaître! Alors, comme un dément, sans réfléchir, on veut savoir et on interroge.

Brusquement, Jean se leva.

— Tu as fait cela? s'écria-t-il.

— Non, j'allais le faire quand je t'ai rencontré. Cette explication, cet interrogatoire plutôt, eût peut-être amené entre nous des choses irréparables; je te sais gré de me l'avoir évité. Ah! mon ami, ajouta-t-il avec désespoir, plains-moi, car je suis bien malheureux.

Bourru, mais bon, Jean reprit :

— Malheureux! malheureux! parce que tu le veux bien. Ta jalousie est stupide et blessante. Sur quoi repose-t-elle, je te le demande?

— Alors, fit Pierre, pourquoi ne m'aime-t-elle pas?

— Pourquoi? pourquoi? Mais en es-tu certain seulement? Les femmes n'aiment pas comme nous.

— Mais...

— Tais-toi, dit Jean brusquement, voilà Odette.

Par la porte-fenêtre du salon, doucement, la jeune femme sortait. Éblouie par le grand soleil de midi, elle s'avancait, légère et gracieuse, tenant à la main un cahier. Elle alla s'appuyer sur la balustrade de la terrasse et d'abord regarda attentivement la belle vallée qui était à ses pieds; puis, se croyant seule, elle se mit à feuilleter son cahier et à haute voix lut quelques passages.

Cachés par un gros oranger, les deux hommes l'observaient.

Quand Jean la vit se mettre à lire, fortement il serra le bras de son ami, et, d'un air de mépris très amusant, lui dit tout bas :

— Grand niais, ton rival, celui avec qui il faut lutter, c'est une dame, mon cher, de très haute importance : elle s'appelle « Madame la Poésie ». Mais, vilain jaloux, regarde donc ta femme, regarde ce visage pur, cette physionomie d'enfant. Comment peux-tu douter? Te voilà tranquille

maintenant, je pense; tu connais ton ennemie, à toi de la vaincre. Honore ta rivale, ne t'en moque jamais; encense-la, adore-la; c'est encore le meilleur moyen de la démolir.

« Sur ce, je vais saluer la belle châtelaine et lui demander à déjeuner, les kilomètres sont un appétitif admirable.

Jean prit le bras de Pierre et tous deux se dirigèrent vers Odette.

### VIII

Octobre étant venu, pluvieux et froid, très triste en Normandie, les de Rouvray avaient quitté le château des Oiselles pour Paris. Dès leur arrivée, les courses indispensables, pour organiser un intérieur élégant, les occupèrent pendant plus d'un mois.

Sans se faire prier, trouvant cela très amusant, Odette avait accompagné son mari chez les fournisseurs; Pierre voulait que chez eux tout fût à son goût. Il espérait ainsi que la jeune femme se plairait et serait heureuse dans cet intérieur choisi par elle.

Lorsque tout fut commandé, Odette reprit sa liberté, et comme son amie Myriam était rentrée, chaque jour, elle sortit avec elle. Les deux jeunes femmes partaient visiter une exposition ou écouter une conférence; puis, toujours, elles finissaient la journée dans un de ces grands salons de thé. Des amis, hommes et femmes, venaient les rejoindre, et longtemps elles restaient là, bavardant, riant, s'amusant du bruit, du mouvement qui se faisait autour d'elles.

Elles étaient jeunes, jolies, élégantes; on les regardait beaucoup. Cette curiosité leur plaisait et, de plus, Myriam la jugeait nécessaire à leur jeune célébrité. |

Elle disait que ce n'était pas tout d'avoir du

talent, mais qu'il fallait savoir l'imposer, afin de forcer un certain monde à y croire. Pour obtenir ce résultat, ajoutait-elle, on devait être vu partout.

C'est pour cela que, chaque jour, Myriam allait goûter dans un de ces luxueux thés où, avec plaisir, son amie l'accompagnait. Et les heures qu'Odette passait autour d'une table entourée d'amis, qui l'admiraient et la flattaient, étaient pour elle les plus agréables de la journée.

Quand le soir, un peu lasse, elle rentrait chez elle, en retard pour dîner, elle n'avait aucune envie d'être aimable avec son mari, qui, là depuis longtemps, l'attendait, lisant pour se donner une contenance.

Pierre ne faisait aucune observation à la jeune femme, mais il avait une manière de regarder la pendule qui agaçait affreusement Odette.

Alors, silencieux, tous deux passaient à la salle à manger. Là, avec une patience méritoire, le mari s'efforçait d'animer la conversation, mais Odette ne s'y prêtait pas. Pendant deux heures, elle avait tant causé et ri, que tout son être désirait le repos et le silence.

Quand aucune invitation ne les appelait dehors, la soirée se terminait tristement; Pierre fumait ou lisait, pendant qu'Odette, retirée dans son cabinet de travail, rêvait ou écrivait. Très tard, la jeune femme travaillait, oubliant complètement que, tout près d'elle, un mari très aimant l'attendait. Et les jours passaient ainsi, tous pareils, éloignant les deux époux, et Pierre sentait que bientôt il ne saurait plus être patient.

Tout d'abord, il essaya de suivre les conseils de Jean : il voulut se faire aimer. Tendre, aimable, prévenant, il combla Odette, cherchant à satisfaire toutes ses fantaisies. Elle, non par méchanceté, mais par indifférence, ne s'en aperçut pas.

Sans rien dire, Pierre supporta tout : les rentrées tardives, les airs ennuyés, les longues heures de travail; il supporta même chez lui les gens qu'il eût été heureux de mettre à la porte.

Changeant d'appartement, et son nouveau domicile n'étant pas fini d'installer, Myriam avait

demandé à Odette de recevoir, pendant quelque temps, chez elle. Sans même consulter son mari, bien vite Odette répondit que sa maison lui était grande ouverte. Alors, une fois par semaine, les amis et les relations de Myriam défilèrent dans le salon de Mme de Rouvray.

Ces relations, ces amis appartenaient à un monde différent; c'étaient des artistes de talent, des débutants pleins d'audace, des journalistes arrivés et des littérateurs inconnus. Les uns venaient parce que la maîtresse de maison était jeune, jolie et spirituelle, et qu'ils savaient pouvoir lui faire la cour sans qu'elle se fâchât; les autres se trouvaient heureux d'être reçus là où fréquentaient des hommes célèbres. Ceux-là, régulièrement, chaque semaine venaient, afin de pouvoir dire à des confrères que Mme Laudet ne recevait pas :

— Hier, M. X..., de l'Académie, me donnait ce conseil.

Pour ce plaisir-là que n'eussent-ils pas fait !

¶ Parmi les amis de Myriam, il y avait peu de femmes, elle ne les appréciait pas. Si petit est le nombre de celles qui sont célèbres et dont les relations peuvent vous être utiles ! Pourtant, quelques-unes venaient, types bizarres, propres au vingtième siècle. Conférencières, peintres, auteurs dramatiques, femmes divorcées; toutes féministes enragées, haïssant l'homme, l'ennemi, et traitant avec un souverain mépris tout représentant du sexe mâle.

Ces femmes, dont certaines avaient du talent, se prétendaient capables de remplacer les hommes dans n'importe quelle carrière, et elles espéraient que bientôt toutes les portes s'ouvriraient devant elles, car leur intelligence et leurs études les faisaient les égales de l'homme, quelques-unes disaient même supérieures.

Elles condamnaient le mariage, n'admettaient pas la maternité, une chaîne ! Vivre seules, libres, entrer dans la bataille, lutter pour arriver, aimer en passant, pour se distraire, mais fuir le grand amour, qui est encore une forme de l'esclavage : voilà les théories que soutenaient, avec une verve

très amusante et une élocution des plus brillantes, tous ces bas-bleus modernes.

Au début, Odette fut un peu choquée ; les conversations et les façons très libres des hommes vis-à-vis d'elle l'étonnèrent, la froissèrent. Elle en parla à Myriam.

Celle-ci se mit à rire en disant :

— Ma petite, pas d'idées de grand'mère, je vous en prie ; nous vivons au vingtième siècle. Les hommes d'aujourd'hui nous traitent en égales, en camarades, c'est plus amusant. Vous êtes une artiste, ma chérie, n'avez pas de ces petites-là.

Et Odette, pour ne pas avoir de ces « petites-là », avait imité Myriam, et se laissait faire un peu, oh ! très peu, la cour. Et puis, entre camarades, c'était sans danger, cela n'avait aucune importance.

Seulement, Pierre, le mari, n'en jugeait pas ainsi. Mais il ne disait rien ; il voulait avoir de la patience. Et puis, il pensait qu'Odette, la première, se laisserait de cette existence si futile, et qu'il viendrait une heure où elle aurait besoin d'affection vraie, d'amitié passionnée, d'intimité douce, d'amour.

D'abord, plein de confiance, il espéra cette heure, mais les jours fuyant, tous pareils, peu à peu il perdit l'espoir d'un avenir meilleur, et un soir où, pour dîner, il attendait en vain sa femme, exaspéré par cette attente qui se prolongeait, il comprit que c'était fini. Ce jour même, il parlerait à Odette ; cette vie-là ne pouvait continuer.

Debout, immobile, les yeux fixés sur la pendule, les mains crispées, les lèvres serrées, il se disait, très en colère, qu'Odette et ses amis, probablement en ce moment, se moquaient du mari, complaisant et facile, qui attendait bonassement au logis la rentrée de l'épouse.

Sa femme devait être dans un de ces grands thés à la mode, où l'on s'entasse pour goûter ; il la voyait dans cette salle, discrètement éclairée, lieu de rendez-vous pour les femmes du monde. Il se disait, se rappelant ses souvenirs de jeune homme, que bien des intrigues commencent là, et finissent,

Dieu sait où ! Il pensait avec rage que, peut-être en ce moment, un des jeunes gens que Myriam Laudet avait fait connaître à Odette était là, près d'elle. Il le voyait se pencher vers elle, et tout bas lui murmurer de ces phrases troublantes, qui semblent jolies, lorsqu'on les entend entouré de cette atmosphère spéciale des salles de thé, où traînent tous les parfums des femmes. A cette heure-là, il savait que la musique est particulièrement voluptueuse ; les doigts des musiciens sont las, traînent sur les cordes, et les chants des violons deviennent douloureux.

Cette musique vous attire, vous prend, vous grise, vous conduit vers l'amour, et les nerfs des femmes ne savent guère lui résister.

Pierre se disait tout cela, et sa colère jalouse le faisait tant souffrir qu'il ne savait plus s'il haïssait Odette, ou s'il l'aimait encore.

Ah ! la cruelle, l'ingrate, la méchante, comme elle savait bien le torturer ! Et, pendant ce temps, les aiguilles de la pendule marchaient, marchaient toujours, et Odette ne revenait pas. Sept heures, sept heures et demie, huit heures. Jamais encore elle n'était rentrée si tard. Où était-elle ? Que faisait-elle ?

Dès son retour, avant toute autre chose, il allait l'interroger sur l'emploi de sa journée.

Ah ! si elle s'était moquée, si par plaisir elle l'avait fait souffrir, à son tour de se moquer et de la faire souffrir !

Avec quelle joie cruelle il allait lui interdire la continuation de ses travaux littéraires, travaux qui, prétendait-elle, la forçaient à mener cette vie mondaine et frivole qu'il ne voulait plus permettre. Qu'elle écrivit, si cela lui plaisait et l'amusait, mais jamais, maintenant, il n'autoriserait sa femme à publier un nouveau livre.

Non, il ne voulait pas que son nom, affublé de son titre, allât se promener aux devantures des librairies.

Fou de rage, Pierre éprouvait un plaisir extrême à penser que, tout à l'heure, il donnerait des ordres et signifierait brutalement sa volonté ; sa

rancune était telle, qu'il se réjouissait d'humilier cette femme qu'il adorait.

Comme la demie de huit heures allait sonner, la porte du salon s'ouvrit et, de l'air le plus naturel, sans même paraître se douter de l'heure tardive, Odette entra.

Tout en enlevant ses affaires, tranquillement, elle dit :

— Bonsoir ! Nous allons diner bien vite, car Myriam et son mari vont venir nous chercher vers neuf heures. Nous avons envie d'aller ce soir à Montmartre.

Sans regarder sa femme, Pierre répondit :

— Nous n'irons pas.

Etonnée, Odette demanda :

— Pourquoi donc ?

— Parce que cela ne me plaît pas.

Le ton de Pierre, plus encore que ses paroles, blessa la jeune femme. Elle se redressa, et tout de suite répondit :

— A votre aise, ne venez pas si cela vous déplaît, mais moi j'irai.

Toujours aussi calme, Pierre reprit :

— Vous ne m'avez pas compris, Odette. J'ai dit que nous n'irions pas, ce pronom personnel vous désigne aussi bien que moi.

Agacée, elle s'emporta.

— Oh ! je vous en prie, ne faites pas d'esprit, ce n'est ni l'heure, ni le moment. Vous pouvez être certain que si Myriam vient, je partirai avec elle.

— Non ! fit Pierre brièvement.

— Et qui donc m'en empêchera ? reprit la jeune femme hors d'elle et stupéfaite de cette résistance inaccoutumée.

— Moi.

— Vous ?... Et comment donc ? Vous mettrez-vous en travers de la porte pour m'empêcher de sortir ?

— Non ! Tout simplement, je vous le défendrai.

— Et vous croyez que j'obéirai ? reprit Odette, en riant avec rage.

Pierre la regarda et, très ferme, répondit :

— Oui !

— Vous vous trompez, mon cher, et afin de vous le prouver, je vais sonner immédiatement la femme de chambre, et lui donner l'ordre de préparer ma robe.

Comme Odette s'approchait de la sonnette, Pierre la prit par le bras, et brusquement l'arrêta. Puis, les dents serrées, la voix tremblante, tout près du joli visage de la jeune femme, il dit :

— Vous ne sonnerez pas, et vous ne sortirez pas ce soir, parce... que... je... ne... le... veux... pas.

Folle de colère, Odette voulut se dégager.

— Lâchez-moi ! cria-t-elle. Laissez-moi, vous me faites mal !

Ces mots firent rougir Pierre. Confus, il desserra son étreinte et Odette en profita pour reprendre sa liberté.

Quelques minutes silencieux, les deux époux se regardèrent fixement. Les yeux noirs d'Odette étincelaient, ceux de Pierre, contrits, suppliaient.

La première, la jeune femme détourna ses regards et, plus calme, demanda :

— Enfin, qu'avez-vous, ce soir ? Pourquoi ce refus ? Est-ce simplement pour me contrarier, me taquiner ? Est-ce pour m'obliger à cette discussion qui me fait mal ?

Doucement, très doucement, Pierre dit :

— Non, Odette ! Pour aucune de ces raisons-là.

— Alors, je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Voulez-vous me faire la grâce de m'écouter ? Causons, sans nous mettre en colère.

— Ce n'est vraiment pas l'heure, il est tard, vous en doutez-vous ?

— Depuis très longtemps ; il y a plus de deux heures que je vous attends. Soyez tranquille, je serai bref.

Odette railla.

— Il y a une chanson, dit-elle, qui commence comme cela.

Pierre ne releva pas cette ironie et continua :

— Pourriez-vous me dire ce que vous avez fait

aujourd'hui? Vous êtes partie à une heure, vous venez de rentrer, et il est huit heures et demie.

Moqueuse, elle répondit :

— Ah! vous regardez l'heure de mon départ et celle de mon arrivée. Mes compliments, je ne vous connaissais pas cette âme de chef de gare.

Pierre s'impatienta.

— Ne raillez pas, répondez-moi.

— Si cela peut vous contenter et faire changer votre humeur, je vais vous dire bien vite ce que nous avons fait aujourd'hui. Je dis nous, car je suis sortie avec Myriam.

— Naturellement. Et où avez-vous été?

— Décidément, c'est un interrogatoire. Greffier, écrivez... En sortant d'ici, nous nous sommes fait conduire chez le fondateur de Myriam, puis à l'atelier de X..., qui nous attendait pour nous montrer ses envois au Salon. De là, nous avons été entendre une conférence de Mme Martyl sur les droits de la femme; enfin, nous avons goûté et fini la soirée au Palace.

« Voilà l'emploi, rigoureusement vrai, de ma journée; monsieur le juge d'instruction, êtes-vous satisfait?

— Alors, vous êtes restée au Palace de cinq heures à huit heures? demanda Pierre avec étonnement.

Cette insistance déplut à Odette; elle s'emporta de nouveau.

— Oui! répondit-elle. Et en voilà assez sur ce sujet. Après tout, j'ai fait ce qui m'a plu, et cela ne vous regarde pas.

— Vous allez comprendre pourquoi je vous ai posé toutes ces questions.

« Je vous prie, Odette, de bien vouloir changer désormais votre manière de vivre. Je déplore l'amitié que vous avez pour Mme Laudet, et je vous demande de ne plus avoir avec elle cette intimité qui me déplaît. Cette jeune femme a un genre, des habitudes, une façon de comprendre la vie si bizarre, que je crains qu'elle ait sur vous une fâcheuse influence. Je condamne l'existence qu'elle mène, donc je ne pourrais admettre que vous viviez

la même... Elle voit des gens charmants, intelligents certes, mais les hommes ont une façon d'être avec elle que je ne pourrais supporter s'il s'agissait de vous.

« Elle est une artiste, c'est différent. Elle rêve d'être célèbre, elle veut lutter, cela la regarde. Pour les hommes, elle n'est plus qu'un confrère à qui ils peuvent faire la cour, mais qu'ils raillent dès qu'ils en trouvent l'occasion.

« Vous, Odette, vous n'êtes rien de tout cela, heureusement pour moi. Jeune fille, vous avez fait quelques gentils vers ; le nom et la personnalité de votre père aidant, vous avez obtenu un joli succès d'estime... Mais, n'est-ce pas, vous vous en tiendrez là ? Si cela vous amuse d'écrire, écrivez, travaillez comme un futur académicien, je ne vous l'interdis pas ; mais ne vous imaginez jamais que je vous autoriserai, vous, ma femme, à publier vos œuvres... Je m'y oppose formellement.

Cela dit, calme, Pierre regarda sa femme. Sa rancune satisfaite, il regrettait ses paroles, craignant le chagrin qu'il avait pu faire.

Pale, profondément froissée, Odette se taisait.

Timidement, Pierre la questionna :

— Odette, vous consentez, vous voulez bien faire ce que je vous demande ?

La jeune femme regarda fixement son mari. Le bravant, hautaine, elle répondit :

— J'aime mon amie Myriam plus que vous ne le croyez ; je suis seule, mes parents sont loin. Elle, c'est tout ce qui me reste du temps où j'étais si heureuse... Vous, vous voudriez faire le vide autour de moi. Vous comprendriez fort bien que je ne voie personne et que je n'aie ni amis, ni relations. Mon cher, nous ne vivons plus à une époque où on enfermait sa femme, pour être sûr de sa fidélité. Non, vous êtes de quelques siècles en retard... Maintenant, pour ce qui est de mon art, car je réclame hautement le titre d'artiste que vous décernez à Myriam, j'entends, je vous l'ai déjà dit, que vous ne vous mêliez en rien de ma carrière littéraire. Vous prétendez m'empêcher de publier mes œuvres, mais de quel droit ?

Cette résistance, le ton d'Odette, son air arrogant, tout exaspéra Pierre :

— De mon droit de mari, reprit-il avec violence. Je ne veux pas que mon nom traîne sur des couvertures de livres, aux devantures des librairies.

— Votre nom? s'écria Odette, mais que voulez-vous que j'en fasse? Ce n'est pas le mien. Je m'appelle de Lymaille, et continuerai à signer mes livres ainsi.

— Non! non! non! fit Pierre avec rage. Vous êtes ma femme, vous portez mon nom. Derrière Odette de Lymaille, il y a la comtesse de Rouvray, et je n'admets pas que celle-là soit une femme de lettres. Je ne le veux pas, entendez-vous! je ne le veux pas!

Devant cette colère, Odette ne recula pas. Brave-ment, défiant du regard son mari, elle répondit :

— Eh bien! tant pis. Mais de votre vouloir, je ne m'occuperai pas. Lorsque vous m'avez épousée, vous saviez qui j'étais, ce que je faisais. Avant mon mariage, il fallait me prévenir. Vous ne m'avez rien dit, donc, n'ayant rien promis, je me considère entièrement libre. Quoi que vous disiez ou que vous fassiez, je continuerai à écrire, parce que j'aime cela plus que tout au monde, vous entendez?... Pour moi, les gentils vers que je fais, comme vous dites si aimablement, sont toute ma vie... Comprenez donc qu'une femme a besoin d'une confidente, d'une amie à qui elle puisse se confier dans les heures douloureuses. Cette amie, pour moi, c'est la poésie...

Brusquement, Pierre interrompit la jeune femme :

— Je vous en prie, Odette, pas de littérature dans une conversation aussi grave.

De plus en plus en colère, elle reprit :

— Pierre, depuis le commencement de cette discussion, vous n'avez cessé de me dire des choses désagréables. Vous vouliez, sans doute, me faire de la peine, vous y avez réussi, soyez content. Mais laissez-moi rire, en pensant que quelquefois vous avez eu l'aplomb de me dire que vous m'aimiez! Quel étrange amour est le vôtre!

— Je vous en prie, ne parlez pas d'amour, c'est un sentiment que vous ignorez complètement. Si vous aviez seulement un peu d'affection pour moi, est-ce que vous ne feriez pas tout de suite ce que je vous demande? Quand on aime vraiment, on est prêt à tous les sacrifices.

Moqueuse, acerbe, Odette répondit :

— Je ne m'en aperçois guère.

— Alors, vous trouvez que depuis notre mariage je n'ai rien fait pour vous? Mais rappelez-vous donc ce que depuis six mois j'ai supporté. Votre tristesse aux Oiselles, votre coquetterie à Trouville, et votre vie de femme libre depuis que nous sommes à Paris... Vous, quel sacrifice avez-vous fait? Vous êtes franche, répondez-moi.

— Aucun, fit Odette.

Triomphant, Pierre reprit :

— Vous voyez bien!

Méchamment, heureuse de faire souffrir à son tour, elle ajouta :

— Mais, moi, j'avais une raison.

Avec crainte, Pierre demanda :

— Laquelle?

Très lentement, elle affirma :

— C'est que je ne vous aimais pas.

En entendant cette déclaration si nette et si cruelle, Pierre devint très pâle; il s'éloigna de la jeune femme, puis d'une voix ferme, mais si différente, il parla :

— Odette, dit-il, vous êtes libre, libre de suivre le chemin qu'il vous plait... Seulement, vous le suivrez seule... Il faut... Nous devons nous quitter.

Avant de répondre, Odette hésita. Elle était bonne, et, bien que Pierre l'eût particulièrement froissée, elle regrettait la peine qu'elle venait de lui faire; mais ce regret fut très fugitif. Tout de suite, elle se rappela ce que Myriam lui disait si souvent :

« L'artiste, bien que femme, se doit avant tout à son art. »

Son art, à elle, c'était la poésie. Elle se croyait, on le lui avait dit si souvent, du génie.

Puisque son mari ne voulait pas qu'elle écrivit,

puisqu'il ne croyait pas à son talent, il fallait le quitter !

Le quitter ! Ces deux mots si simples effrayèrent Odette. Son âme, âme de petite fille, se demandait s'il c'était bien, si elle devait accepter cette séparation. Elle avait vingt ans, sa colère commençait à se calmer, et sa grande jeunesse hésitait devant la résolution à prendre... Mais, tout à coup, elle se rappela ce que Pierre lui avait dit :

« Vous avez fait quelques gentils vers qui, grâce à la personnalité de votre père, vous ont valu un petit succès d'estime. »

Ah ! comme il avait bien su la froisser ! l'humilier, et elle, parce qu'il avait l'air d'avoir de la peine, hésitait. Quelle bêtise ! Alors, sans regarder son mari, reprenant son étole et son manchon qu'en arrivant elle avait jetés sur une chaise, elle dit :

— Vous avez raison, Pierre ; quand on ne s'aime pas, il faut se quitter... Au revoir, je m'en vais !

Doucement, elle fit quelques pas et se trouva devant la porte.

Comme elle allait l'ouvrir, Pierre s'écria :

— Mais où allez-vous donc ?

— Chez Myriam ! cria-t-elle sans se retourner.

La porte du salon s'ouvrit, Odette disparut. Puis, bientôt, un bruit sourd avertit le mari que la jeune femme avait quitté l'appartement.

Dans le salon, immobile, Pierre ne bougeait pas ; il attendit ainsi un long moment. Quand il fut bien sûr qu'elle ne reviendrait pas, désespéré, il regarda tout autour de lui si celle qui était partie n'avait pas laissé quelque chose. Alors, sur la cheminée, il aperçut deux petits gants gris qu'en s'en allant Odette avait oubliés. Il s'en empara, et tout en les embrassant passionnément, il se mit à pleurer comme un enfant.

## IX

— Alors, Odette, c'est convenu, bien convenu, à neuf heures, tu seras prête et nous filons.

— Oui, Myriam, sois tranquille, je ne te ferai pas attendre : livrée du soir, sourire de commande, telle que tu me désires enfin.

— Parfait ! Je compte sur ton exactitude.

Tout en parlant ainsi, Myriam était entrée dans la chambre que son amitié avait offerte chez elle à la comtesse de Rouvray, lorsque cette dernière avait quitté son mari.

Vêtue d'une robe audacieusement collante, qui laissait voir les formes impeccables de son corps, ce soir-là Mme Laudet était vraiment charmante, et le savait.

Avec admiration Odette la regarda et, sincère, lui dit :

— Tu es très bien : cette robe est une perfection, et puis, tu as l'air si heureux que tu fais plaisir à voir. Je suis sûre qu'à ce dîner, tous tes flirts t'attendent.

— Oui et non... Mais mes flirts seront délaissés, car je vais faire la cour au secrétaire des beaux-arts. C'est un homme charmant, parait-il, et comme il peut beaucoup pour moi, tu penses que, ce soir, aucun autre homme ne pourra se vanter d'attirer mon attention. C'est un siège en règle que je vais commencer.

— Alors, sauve-toi vite, ma chérie, tu vas être en retard, et si, par ta faute, l'estomac du secrétaire des beaux-arts souffre de la faim, ce serait un mauvais début.

— Tu as raison, répondit Myriam. Pour cette fois, je veux être exacte. A tout à l'heure !

En s'en allant, elle cria à son amie :

— Ah ! j'oubliais. Jean Tardif a téléphoné pour demander à te voir. Comme il a été très poli avec

moi, chose rare, je lui ai dit qu'il pouvait venir ce soir, que tu serais là.

Odette ne répondit pas et, reprenant le livre qu'elle lisait avant l'arrivée de Myriam, elle essaya de continuer sa lecture. Mais, soit que cette œuvre ne fût pas très attrayante, soit que la jeune femme aimât mieux penser, le livre glissa de ses mains et tomba sur ses genoux. Alors, elle le ferma, puis le posa sur une petite table qui était à côté d'elle.

... Un long moment passa; elle ne bougeait pas; les yeux fixés au mur, elle semblait ne rien voir. La pendule sonna, elle tressaillit, et, machinalement, regarda l'heure.

Sur la cheminée, à côté de la petite pendule, il y avait une grande photographie de femme. Les regards d'Odette s'y arrêtèrent fixement, puis, tout à coup, quelque chose passa devant ses yeux et elle ne la vit plus... Un gros sanglot souleva sa jeune poitrine, ses bras se tendirent désespérément vers ce morceau de carton, elle eut un cri de douleur et appela : « Maman!... Maman!... » Mais tout de suite, honteuse de cette défaillance ridicule, elle se redressa et, fébrile, sonna la femme de chambre pour se faire habiller.

Prête, elle constata que les larmes avaient laissé quelques traces sur son joli visage; alors, avec une rage d'enfant, elle couvrit sa figure de poudre de riz. Comme elle était devant la glace, un domestique vint la prévenir que M. Tardif la demandait.

— C'est bien, répondit-elle, j'y vais.

Puis, se ravisant, elle dit :

— Priez M. Tardif de venir ici.

Tournant le dos à la porte, très nerveuse, elle continua à poudrer son visage.

Quelques secondes après, le valet de chambre introduisait le visiteur.

Sans se déranger, d'un ton amical, Odette dit :

— Bonsoir, Jean ! Asseyez-vous, je suis à vous dans un instant... Ce soir, je sors avec Myriam... Elle va venir me chercher tout à l'heure. Nous allons à une réunion féministe que Jeanne Dartyl, notre amie, préside. Vous savez, Jeanne Dartyl, la jolie femme ?

Tranquillement, Jean s'assit et, d'un ton très calme, répondit :

— Bonsoir, Odette !

Puis il ajouta :

— Jeanne Dartyl, la jolie femme, m'est absolument indifférente. Ce n'est pas pour que vous me parliez d'elle que je suis venu.

Gentiment, Odette lui tendit la main.

— Je le sais bien, reprit-elle ; je vous disais cela...

Jean l'interrompit :

— Pour me dire quelque chose, n'est-ce pas ?

Elle se mit à rire.

— Vous êtes toujours taquin.

— Je n'ai pas changé ; et vous ?

Un peu embarrassée, la question était presque indiscreète, Odette fit attendre sa réponse.

— Mais... moi non plus, Jean ; pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que je suis venu ici pour causer avec ma petite amie d'enfance, celle que j'ai toujours connue, toujours aimée, et je ne voudrais point me trouver en face d'une autre, que je ne connaitrais pas.

« Odette, ma dernière visite date des Oiselles, il y a donc bien longtemps que nous nous sommes vus.

— C'est vrai, mais à qui la faute ? Vous êtes parti comme un fou pour un long voyage, sans prévenir vos amis, sans même leur dire adieu. Trois mois durant, nous n'avons su où vous étiez, trois mois de silence, est-ce gentil ? Pourquoi avez-vous agi ainsi ?

Jean sourit tristement.

— J'avais des raisons très sérieuses, dit-il.

— Chagrin d'amour ? demanda Odette en riant.

— Peut-être bien... Mais ne parlons pas de moi, je vous en prie, de vous, c'est plus intéressant... A mon retour j'ai trouvé votre existence bouleversée. Hier, je vais chez vous, personne. Je rencontre Pierre au cercle, qui m'apprend votre départ et votre installation ici... Mais c'est une boutade d'enfant, un caprice de petite fille qui ne

va pas durer, Odette, vous n'allez pas rester chez Mme Laudet ?

— Si fait, pour le moment du moins.

— Mais voyons, c'est impossible, pour une discussion, on n'abandonne pas ainsi le domicile conjugal.

Moqueuse, Odette répondit :

— Vous parlez comme un avoué, maître Jean ; je vous trouve très ennuyeux.

Désolé de l'attitude de la jeune femme, plus affectueusement encore, il reprit :

— Je vous en prie, causons gentiment, comme deux amis.

— Oui, mais à une condition, c'est que vous ne me parlerez pas de mon mari.

— Pourquoi ?

— Je veux l'oublier.

— Vous n'en avez pas le droit, vous lui appartenez.

Odette s'emporta.

— Non, non, jamais je ne lui obéirai ; je ne veux pas être son esclave.

Jean, malgré lui, sourit.

— Oh ! la belle réponse, s'écria-t-il, si enfant qu'en l'entendant je me sens rajeunir de dix ans ! Odette, nous jouons ensemble, vous voulez naturellement que je vous cède ; j'essaie en vain de me révolter, et vous vous écriez avec colère, en frappant du pied : « Je ne veux pas être ton esclave, donc tu dois m'obéir. » Oh ! la chère petite fille, comme elle a peu changé !

Odette se mit à rire, et très simplement avoua :

— C'est vrai, je suis toujours la même ; puis, sérieuse, avec affection, elle ajouta : Jean, cela me fait plaisir de vous voir, cela me fait même du bien... Ce soir, sans aucune cause, croyez-le, j'étais triste ; tout à l'heure, comme un bébé, en regardant la photographie de maman, je me suis mise à pleurer. Elle est si loin ; et ici je suis si seule !... Myriam est une amie parfaite, une amie, comme peut-être il n'en existe pas deux, mais ce n'est qu'une amie et, de peur de l'ennuyer, je n'ose lui montrer ma tristesse. Je l'ai réservée pour vous.

Voilà une preuve d'affection dont vous vous seriez bien passé.

Jean prit les mains d'Odette et en les regardant attentivement, il dit :

— Comme ces petits doigts-là voudraient bien, pendant quelques instants, cacher au vieil ami les yeux de leur maîtresse ! Mais c'est inutile, le vieil ami a vu que les jolis yeux étaient pleins de larmes... Pleurez, Odette ; parfois, cela fait tant de bien !

La jeune femme s'excusa :

— C'est nerveux, dit-elle ; le plaisir de vous revoir.

— Allons !... fit Jean étonné, voilà que je sors de mes attributions. Autrefois, il vous suffisait de me voir pour rire ; aujourd'hui, je vous fais pleurer.

— Tout change, ami Jean, sauf votre amitié.

Avec un peu d'emphase, voulant faire rire Odette, Jean s'écria :

— Celle-là est éternelle, vous entendez, petite madame, éternelle !

— J'entends, et il y a longtemps que je le savais.

— Très bien ; ceci posé, écoutez-moi. Me basant sur cette amitié, que nous venons de décréter éternelle, je vais me mêler, sans que vous y trouviez à redire, d'une foule de choses qui ne me regardent pas. Odette, il ne faut pas rester chez Mme Laudet. Cette femme, qui est peut-être pour vous une amie parfaite, n'est pas un chaperon convenable pour Mme de Rouvray, partie du domicile conjugal. Je ne vous apprendrai rien, Odette, en vous disant que les bonnes, comme les méchantes langues, attribuent à Myriam Laudet plusieurs aventures.

— C'est faux ! s'écria Odette avec énergie.

— Peut-être bien, mais son genre de vie, sa tenue, ses actes prêtent tellement à la médisance que sa mauvaise réputation est bien méritée. Donc, vous devez quitter cette maison aussitôt que possible.

— Dans un temps plus ou moins long, répondit la jeune femme, je m'en irai, non à cause de ces calomnies, mais simplement parce que je ne veux pas encombrer mon amie.

— Et alors, dit Jean hésitant un peu, naturel-

lement vous retourneriez chez vous, où un mari très aimant vous attend ?

— Jamais ! fit Odette avec une telle énergie, que Jean n'osa pas insister.

— Alors ? demanda-t-il.

— Eh bien, à Paris, les pensions de famille ne manquent pas, et si c'est mon mari qui vous a envoyé pour me poser toutes ces questions, vous pouvez lui répondre que, tout comme lui, je suis fière de mon nom, et que je saurai partout le faire respecter.

— Odette, dit Jean, sans regarder la jeune femme, pardonnez-moi de vous parler de choses indiscretes, mais... il faut bien vivre... et Pierre... m'a chargé de vous dire... que son notaire tenait à votre disposition l'argent dont vous pourriez avoir besoin.

Odette se leva brusquement et, les sourcils froncés, très en colère, elle répondit :

— Vous direz à M. de Rouvray que je n'ai pas besoin de son argent. Mon gentil talent d'amateur, comme il dit si bien, saura me faire vivre ; je n'ai donc nul besoin de lui, ce dont je suis très heureuse.

Jean insista.

— Odette, êtes-vous certaine de ce que vous avancez ?

— Oui, Jean, et puis, même si cela n'était pas, jamais, vous m'entendez, je n'aurais recours à M. de Rouvray. Il m'a si profondément blessée que, par moments, j'éprouve pour lui toute autre chose que de l'indifférence. Le seul service qu'il puisse me rendre est celui-ci : Mes parents sont loin ; avant un an ou deux, ils ne peuvent revenir ; je voudrais, je le désire vivement, qu'ils ignorent notre séparation. Maman en aurait du chagrin, s'inquiéterait. Par lettre on s'explique si mal que j'attendrai son retour pour lui apprendre la vérité. Voilà, Jean, ce que je vous charge de dire à votre cher ami.

Le jeune homme se leva ; il connaissait Odette, il savait qu'aujourd'hui personne ne la ferait céder. Très lentement, il reprit :

— Je n'ai plus rien à vous dire, Odette, et puis Mme Laudet va venir vous chercher, et je ne tiens pas à la rencontrer. Au revoir. Quand vous reverrai-je ?

Odette ne répondit pas ; brusquement la porte s'était ouverte, et Myriam, très rouge, très excitée, entra :

— Allons, vite, chère indolente, dit-elle ; l'autonous attend. Un diner épatant ; le secrétaire des Beaux-Arts est un homme charmant, il va venir visiter mon atelier cette semaine. Tu vois, la conquête est faite ; victoire facile, somme toute, et j'espère un beau traité d'alliance. Bonsoir, monsieur Tardif ; allons, viens vite, Odette ; là-bas, on nous attend.

Il était près de dix heures, lorsque Myriam et Odette pénétrèrent dans le vestibule, peu éclairé, d'un hôtel de dernier ordre.

Cet hôtel, situé dans un quartier excentrique de Paris, avait mauvaise apparence et les deux jeunes femmes ne se sentaient pas très braves d'y être venues seules.

Près d'un poêle à gaz, un garçon dormait, le bruit de la porte qui se refermait le réveilla. Un peu ahuri, il se leva brusquement, ne sachant guère où il était, ni ce qu'il devait faire ou dire.

D'un ton décidé, Myriam l'interrogea.

— La conférence de Mme Dartyl, c'est bien ici ?

Familier, il répondit :

— Oui, madame, au premier ; mais faut vous dépêcher, car j'crois que ça va commencer.

Sans remercier, Myriam se dirigea vers l'escalier, suivie d'Odette.

La montée fut pénible, les marches étaient hautes, on y voyait peu clair, et l'escalier, très étroit, tournait si rapidement, qu'Odette, étant sujette au vertige, fut obligée de se cramponner à la rampe.

Enfin, elles arrivèrent à un couloir qui les conduisit à la salle où la conférence avait lieu.

Leur entrée fit sensation. Ces deux jeunes

femmes, en robe de soirée, semblèrent de la plus haute élégance à ce public qui se composait d'ouvrières, d'institutrices, d'étudiantes, toutes en tenue de travail, ayant mis simplement, pour s'habiller un peu, des rubans clairs dans leurs cheveux.

Nullement gênée par ces regards, Myriam s'avança jusqu'au premier rang, où elle savait que des chaises leur étaient réservées ; plus timide, Odette la suivit.

Contente de l'effet produit, Myriam s'assit et, se penchant vers son amie, en souriant, lui dit :

— Je crois que nous venons d'exciter bien des curiosités. J'adore cela, et toi ?

— Pas toujours ; ici, vraiment, c'était inutile. Nous avons eu tort de nous habiller.

Myriam se mit à rire, mais elle ne répondit pas, car la séance commençait.

La présidente de ce groupe féministe faisait son entrée sur l'estrade, suivie de la vice-présidente et de la secrétaire générale.

Ces trois femmes étaient des phénomènes étranges, types inimaginables de laideur et de ridicule. La présidente, grosse et forte commère, ayant dépassé largement la cinquantaine, ressemblait à un cultivateur normand ; elle en avait le masque. Sa figure couperosée, ses yeux petits et sournois, sa bouche aux lèvres fines, qu'une forte moustache soulignait, lui donnait un air masculin très amusant. Sa toilette bizarre accentuait sa laideur. Elle se composait d'une jupe en drap et d'un corsage de cachemire jaune, rehaussé d'une garniture de velours turquoise. Sur une tête dépourvue de cheveux, elle avait épinglé, de travers, un grand béret bleu, garni de plumes blanches.

Fière de cette toilette, qui était sensationnelle, d'un air majestueux, elle s'assit sur le fauteuil qui lui était réservé au fond de l'estrade, ayant à sa droite la vice-présidente et la secrétaire générale.

La vice-présidente était une vieille fille sans âge, au visage ridé et si jaune, qu'on pouvait avoir des doutes sur sa nationalité. Elle ressemblait à un vieux magot japonais, dont la tête, bien suspendue,

remue au moindre choc. Elle avait des tics nerveux dans toute la figure, et paraissait toujours dire bonjour à quelqu'un.

La secrétaire générale était une petite femme effacée, habillée comme une ouvrière. Elle avait l'air très gêné de paraître sur cette estrade, devant tout ce monde. Une calvitie, presque complète, qu'aucune perruque ne dissimulait, lui donnait un air lamentable, si triste, qu'elle faisait peine à regarder. Derrière ses deux importantes collègues, elle essayait en vain de se dissimuler.

Madame la présidente se leva et, d'une voix forte, annonça que la conférencière venant d'arriver, la conférence allait avoir lieu immédiatement.

Tout de suite, Jeanne Dartyl entra.

C'était une jolie femme qui gagnait sa vie en écrivant pour des journaux de province, et en faisant, dans de différents milieux, des conférences sur des sujets imposés.

Affectueusement, elle salua Myriam et Odette, puis s'apercevant que les deux jeunes femmes gardaient leurs manteaux et paraissaient transies, elle parla bas à la secrétaire générale.

Quelques instants, assise devant la table recouverte du traditionnel tapis vert, elle regarda son auditoire en souriant, puis, lorsque le silence fut complet, elle commença.

Elle avait une grande facilité d'élocution et une jolie voix; sa conférence sur l'amour platonique fut une gentille chose, agréable à entendre.

Pendant qu'elle parlait, circulait dans la salle, sous l'œil attentif de la secrétaire générale, un poêle à pétrole, où, avec plaisir, les assistants se chauffaient.

Ce poêle, dont chacune arrangeait la mèche à sa manière, fumait terriblement, et répandait une odeur dans la salle qui n'avait rien d'agréable.

Lorsque la conférence fut terminée, la présidente, après avoir remercié l'illustre femme de lettres, demanda quelles étaient les personnes qui désiraient prendre la parole.

Plusieurs femmes se levèrent et s'avancèrent vers l'estrade.

Majestueuse, la présidente désigna l'une d'entre elles, et lui donna le « droit à la parole ».

Alors une vieille Anglaise, son chien sous le bras, gravit rapidement les marches et voulut expliquer la nécessité, étant femme, d'être féministe. Mais elle parlait mal le français, et ce qu'elle disait n'était guère compréhensible.

Enfin, avec véhémence, elle déclara que son expérience de la vie lui permettait de conclure que l'homme n'était qu'une brute, qu'il ne fallait jamais aimer; seules les bêtes, par leur affection docile, méritaient l'amour!

Cette conclusion ayant fait sourire plusieurs personnes, la présidente jugea prudent d'interrompre cet étrange orateur. Un coup de sonnette, impérieux, lui fit comprendre que « le droit à la parole » lui était enlevé. En colère, elle s'en alla, tout en parlant à son chien.

Une jeune fille lui succéda. Celle-là, d'une manière nette et précise, parla politique, élections. Avec des accents pathétiques elle supplia toutes les femmes qui étaient là, de faire de la propagande pour les députés intelligents, qui, dans leur programme, reconnaissaient aux femmes des droits égaux à l'homme.

— Mes sœurs, disait-elle, imitez deux de nos collègues qui viennent d'accomplir en Angleterre un acte méritoire. Pendant plusieurs jours, elles se sont promenées dans les rues de Londres, habillées en hommes-sandwiches, portant des affiches réclamant, par devant, le vote des femmes, et recommandant, par derrière, le candidat de leur choix.

« Mesdames, que beaucoup d'entre vous, je voudrais dire que toutes, fassent la même chose; montrez-vous dignes du rôle auquel nous vous convions. Travaillez avec courage, travaillez avec foi, sans craindre le ridicule, et, si vous travaillez ainsi, simplement pour la cause, le jour est proche où nous serons les maîtresses du monde. »

Ce discours souleva un tonnerre d'applaudissements. Debout, Myriam criait : « Bravo! bravo! » Odette ne bougeait pas, et avec stupeur regardait

son amie. Était-il possible que son enthousiasme fût sincère ? Ne percevait-elle donc pas le ridicule de cette scène, jugeait-elle cela vraiment intéressant ?

Odette n'eut pas le loisir de le lui demander. Une pauvre vieille femme gravissait péniblement les marches qui conduisaient à l'estrade, et la sonnette réclamait le silence.

Devant ce public attentif, la pauvre vieille se troubla ; mais la présidente veillait et affectueusement l'encouragea. Alors d'une voix tremblante, honteuse, elle dit :

— Mesdames, je suis une victime de l'homme, une victime de son amour.

Cette femme était si laide et si vieille qu'il semblait impossible qu'un homme eût pu jamais l'aimer. En face de ce visage ridé, toute idée d'amour était choquante, et ces lèvres fanées disaient des choses que sûrement elles ne comprenaient pas.

Après une courte hésitation, elle raconta sa vie. Elle parlait toujours sur le même ton, sans un éclat de voix, sans un geste ; ses deux bras, paralysés, pendaient lamentables le long de son corps.

Son histoire était semblable à celle de beaucoup d'autres.

Mariée de bonne heure, à vingt ans, elle avait déjà trois enfants ; ses maternités successives l'ayant vieillie prématurément, son mari l'abandonna. Alors, pour se consoler, pour ne pas rester seule, elle prit un ami, comme un second mari.

Cet ami la rudoya, la fit souffrir de toutes les façons ; vingt ans durant, elle ne fut pour lui qu'une domestique, qu'il ne payait pas.

Un soir, lasse d'être battue, elle partit se réfugier chez un de ses fils marié, qui la renvoya. Le second agit de même, le troisième aussi.

Malade, réduite à la misère, ne pouvant plus travailler, aucun de ses enfants ne voulait se charger d'elle.

L'homme, affirma-t-elle avec énergie, était incapable d'un bon sentiment. Mari, amant, fils, tous

Pavaient fait souffrir, tous étaient cause de sa misère physique et morale.

Quand elle eut fini sa douloureuse histoire, la pauvre vieille s'inclina devant le public, puis quitta l'estrade.

Comme il était près de minuit, la présidente déclara la séance close. Elle remercia le nombreux auditoire qui avait écouté si attentivement et, dans une péroraison lue quelque part et apprise par cœur, elle affirma que maintenant le jour était proche où la femme, considérée comme l'égale de l'homme sur tous les points, jouirait des mêmes droits.

« Nous semons, dit-elle, nous ou d'autres récolteront. »

Sans grand bruit, un peu las, le public s'en alla.

Avec tout le monde, les deux jeunes femmes quittèrent la salle ; dehors, l'auto les attendait ; avec plaisir elles y montèrent.

Frileuse, Odette mit ses pieds sur la boule d'eau chaude.

— Ah ! fit-elle, comme on est bien dans ta voiture, comme elle sent bon ! Jamais je ne l'ai trouvée si confortable qu'aujourd'hui. Cette salle de conférence manque vraiment de tout ce qui est indispensable.

Myriam regarda Odette et, très poseuse, répondit :

— Ma petite, le féminisme est à son début, les réunions commencent dans une grange, mais, plus tard, et ce ne sera pas bien long, elles auront lieu dans un palais.

Odette éclata de rire.

— Ah ! non, fit-elle, je t'en prie, ne continue pas ! J'ai entendu assez d'inepties pour ce soir.

Furieuse, Myriam reprit sèchement !

— Nous ne jugeons pas de la même façon, alors inutile de discuter.

Rieuse, Odette se tourna vers son amie.

— Non, vraiment, dit-elle, tu ne me feras jamais croire que tu n'as pas trouvé toutes ces femmes grotesques et leurs théories ridicules. Mais avec beaucoup de petites scènes comme celle de ce soir,

le féminisme serait vite enterré, bientôt on n'en parlerait plus. Du reste, je dois t'avouer que j'ai tellement peur de ressembler à tous ces monstrueux phénomènes que je me sens, à cette heure, anti-féministe, et je crois bien que cette impression durera longtemps... Souviens-toi de la présidente, rappelle-toi sa noble allure, ma chère, elle ferait recette à la foire de Neuilly.

Un long éclat de rire termina cette phrase.

Très en colère, Myriam répondit :

— Fais de l'esprit sur le dos des autres, si cela t'amuse, c'est toujours facile, mais ne m'en ennuie pas. Je te préviens, d'ailleurs, que je compte organiser chez moi des réunions féministes, auxquelles je te prierai de ne pas assister, ne tenant pas du tout à te servir de cible.

— Non, vraiment dit Odette, dissimulant mal un fou rire, tu veux réunir chez toi toutes ces détraquées, tu veux les faire parler devant un public nombreux ? Mais ce sera pour amuser tes invités, une sorte de représentation sensationnelle et inédite que tu leur offriras.

Myriam s'emporta.

— Du tout, je comprends ces femmes, leurs revendications sont justes. Il faut vraiment que tu n'aies pas de cœur, Odette, pour avoir pu entendre, sans être émue, l'histoire navrante de cette pauvre vieille. Comme elle avait raison, pourtant ; l'homme, presque toujours, n'est heureux que quand il nous fait souffrir.

— Bah ! reprit Odette, le cas de cette femme est un cas personnel, et nullement collectif ; sa conclusion est stupide, elle ne peut juger l'humanité sur deux tristes exemplaires.

Acerbe, Myriam s'étonna.

— Tu défends les hommes, maintenant ?

Avec énergie, Odette reprit :

— Oui, à présent, je les défends et de toutes mes forces. Hier, je me disais féministe, sans trop savoir pourquoi, comme on se dit royaliste, républicaine, par habitude. C'était une expression neuve, qui me plaisait, et au fond, je croyais que ce titre, amusant, ne signifiait pas grand'chose.

Mais ce soir, je viens de comprendre où ces idées-là peuvent vous mener ; j'en ai apprécié le ridicule et l'inutilité.

« Penser qu'un jour je pourrais ressembler à ces êtres grotesques que nous venons de voir, venir clamer à un auditoire, nullement attentif, mes chagrins personnels, dévoiler ma souffrance intime, et sans pudeur mettre à nu mon pauvre cœur devant des femmes que je ne connais pas, pour lesquelles je suis simplement un sujet d'étude. Cette vision-là me guérit à tout jamais de mes idées féministes... Que m'importe que nous ayons droit d'éligibilité, que nous siégions au conseil des prud'hommes, et que les humanités soient accordées à l'enseignement secondaire ! que celles qui n'ont rien à faire d'autre dans la vie, et que cela amuse, s'intéressent à ces questions-là ; heureusement pour moi, je peux m'occuper plus intelligemment.

D'un ton cassant, Myriam reprit :

— Alors, ma petite Odette, si tu penses ainsi, ce sera, je crois, la fin de notre amitié. Ne discutons pas, c'est inutile. Je t'annonce simplement que, depuis hier, j'ai accepté la présidence d'un groupe féministe ; je comptais sur toi pour m'aider, tu ne veux pas, n'en parlons plus... Je te prévient pourtant que la prochaine réunion a lieu chez moi, dans huit jours ; si cela te déplaît vraiment, autant que tu le dis, tu ferais peut-être mieux...

Hautaine, très pâle, Odette interrompit son amie.

— Dans huit jours, Myriam, je ne serai plus chez toi ; l'hospitalité, même la plus gentille, a des limites. Jean Tardif m'a trouvé une pension de famille, parfaite sous tous les rapports... Ce soir, il est venu me l'annoncer.

Myriam regarda Odette attentivement ; puis elle haussa les épaules, et, indifférente, dit :

— Comme tu voudras ; et puis, après tout, tu as raison ; ne suivant pas le même chemin, nous ne nous comprendrions plus.

Odette ne répondit rien.

Ce soir-là, les deux amies se quittèrent sans s'embrasser : leur amitié venait de se rompre.

## X

En quittant son amie, Odette était venu s'installer dans une pension de famille, avenue de la Grande-Armée. Cette pension, qui occupait deux étages d'une maison neuve, lui avait été recommandée par une jeune Anglaise, rencontrée chez Myriam. Depuis près de quinze jours, dans une chambre des plus simplement meublées, vraie chambre d'hôtel, elle vivait.

Elle était arrivée là, pleine de joie et d'espérance, croyant y venir pour quelques semaines à peine, et pensant que, bientôt, elle pourrait suffire, non seulement à toutes ses dépenses, mais avoir un « home » qu'elle ne devrait qu'à elle. Pendant des jours et des nuits, Odette imita Perrette, la laitière du bon La Fontaine.

Ses livres lui rapporteraient beaucoup, beaucoup d'argent ; ils la feraient riche. Alors elle louerait un appartement, le meublerait à son goût, et, heureuse, vivrait, sans mari, dans ce coin qu'elle devrait à son travail.

Oh ! comme elle serait fière, contente, que « son gentil talent d'amateur » lui permit cela ! Et, pendant des heures et des heures, en attendant le rendez-vous qu'elle avait demandé à son éditeur, Odette bâtit des châteaux en Espagne, plus beaux les uns que les autres.

Puis, un jour, une lettre arriva. L'éditeur, revenu de voyage, fixait à Mme la comtesse de Rouvray un rendez-vous pour le lendemain.

Avec une impatience d'enfant, Odette avait attendu cette heure ; enfin elle était venue, et, joyeuse, jolie à faire retourner tous les passants, elle partit.

Quand, deux heures plus tard, elle rentra, sa figure n'était plus la même, et en regardant avec attention la jeune femme, on se fût aperçu que près des yeux sa voilette était humide.

Dans sa chambre, ne voulant pas être dérangée, elle s'enferma, et avec rage se dévêtit. Puis, les sourcils froncés, la bouche crispée, tremblant de colère, tout en marchant de long en large, elle pensa à ce que cet éditeur venait de lui dire.

Elle ne pouvait rien lui reprocher ; il avait été vis-à-vis d'elle plein de déférence, mais combien cruel !

Avec un sourire charmant, il lui avait appris que ses livres qui, parmi les lettrés, avaient obtenu un joli succès, ne portaient pas sur le grand public, et c'était celui-là seul, avait-il précisé, qui vous faisait gagner de l'argent. Et, comme Odette insistait, expliquant que par suite de diverses circonstances elle était obligée de demander à son travail la vie de chaque jour, étonné, l'éditeur avait répondu que la vente des recueils de poésies ne vous donnait jamais de quoi vivre.

Cette réponse, si peu prévue, troubla tellement Odette, qu'elle ne parvint pas à dissimuler son émotion. Alors, paternel, très bon, l'éditeur lui donna quelques conseils.

— Faites du métier, un bon roman à situations fortes et neuves, dit-il, voilà ce qui rapporte. Tâchez d'écrire dans des revues, des magazines ; faites des contes, des nouvelles. On place toujours des choses amusantes... Mais les vers, il y a si peu de gens qui les aiment, et ceux qui disent les aimer ne les achètent pas souvent... Concluez !

Très digne, Odette se leva, remerciant sans trop savoir ce qu'elle disait, n'ayant qu'une idée : s'en aller, afin de n'être plus obligée de sourire de temps à autre.

Dans la rue, une crise de désespoir l'avait prise, et, pour pouvoir pleurer tout à son aise, elle entra dans une église.

Là, aucune prière ne monta de son cœur vers le ciel. Non, sur un prie-Dieu, la tête cachée dans ses mains, elle sanglotait. Larmes de rage, larmes amères... Dans cette église où elle aurait dû oublier sa rancune, plus que jamais elle en voulait à son mari. Son orgueil, qui venait d'être si profondément atteint, l'accusait : Pierre le premier,

ne s'était-il pas moqué de son talent, et, avec l'injustice commune à ceux qui souffrent, elle voulait croire qu'il était la cause de son échec.

La nuit calma Odette, et le lendemain elle se leva, bien décidée à supporter vaillamment cette première désillusion.

De grand matin, elle se mit au travail et essaya de faire du « métier ».

Pendant de longues heures, elle travailla, éprouvant une grosse difficulté à raconter une histoire en quelques pages ; enfin, non sans mal, elle bâtit une nouvelle qu'elle envoya avec un mot charmant au directeur du magazine où, l'année dernière, elle avait obtenu son premier prix.

Plusieurs jours de suite, non sans impatience, elle attendit la réponse ; puis, comme elle ne venait pas, elle partit la chercher.

Dans le salon d'attente qui précédait le cabinet du directeur, avec beaucoup d'autres personnes, pendant plus de deux heures elle attendit, espérant toujours que la porte derrière laquelle elle entendait parler s'ouvrirait, et que son tour viendrait. Mais la journée s'acheva et, un à un, ceux qui étaient là s'en allèrent. Elle, lasse, découragée, fit comme eux et s'en alla aussi.

A la suite de ce nouvel échec, pendant deux jours Odette cessa tout travail ; mais un matin, vaillante, elle reprit sa plume et essaya de bâtir, pour son éditeur, un roman pouvant plaire au grand public.

Ce matin-là, l'imagination d'Odette brodait facilement. Déjà les grandes lignes étaient arrêtées et la jeune femme trouvait à chaque instant des péripéties qui, presque toutes, étaient heureuses.

Sans fatigue, depuis plus de deux heures elle écrivait ainsi ; sa plume allait, venait, noircissant les pages blanches de son cahier, lorsqu'à la porte de sa chambre on toqua.

— Entrez ! fit-elle sans lever la tête.

La femme de chambre déposa le courrier sur la table, puis s'en alla.

Machinalement, Odette regarda ses lettres et tressaillit en reconnaissant sur la première enve-

loppe l'écriture de son mari... Alors elle posa sa plume, prit la lettre. Au moment de l'ouvrir, elle hésita... Sa rancune lui conseillait de renvoyer intacte cette missive à son propriétaire, mais comme elle était curieuse, avec impatience elle déchacha l'enveloppe, et lut ce qui suit :

« Ma chère Odette,

« J'ai reçu hier une lettre de votre mère dans laquelle elle se plaint de votre silence ; elle s'inquiète, vous croit malade, s'imagine qu'on lui cache la vérité et me supplie de lui répondre au plus tôt. Or, pour cette réponse qu'elle réclame, me voilà très embarrassé. Je sais mal mentir, et lui dire que vous allez bien, sans que je le tienne de vous, me paraît chose impossible. Donc je vous prie de m'envoyer de vos nouvelles au plus vite, de manière que je puisse les transmettre, sans délai, à Madame de Lymaille.

« Jean Tardif, notre ami commun, m'a fait part de votre désir. Je m'y conformerai, et vos parents n'apprendront pas par moi notre séparation.

« Mes respectueux souvenirs.

« Pierre de ROUVRAY. »

La lettre lue, Odette la posa sur la table, puis la reprit, et plusieurs fois de suite la relut.

Cette lettre l'étonnait prodigieusement. Ces mots corrects qui se suivaient, ce ton d'indifférence, cette absence absolue de toute tendresse, la choquaient comme un manque d'égards... Était-ce possible que ce fût Pierre qui eût pensé et écrit cette lettre, où elle ne retrouvait plus rien du mari amoureux, qui toujours lui parlait si tendrement ?

Sérieuse, elle réfléchit quelques instants, puis un malicieux sourire éclaira sa physionomie, et prenant une grande feuille de papier, sur la page blanche, de sa haute écriture, elle traça ces mots : « Santé parfaite. Moral excellent. Prière de communiquer. »

Vivement, elle plia la feuille de papier, la glissa dans une enveloppe et, contente, mit l'adresse.

Comme elle se levait pour sonner la femme de chambre, afin de faire descendre immédiatement à la poste sa laconique réponse, elle fit un mouvement si brusque que son buvard, et tout ce qu'il contenait, tomba. Pour ramasser ces papiers épars sur le tapis, elle s'agenouilla, et la première chose qu'elle prit fut la lettre de son mari. Elle allait la déchirer lorsqu'elle s'aperçut que sur la seconde page Pierre avait écrit aussi.

Vivement elle se releva et, blottie dans un fauteuil, elle lut la seconde partie de cette lettre, qu'un hasard venait de lui révéler :

« Ma petite Odette,

« Quand j'ai commencé à vous écrire, je voulais le faire en camarade, en ami ; j'ai tracé des mots, fait des phrases qui ont un sens, qui signifient quelque chose. Cela m'étonne, car parfois ma main était rebelle et ne voulait pas m'obéir. Elle savait bien, elle, qui a tenu si souvent votre petite menotte, que je mentais, et que la camaraderie, l'amitié, l'indifférence, sont choses impossibles entre nous.

« Odette, pourquoi êtes-vous partie ? Pourquoi m'avez-vous quitté ainsi ? Pourquoi depuis deux longs mois n'êtes-vous pas revenue ?

« Je sais, vous me l'avez si bien dit, que vous ne m'aimez pas. Je vous écris cela sans rancune : l'amour est un sentiment dont on n'est jamais le maître, il naît sans qu'on s'en doute et où cela lui plaît ; il est capricieux, fantasque, incompréhensible ; il rend heureux certains, et torture les autres, et ce mal qui vous déchire n'est même pas contagieux.

« Odette, malgré que vous ne m'aimiez pas, moi je vous aime comme un fou et je ne peux vivre sans vous.

« Revenez, reviens, sois bonne, aie pitié de moi. Je souffre tant.

« Dans la rue, quand un pauvre te tend la main, tu ne le repousses pas, tu fais le geste qu'il implore.

« Odette, je suis un mendiant. Tout mon être s'élançait vers toi, il prie, il supplie !

« Seras-tu insensible ? N'écouteras-tu pas la prière du plus malheureux ?

« Odette, chère petite aimée, reviens vite, nous oublierons cette vilaine querelle où tous les deux, très méchants, nous avons cherché à nous faire du mal. Ce que je t'ai dit, je ne le pensais pas. Toi, je n'ose espérer que tu as menti... un peu... Pourtant, si ce n'était pas vrai, si seulement par colère tu avais dit la vilaine chose, alors ne perds pas une minute, viens telle que tu es, accours dans mes bras qui t'attendent et qui te garderont à jamais prisonnière, et tu verras, mon aimée adorée, que cette fois nous saurons être heureux tous les deux.

« Odette, Odette, viens, viens, je t'attends, je t'aime, je souffre, je pleure.

« PIERRE. »

Quand elle eut fini de lire cette seconde partie de la lettre de son mari, Odette se leva, nerveuse, agacée de se sentir si émue.

Pour dissiper cette émotion qu'elle qualifiait de faiblesse, elle s'approcha de la fenêtre, souleva le rideau et regarda dans la rue.

L'avenue de la Grande-Armée est une des avenues les plus animées de Paris. Les autos, les voitures, les tramways encombrant la chaussée, et les passants se bousculent sur les trottoirs. Voulant se distraire, avec attention Odette regarda les gens qui passaient sous sa fenêtre, cherchant à deviner vers quels lieux, inconnus d'elle, ils se rendaient.

Certains allaient vite, des amoureux peut-être ou des hommes d'affaires. Plus lentement, les femmes passaient. Quelques-unes riaient joliment, coquettes même en marchant ; les autres, des ouvrières, des travailleuses, jupes courtes et têtes nues, d'un pas saccadé et nerveux se dirigeaient vers le métro.

Tout ce monde qui s'agitait si près d'Odette la distraignait quelques instants. Mais, tout en regardant dans la rue, ses lèvres s'agitaient et murmuraient :

« Je t'aime, je souffre, je pleure. »

Furieuse, elle quitta la fenêtre, et d'un mouvement brusque prit l'enveloppe qui contenait sa réponse. Allait-elle l'envoyer ainsi, si courte et si peu affectueuse?... Mais oui. Pourquoi hésitait-elle ? Pourquoi se posait-elle cette question ?

De nouveau à sa pensée ces mots s'imposèrent : « Je t'aime, je souffre, je pleure. » Ses mains crispées tenaient l'enveloppe ; elle était tout près de la cheminée, où à chaque coin il y avait un bouton de sonnette, et elle n'osait pas sonner pour faire venir la femme de chambre qui emporterait sa brève réponse.

Elle n'osait pas et elle s'en voulait de sa « lâcheté ». Quelques secondes encore son hésitation dura, puis sa rancune, mauvaise conseillère, lui rappela certaines paroles de son mari, certaines moqueries concernant son talent. Si aujourd'hui elle cédait à un mouvement de pitié, si elle écrivait gentiment à Pierre, qui se prétendait malheureux, un jour, peut-être, il lui dirait que ses échecs littéraires avaient été la cause de sa gentillesse.

Non, cela, elle ne le voulait pas. Alors, avec précipitation, elle sonna la femme de chambre.

La lettre emportée, un grand froid la saisit ; il lui sembla qu'elle venait de rompre avec tout son passé.

Maintenant, il y avait entre elle et son mari une barrière qu'elle jugeait infranchissable. Tout à coup, l'avenir lui parut sombre, la solitude lui fit peur.

Alors, comme une enfant, elle courut vers la porte, et dans le couloir appela la femme de chambre, voulant reprendre sa lettre.

Mais il était trop tard, un domestique l'informa que cette dernière venait de descendre à la poste.

Lentement, Odette regagna sa chambre. Là, voulant se remettre à travailler, elle arrangea sa table, serra la lettre de son mari, et ne voulant plus penser à cet incident reprit sa plume et son cahier.

Mais les idées ne vinrent pas ; longtemps elle resta immobile devant les pages blanches, puis elle

essaya de tracer des mots, mais ces mots n'avaient aucun sens.

Enfin, très lasse, elle posa sa plume et ne se contenant plus, la tête cachée dans ses mains, elle sanglota en murmurant :

— Moi je souffre et je pleure aussi !

## XI

Un jeudi de mars, jeudi de Mi-Carême, Odette montait l'escalier qui conduisait à l'*Avenir*, petit quotidien où, grâce à la recommandation de Jean Tardif, principal commanditaire, depuis quelque temps déjà elle écrivait.

Tout de suite, tant la recommandation était puissante, le directeur lui avait pris une grande nouvelle qui paraissait en feuilleton, et commandé, pour chaque semaine, une fantaisie en vers, où elle devait blaguer, avec humour, les agissements du gouvernement.

Ce succès combla Odette de joie, et, naïvement, elle s'imagina qu'ayant réussi là, elle réussirait partout. Maintenant, les mauvais jours étaient finis, une occupation agréable, très littéraire, allait remplir ses journées que, quelquefois, elle trouvait si longues.

Ce fut avec joie et orgueil qu'un soir de janvier, elle apporta au journal son premier sonnet.

Le secrétaire de la rédaction la reçut fort aimablement, mais, malgré son amabilité correcte, Odette crut s'apercevoir qu'il se moquait un peu de la femme du monde qui se faisait journaliste. Puis, pendant qu'elle causait avec lui, plusieurs jeunes gens, rédacteurs à l'*Avenir*, entrèrent pour demander des renseignements. Quelques-uns, assez impertinemment, la dévisagèrent. Elle était jolie, toute jeune, très bien mise ; on ne l'avait jamais vue là, sa présence excitait naturellement toutes les curiosités.

Partout où elle allait, Odette était habituée à être très regardée, et cela lui plaisait. Pourquoi, dans cette salle de rédaction, sous ces regards indiscrets, se sentit-elle si confuse, si gênée, qu'une rougeur malencontreuse envahit son visage? Ne s'expliquant pas ce trouble, intimidée, maladroite, toute désorientée, très vite, ce jour-là, elle partit.

Brave, le lendemain elle revint, mais elle avait mis un voile si épais qu'on distinguait à peine son joli visage.

Peu à peu, les rédacteurs s'habituaient à voir venir la jeune femme; ils essayèrent même de la traiter comme l'un des leurs; mais Odette n'accepta pas cette camaraderie, son orgueil le lui défendait, et sa raison la lui faisait craindre. Elle passait à l'*Avenir* le moins de temps possible, donnait sa copie, corrigeait ses épreuves, puis vite s'en allait.

Bien que depuis près de deux mois Odette vint chaque jour au journal, c'était toujours avec le même sentiment de gêne qu'elle gravissait l'escalier qui la conduisait à la salle de rédaction, et ce jeudi-là, plus encore que d'habitude, elle éprouvait ce sentiment.

Pour arriver au journal, elle avait dû traverser les boulevards; c'était la mi-carême, et les plaisanteries les plus grossières, les compliments les plus audacieux ne lui avaient pas été épargnés.

Un moment, énervée, très lasse, Odette se demanda si elle n'allait pas retourner, mais, au journal, on attendait sa copie, et elle dut continuer son chemin au milieu de cette foule en délire, qui s'amusait bêtement, jugeait-elle.

Enfin, elle était arrivée, mais si étourdie, si fatiguée, qu'avec son visage en feu et ses yeux pleins de poussière elle n'osait affronter les regards des rédacteurs. Ah! comme elle eût aimé, comme elle eût voulu, ce jour-là, être loin, bien loin de cet escalier qui conduisait à l'*Avenir*!

Pour la première fois, Odette pensa que le métier de journaliste était par moment un dur métier!

Jusqu'à présent, si ennuyeuse que fût pour elle l'obligation de faire, à jour fixe, des vers humoris-

tiques, jamais elle n'avait voulu s'avouer que ce travail l'ennuyait ; mais aujourd'hui, elle se sentait si lasse, qu'elle éprouvait le besoin de se plaindre et de se dire que de son beau rêve d'autrefois il n restait rien, rien.

Son rêve l'avait conduite à ce journal où ses vers, vite faits, et son feuilleton qu'elle n'aimait guère, lui permettaient de vivre très simplement dans une pension de famille.

Un coin à elle, un appartement qu'elle meublerait selon ses goûts, comme cette histoire qu'elle s'était contée un jour lui paraissait folle !

Aujourd'hui, avec une netteté singulière elle voyait son avenir. Une vie de travail très grise, très sombre, et jamais, il fallait bien vivre, elle n'aurait le temps de faire une de ces œuvres qui ne plaisent pas au grand public, mais que l'auteur et quelques rares lettrés adorent.

Des feuilletons populaires, des vers humoristiques qui font rire, voilà ce qu'elle était obligée d'écrire. Oh ! comme cet avenir lui paraissait terrible !

Pendant qu'Odette pensait ainsi, tout en montant cet escalier où l'on voyait à peine clair, dehors un admirable soleil étincelait. Des cris joyeux, des rires retentissaient ; la gaieté était générale.

Cette première journée de printemps, cette fête de la mi-carême grisait les jeunes comme les vieux. Les heureux de ce monde laissaient éclater leur joie, et les malheureux oubliaient, pour quelques heures, leur misère.

Un soufîle de bonheur, de tendresse, traversait Paris ; tous les êtres éprouvaient, ce jour-là, un besoin de s'amuser, de rire, de se promener, afin de jouir de ce beau soleil et de ce ciel bleu, dont un rude hiver les avait privés si longtemps.

Obligée de sortir, Odette avait circulé dans ce Paris joyeux, et ce jour de printemps merveilleux, ce jour de printemps où elle se sentait seule, l'avait troublée si profondément que, voulant trouver une cause véritable à sa tristesse, elle avait songé à sa carrière littéraire fort compromise. Ainsi, elle s'expliquait l'immense lassitude morale

et physique qui s'était emparée d'elle. Courageuse, dominant sa faiblesse, ce fut d'une main vaillante qu'elle ouvrit la porte donnant dans la salle de rédaction.

Il était de bonne heure, aussi la grande salle était presque déserte; seul, un rédacteur, assis devant une table, écrivait.

Odette le connaissait; plusieurs fois déjà elle l'avait rencontré. Voulant être renseignée, elle lui parla.

— Monsieur, dit-elle, pourriez-vous me dire si M. Lignon est arrivé?

Brusquement, le jeune rédacteur leva la tête. Il avait entendu la porte s'ouvrir, mais, supposant que c'était quelque importun, n'avait pas bougé.

La tristesse d'Odette, sa fatigue, la rendaient aujourd'hui particulièrement jolie, sa figure n'avait pas ce masque de froideur qu'habituellement elle s'imposait.

Aimable, le journaliste salua la jeune femme.

— Madame, M. Lignon n'est pas arrivé et je crains qu'il ne vienne bien tard. Aujourd'hui c'est fête, et notre grave secrétaire de rédaction en profitera, tout comme les autres. Mais, voulez-vous l'attendre? je puis me tromper; peut-être ne tardera-t-il pas.

Empressé, il avança une chaise.

Avec plaisir, Odette l'accepta; elle était si fatiguée.

Lui, laissant de côté sa copie, s'assit en face d'elle et demanda :

— Vous avez dû avoir bien du mal, madame, à arriver jusqu'ici.

Heureuse de se plaindre, Odette répondit :

— J'ai mis près d'une heure pour venir et la marche, au milieu de cette foule hurlante et batailleuse, m'a été vraiment pénible. Je pense avec effroi, ajouta-t-elle sans réfléchir, au retour.

Négligemment, sans avoir l'air d'attacher aucune importance aux paroles qu'Odette venait de prononcer, il dit :

— Oui, aujourd'hui, on entend des plaisanteries qui manquent de finesse; parmi cette foule se

glissent de vilains individus, qui sont très contents d'ennuyer une femme. Moralité : le jour de la mi-carême, madame, il ne faut pas sortir seule.

Odette ne répondit pas, mais elle poussa un très léger soupir, que son interlocuteur perçut. Lui se leva, prit sa copie, regarda l'heure, et, comme s'il se parlait à lui-même, à haute voix dit :

— Fini. Il ne viendra pas avant ce soir, inutile de l'attendre.

Immédiatement, Odette questionna.

— Pardon, monsieur, mais vraiment croyez-vous que M. Lignon tarde encore à arriver ?

— Je crois, madame, qu'il ne faut plus compter sur lui. Souvent, les jours de fête, il ne vient qu'après diner.

— Alors, demanda Odette, ma copie, à qui dois-je la remettre ?

— Donnez-la-moi, madame, je vais la poser, avec la mienne, sur le bureau du grand chef, il la trouvera en arrivant.

Quelques secondes, le jeune rédacteur disparut, puis il revint, et en souriant dit à Odette :

— Maintenant, sauvons-nous, dans une heure il n'y aura plus moyen de circuler.

Odette se leva. Avant de partir, elle voulut remercier celui qui s'était montré si complaisant ; il ne lui en laissa pas le temps. Tout en mettant son chapeau et son manteau, très gai, il bavardait :

— Là, ficelons-nous bien, ne laissons voir qu'un tout petit coin de notre visage.

Ensemble, ils descendirent l'escalier. Sous la porte, Odette s'arrêta et dit en tendant la main à son compagnon :

— Au revoir, monsieur, et merci pour votre obligeance.

Prenant la petite main, il la garda dans la sienne et répondit :

— Chère madame, croyez-moi, il n'est pas prudent de circuler seule, aujourd'hui. Permettez-moi de vous accompagner.

La phrase était correcte, mais la poignée de main était si longue, qu'Odette n'osa accepter.



— Je vous remercie, monsieur, j'ai pu venir seule, je m'en irai de même.

Se rapprochant et regardant fixement la jeune femme, il demanda :

— Pourquoi ne voulez-vous pas ?

Ce regard déplut à Odette et, en s'en allant, très sèchement, elle répondit :

— Mais je vous l'ai déjà dit, monsieur, je préfère m'en aller toute seule.

Il la suivit et reprit, tout en marchant près d'elle :

— Ce n'est pas la vraie raison. La vraie, la seule, c'est que vous craignez de mécontenter votre amoureux.

Furieuse que ce journaliste, ce rien du tout, osât lui parler avec cette familiarité, tremblant de rage, Odette demanda :

— Monsieur, à qui croyez-vous donc vous adresser, et qui vous a permis de faire sur moi une telle supposition ?

Amusé, ne croyant pas la jeune femme sérieusement fâchée, il répondit :

— Mais je m'adresse à une très jolie journaliste, à une camarade, à un confrère des plus charmants. Maintenant, le mot supposition que vous venez d'employer n'est pas juste, car votre amoureux existe, chère madame, beaucoup d'entre nous le connaissent. Oh ! il est fidèle et patient. Tous les jours, à la même heure, il est là, il vous attend. Quand vous sortez du journal, de loin, sans en avoir l'air, il vous suit. Où vous rejoignez-vous ? Aucun de nous ne le sait. En tout cas, ce que je puis vous dire, c'est que, tout en le regrettant, je vous félicite de votre choix : il est charmant, votre amoureux ! Mais pourquoi lui imposer ces longues séances d'attente ? Parfois il arrive une heure avant vous, et, le jour de la grande neige, le jour où vous n'êtes pas venue, trois heures durant, sous la tempête, il vous a attendue... Madame, envers cet amoureux si fidèle, vous manquez quelquefois de charité.

D'une oreille attentive, Odette avait écouté. Cette histoire l'amusait. Sans colère, elle répondit :

— Cet amoureux, monsieur, puisque vous l'appellez ainsi, est fort respectueux, car jamais il ne m'a parlé. Imité-le, et quittez-moi.

Lui se rapprocha.

— Non, chère madame, non, la mi-carême autorisant toutes les folies, je ne vous quitterai pas, avant que vous soyez venue prendre le thé avec moi. Cédez vite, ce sera le seul moyen de vous débarrasser de mon encombrante personne. Je connais, tout près d'ici, un coin charmant, fréquenté seulement par des étrangers. On y goûte bien, la musique est bonne et il y a beaucoup de fleurs. Vous les aimez, n'est-ce pas ?

« Venez ! Pour une fois, faites faux bond à votre amoureux. Je suis un de vos confrères, un camarade de tous les jours ; venez, en ami, on blaguera, on rira, on s'amusera. Nous parlerons, si ça peut vous faire plaisir, de ce bel inconnu. Puisque vous dites ne pas le connaître, je vous le dépeindrai.

Odette s'arrêta et, posant sa main sur le bras du jeune homme, demanda :

— Comment est-il ?

Amusé, lui regarda en souriant la jolie curieuse, et très bas, mystérieux, répondit :

— Il est grand, grand comme les chevaliers d'autrefois ; il a de longues moustaches brunes et des yeux bleus très doux. Enfin, il est charmant.

Pendant qu'il parlait ainsi, Odette avait baissé la tête et doucement s'était remise à marcher. Maintenant, elle ne soupçonnait plus, mais elle en avait la certitude : cet amoureux fidèle et patient, c'était Pierre... Pierre, son mari !

Odette ne vit pas là une preuve d'amour. Son orgueil souffrit de cette surveillance qu'elle jugea blessante et offensante pour sa dignité.

L'autre, tout près d'elle, murmurait :

— Venez, madame. Ne vous faites pas prier plus longtemps. Aujourd'hui, tout le monde est gai. Pensez comme ce serait triste d'être seule. Regardez ce soleil comme il est beau et clair... Regardez plus haut encore et admirez le ciel, il est bleu, d'un bleu merveilleux : c'est le printemps qui vient, il est arrivé ce matin. Par ce beau temps,

les cœurs battent tous un peu plus vite, les mains se cherchent pour s'étreindre, les lèvres appellent les baisers. Ce temps-là vous grise, ne trouvez-vous pas, madame ? Aussi, ce serait presque un péché, qu'un homme passât cette journée sans s'asseoir près d'une jolie femme.

« Vous êtes bonne, j'en suis certain ; alors, sans plus vous faire prier, vous allez venir goûter avec moi, et vous me permettrez de vous regarder. Ce tout petit bonheur que vous m'accorderez sera le seul que je vous demanderai. Confiez-vous à moi, sans aucune crainte. Je serai pour vous un camarade, un confrère, un ami très respectueux. C'est promis, juré même s'il le faut.

Tout en parlant ainsi, il avait pris le bras de la jeune femme et l'entraînait.

Absorbée par ses pensées, Odette ne l'avait guère écouté ; elle songeait à son mari, à ce Pierre qui s'obstinait à se mettre sur sa route.

Ah ! puisqu'il la surveillait, aujourd'hui il serait content. Pour bien lui montrer qu'elle était libre et qu'elle ne craignait personne, elle allait accepter l'invitation de ce jeune journaliste, heureuse de passer une heure agréable avec un homme intelligent, qui causait bien.

Relevant la tête, regardant avec défi le jeune homme qui, anxieux, attendait sa réponse, elle dit :

— C'est entendu ! Conduisez-moi.

## XII

La permission accordée, vite le jeune rédacteur en profita. Une voiture passait, il l'arrêta, et, brave, Odette y monta.

Pendant le trajet, fort court, il fut un compagnon charmant, et si correct, qu'elle se félicita d'avoir accepté son invitation.

La salle du restaurant, convertie en salle pour le thé, était presque déserte lorsqu'ils y entrèrent ; à

peine, dans un coin, trois ou quatre couples, que de hauts paravents d'étoffe cachaient à merveille.

Le jeune journaliste était un habitué de l'endroit, car le maître d'hôtel s'empressa.

— Monsieur Parnyl, votre table est libre !

Le regard d'Odette devint moqueur. Lui expliqua bien vite :

— Avec un de mes frères, nous venons ici presque tous les dimanches.

— Vous avez raison, dit-elle en souriant, c'est un endroit charmant, je ne le connaissais pas.

Il se dirigèrent vers la table habituelle de M. Parnyl, qui se trouvait dans un coin peu éclairé de la grande salle.

Un peu gênée, Odette s'assit. Lui, très content, dit :

— Cette place est la meilleure ; on voit tout le monde entrer, et puis ce paravent vous préserve, non seulement des courants d'air, mais encore vous permet de causer sans que les voisins, toujours curieux, vous entendent. Et comme nous allons bavarder, rire, faire un peu les fous, il ne faut pas scandaliser notre prochain.

Odette sourit, la gaieté du jeune homme, sa bonne humeur était contagieuse.

— Je vais vous avouer, dit-elle rieuse, que je meurs de faim.

— Quel bonheur ! Nous allons commencer par des crêpes. Les aimez-vous ?

— Je les adore.

— Parfait !

Il donna des ordres et bientôt, sur la petite table, les crêpes fumantes furent apportées.

Odette en prit une et dit tout en la saupoudrant de sucre :

— Vous n'avez pas idée comme cela me semble drôle et agréable de manger en « français ».

Etonné, ne comprenant pas, il répéta :

— Manger en « français » ?

— Attendez, fit-elle en riant, je vais vous expliquer ce que cela veut dire... Depuis quelque temps, j'habite une pension de famille qui ne reçoit que des étrangers. Aussi, à tous mes repas, à côté, en

face, derrière moi, il y a des Anglais ou des Américains, et ils parlent, ils parlent sans s'arrêter un seul instant. C'est une cacophonie peu musicale, je vous assure.

— Brrr !... Cela ne doit pas être amusant. Comprenez-vous l'anglais au moins ?

— Oui, suffisamment pour suivre une conversation. Mais lorsque quinze personnes parlent ensemble, je suis ahurie, perdue. Alors, je tâche de ne pas écouter.

Mettant les coudes sur la table et regardant très tendrement la jeune femme, il dit :

— Lorsque ces repas cacophoniques vous ennuient trop, savez-vous ce que vous devriez faire ?

Odette ne détourna pas les yeux, et souriant, un peu coquette, ce goûter l'amusait, répondit :

— Non, ma foi !

— Eh bien ! je vais vous le dire, reprit-il en se rapprochant d'elle.

Crainitive, elle l'arrêta :

— Taisez-vous, je crois que ce sera plus sage. Ne m'effarouchez pas, je suis comme les moineaux, très audacieux, mais je m'envole vite, et j'aurais vraiment du regret de m'en aller laissant là un compagnon agréable, et beaucoup de bonnes choses auxquelles j'ai très envie de goûter.

Doucement, il demanda :

— Alors, vous ne voulez pas qu'on vous fasse la cour ?

— Non, certes ! Souvenez-vous de notre pacte : « Venez en camarade, en confrère, en ami... » Et vous avez eu bien soin de faire sonner, très haut, ce dernier mot.

« Imaginez-vous que vous avez en face de vous... qui ?... Voyons, cherchons ensemble... Votre frère, voulez-vous ? puisque c'est lui qui habituellement occupe ma place.

— Madame la moqueuse, mon frère est si différent de vous, que vraiment, même avec beaucoup de bonne volonté, je ne puis m'imaginer que c'est lui qui est là. Il n'a pas ces yeux sombres, qui font frissonner tous ceux que vous voulez bien regarder.

der ; il n'a pas ces cheveux d'or, qui illuminent ce coin, si joliment, que vous avez l'air d'avoir apporté avec vous un rayon de soleil. Il n'a pas ces lèvres rouges qui, pour se fâcher, se plissent si drôlement, que votre pauvre camarade n'arrive pas à avoir peur... Mon frère est un grand monsieur, très gros, tout barbu, ses mains sont énormes, tandis que les vôtres, madame, sont si petites qu'on se demande si elles n'ont pas oublié de grandir. Ces mains-là sont vos mains d'enfant, celles que vous aviez quand vous jouiez à la poupée, il n'y a pas bien longtemps de cela.

En parlant ainsi, il essaya de prendre une des mains d'Odette.

Sans se fâcher, très sérieuse, la jeune femme demanda :

— Voulez-vous me faire plaisir ?

Lui s'écria :

— Mais je ne demande que cela.

— Eh bien ! ne me faites pas de compliments. Parlez-moi de toute autre chose. Causons littérature, de votre métier, de ce que vous voulez faire, cela me plaira.

La physionomie du jeune homme changea ; il eut un rire méprisant :

— La littérature, madame ! Quel mot vous venez de prononcer là ! Moi, je n'en fais pas. J'écris des articles à tant la ligne, voilà tout.

Odette insista :

— Mais c'est bon pour un début. Plus tard, quand vous serez connu, vous ferez autre chose. Le journal *l'Avenir* n'est pour vous qu'un marche-pied qui vous conduira à d'autres journaux plus importants.

Tristement, il répondit :

— Un marche-pied dont je ne dépasserai jamais la première marche.

— Pourquoi dites-vous cela ? N'avez-vous pas en vous d'autres rêves ? Ne désirez-vous donc pas la gloire ?

Il baissa les yeux et répondit :

— La gloire ! Comme il y a longtemps que je n'y ai pensé !... Autrefois, quand j'avais vingt ans,

je ne travaillais qu'avec ce mensonge-là devant les yeux. Mes vers, je me suis cru poète ; mes romans, je me jugeais romancier d'avenir, je les écrivis avec foi, car mes œuvres, je les voulais belles. Je les écrivis aussi avec l'amour qu'on a pour ces rêves qui sortent de votre cerveau et qui sont vraiment vos enfants. Je les ai aimés, madame, comme un cœur chaste seul sait aimer.

« Puis, quand un recueil de vers et un roman furent achevés, avec une audace de fou, je suis parti voir un éditeur, sans recommandation, sans un mot de qui que ce soit. Je croyais avoir fait des chefs-d'œuvre et pensais, naïvement, que le talent n'a besoin de personne. Le premier éditeur que je vis ne voulut même pas lire mes chers manuscrits ; le second les garda six mois et me les renvoya sans aucune explication ; le troisième me fit attendre plusieurs semaines sans réponse ; enfin il me la donna : « C'est bien, me dit-il, mais si vous voulez être édité, il faut payer la moitié des frais de l'édition. »

« Je n'avais aucune fortune. Toutes ces démarches, ces attentes m'avaient pris un an de ma vie. Je serrai mes vers, mon roman dans un tiroir que je n'ai jamais rouvert depuis... Mais, comme il fallait bien vivre, des amis influents me firent entrer à un journal d'enfants. Pendant plusieurs moi j'y écrivis des contes stupides ; puis encore des recommandations — on n'arrive qu'avec elles — me firent ouvrir les portes de l'*Avenir*. J'y suis rédacteur : quel beau titre ! Je m'occupe des grèves et je fais de temps à autre des articles sensationnels. Par moments, avec un cœur compatissant, je plains les ouvriers, je conte leur misère et celle des petits enfants de tous ces malheureux. Mais... si le directeur change (ce qui arrive souvent) et qu'il oriente sa politique d'un tout autre côté (cela dépend du bailleur de fonds), je dois maudire les grèves, bafouer l'ouvrier, parler de ses salaires qui sont beaucoup plus gros qu'on ne le croit, et plaindre le patron, ce grand méconnu, qui, avec un courage admirable, brave la fureur de ses ouvriers et chaque jour risque sa vie.

« Voilà toute ma littérature. Vous voyez que j'avais raison de vous dire qu'il ne faut pas prononcer ce mot-là, quand on parle à un rédacteur qui fait des articles à tant la ligne, pour un journal d'aussi petite importance que l'*Avenir*.

Odette avait voulu cette conversation ; elle espérait que ce journaliste, homme de métier, lui donnerait quelques bons conseils pouvant l'aider.

Et voilà que tout au contraire ce jeune homme lui racontait une histoire qui était presque semblable à la sienne, une histoire qui lui faisait peur, et qu'elle se refusait à vivre.

Non, non, pour elle ce ne serait pas la même chose. Lui n'avait peut-être aucun talent, mais elle, elle était encore certaine d'en avoir. Avec énergie, la jeune femme se répétait cela.

Lui, ne se doutant guère des pensées de sa compagne, à son tour, très gentiment, la questionna.

— Maintenant, madame, que je vous ai parlé de moi fort longuement, il faut me parler de vous, de vos rêves de gloire. Vous en avez, cela est certain.

Odette avoua.

— Mais oui, comme tout le monde.

— Et réussirez-vous ?

— J'ai déjà eu deux volumes de vers édités.

— Et un prix à *Minerva*, si j'ai bonne mémoire.

— C'est exact.

— Et le succès a-t-il été grand ?

— Cela dépend duquel.

— C'est vrai, dans notre métier il y en a deux si différents : succès littéraire et succès d'argent.

— Oui, et longtemps je ne me suis occupée que du premier ; puis j'ai voulu me renseigner, savoir ce que mes livres pouvaient me rapporter. Quelle désillusion ! Alors, comme vous, des amis influents m'ont fait entrer à l'*Avenir*, mais je veux espérer que je n'y resterai pas.

Un peu moqueur, il demanda :

— Cela ne suffit donc pas à votre ambition ?

Avec énergie, elle affirma :

— Non, certes, il me semble qu'il y a en moi autre chose. Les vers commandés, livrés à jour fixe, quelle honte de les écrire ! L'inspiration vous

fait toujours défaut; vous composez sans aucun amour, et, le sonnet terminé, vous rougissez de le signer.

« Toute mon ambition, pour le moment, se résume en ceci : pouvoir écrire quand cela me plaît, ne m'occuper que de mon goût, et jamais de celui des autres.

Sceptique, il ajouta :

— Enfin, faire un livre que vous considérez comme votre chef-d'œuvre, mais qui ne trouvera pas d'acheteur. Madame, cette littérature-là s'appelle de la littérature d'amateur, et, pour se l'offrir, il faut une grosse fortune.

Odette soupira.

Lui, bien vite, reprit :

— Mais nous nous attristons; quelle conversation funèbre pour un jour de Mi-Carême! C'est moi le fautif; le premier, très ridiculement, j'ai exhalé mes plaintes.

— Et moi, je vous ai imité.

— Alors, bien vite, changeons de sujet. Parlons de qui... ou de quoi, de qui, c'est toujours plus amusant.

Gamine, elle s'écria :

— Prenez garde, la médisance est un esprit facile.

— Oh! je ne veux pas médire; vous m'en voudriez; nous allons parler, si cela vous plaît, de votre grand amoureux.

Odette cessa de rire et ne répondit pas, mais sa main fit un geste de négation.

— Non, est-ce vraiment non? Savez-vous d'abord que j'aime ce bel inconnu?

— Pourquoi donc? demanda la jeune femme.

— C'est difficile à dire.

— Dites tout de même.

— Vous ne vous fâchez pas?

— Non, c'est promis.

— Eh bien, je pense que je lui suis un peu redevable de l'heure exquisite que je viens de passer.

— Comment cela? fit Odette, étonnée.

— Je crois que vous avez voulu lui faire ce que nous appelions, quand nous étions enfants, une

niche. Vous vous êtes dit : « S'il me suit, il sera bien attrapé. » J'ai bénéficié de cette niche; voilà pourquoi j'aime votre amoureux.

Odette ne répondit pas, lui se tut aussi et tous les deux, machinalement, regardèrent la salle qui s'était remplie pendant qu'ils causaient, et, silencieux, ils écoutèrent la musique.

Les musiciens jouaient une danse lente et voluptueuse, le parfum des fleurs et celui des femmes montaient à la tête, et des idées peu sages effleuraient toutes les personnes présentes.

Le jeune rédacteur regarda sa compagne; elle, peut-être aussi, éprouvait ce trouble; une langueur inaccoutumée se peignait sur son visage, ses lèvres si rouges se tendaient, cherchant des baisers. Les mains, les petites mains posées sur la table avaient l'air lasses d'être seules; elles s'abandonnaient, demandant une caresse, une étreinte... Lui crut pouvoir les prendre. Doucement, il s'empara de celle qui était tout près de la sienne; Odette ne bougea pas : alors il osa la serrer un peu plus fort, puis il la caressa. La jeune femme ne fit pas un mouvement. Les yeux fixés dans un coin de la salle où il n'y avait personne, elle semblait voir quelqu'un. Devant cette immobilité, croyant qu'elle consentait, caché par le paravent, il osa porter la petite main à ses lèvres et, tremblant un peu, y posa un long baiser tout en regardant sa compagne. Les paupières d'Odette battirent légèrement, ses lèvres s'entr'ouvrirent, et, doucement, elle murmura : « Pierre ! »

Alors le jeune rédacteur comprit que sa pensée voyageait, et que ce n'était pas à lui qu'elle songeait.

Triste, en soupirant, il reposa la petite main sur la table et, patient, très bon, attendit qu'Odette eût terminé son rêve.

## XIII

Le lendemain de la Mi-Carême, Odette se réveilla de très bonne humeur et avec plaisir elle se souvint de la journée de la veille. Le goûter avait été exquis, le camarade charmant et rien ne lui faisait regretter d'avoir accepté cette audacieuse invitation. Courageuse, sans aucun ennui, elle s'assit devant sa table de travail; avant toute autre chose, elle voulait écrire à sa mère.

Dans ses lettres, pour ne pas inquiéter celle qui était loin, toujours Odette répétait : « Je suis heureuse, Pierre est un excellent mari. »

Souvent, elle rageait de faire un si gros mensonge pour un homme qu'elle n'aimait pas et dont le despotisme seul, pensait-elle, la faisait malheureuse.

Ce matin-là, elle écrivit la même chose; mais, se souvenant d'hier, de cette surveillance qu'il exerçait sur elle, elle ajouta que, par moment, Pierre devenait ennuyeux, tant il était jaloux.

Cette petite phrase lui fit plaisir, et elle était encore si enfant, qu'elle s'imagina s'être vengée de son mari.

Sa lettre terminée, elle se mit au travail et essaya de faire quelques vers sur la grève des postes et télégraphes; mais tant d'idées trottaient dans sa cervelle qu'elle ne put contraindre son esprit à penser seulement à cette grève, sur laquelle elle devait faire un sonnet.

Immobile devant sa table, souriante, elle se disait qu'hier, si Pierre s'était amusé à la suivre, sans nul doute, il l'avait vue monter en voiture avec un inconnu, et, un peu méchante, cette pensée la rendait heureuse.

Elle ne songea pas un seul instant que cette surveillance pouvait être un acte d'amour; non, elle se disait que Pierre faisait cela par despotisme ou

curiosité. Sans cesse elle se répétait, comme on se répète une chose qu'on a peur d'oublier, que Pierre ne l'avait jamais aimée, sans cela l'eût-il laissée partir, n'eût-il pas fait toutes les concessions nécessaires pour la garder auprès de lui? Non, il avait parlé en maître, dit : « Je veux » et depuis, ne s'était plus jamais occupé d'elle.

Odette oubliait la lettre si tendre qu'il lui avait écrite, et à laquelle elle avait répondu par un bulletin de santé.

Ce matin-là, la jeune femme pensait beaucoup à son mari, et elle y trouvait probablement un certain plaisir, car les pages de son cahier restaient blanches, et la plume dans le plumier.

Un moment, lasse de s'appuyer sur une table, elle se leva, s'assit dans un fauteuil d'osier, et, la tête contre le dossier de ce siège peu confortable, regarda sa chambre.

Le décor banal et nullement élégant ne lui plut guère; aussi, ne désirant pas le voir, elle ferma les yeux.

Alors, tout à coup, devant elle surgit son cabinet de travail d'autrefois, que des mains de maman avaient arrangé pour la travailleuse. Elle revit son bureau anglais, si commode, sa petite bibliothèque où tous ses auteurs favoris voisinaient, et le grand canapé où l'on était si bien pour bavarder.

Elle se souvint aussi des belles fleurs qui toujours embaumaient la pièce. Ces fleurs lui étaient offertes par Jean Tardif. Ce bon Jean, depuis qu'elle était grande fille, lui envoyait, chaque nouvel an, un vase avec une jolie gerbe, et toute l'année, la fleuriste avait l'ordre d'entretenir, dans ce vase donné par lui, des fleurs fraîches.

Quand Odette le remerciait de cette gâterie si délicate, avec un bon rire, il répondait :

« C'est mon amitié que je fleuris, il faut, je le veux, que vous y pensiez un peu tous les jours. Vous voyez quel ami encombrant je suis. »

Oui, Jean, ce bon gros Jean que tant de personnes trouvaient sot et vulgaire, avait été pour elle, et était encore, un ami comme il y en a fort peu. Et cet homme, capable de toutes les déli-

catesses, ce grand cœur, aimait comme un frère son mari, ce Pierre despote et brutal !

Comme elle songeait à Pierre, sa pensée s'en-voila vers sa chambre de jeune femme, si simple et si jolie. Son mari l'avait choisie. Et pendant leurs courtes fiançailles, il s'était amusé à dessiner les motifs des sculptures du lit.

Odette n'avait eu qu'à admirer, et même aujourd'hui, où elle jugeait Pierre si sévèrement, elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il était homme de goût. Oui, leur appartement était vraiment un joli nid, où, si Pierre avait voulu être raisonnable, ils auraient pu vivre heureux.

Très indulgente pour elle-même, Odette pensait qu'après tout elle ne demandait pas grand'chose à ce mari intransigeant; simplement elle voulait qu'il la laissât agir à sa guise, sans mettre obstacle à sa carrière littéraire. Mais ce Pierre, qui se disait amoureux, avait pris ombrage de tous ceux qui l'approchaient.

Pour Myriam, Odette était bien forcée de s'avouer qu'il avait eu raison; mais les autres, des artistes, des confrères, il ne voulait pas admettre qu'elle les reçût. Enfin, par tous les moyens possibles, Pierre avait essayé de l'empêcher d'écrire, c'était son but, elle l'affirmait.

Elle ne se disait pas qu'elle eût pu faire des vers pour elle et quelques rares lettrés, non, car elle ne voulait pas s'avouer que dans la littérature elle avait surtout cherché à satisfaire sa vanité.

Pourtant, elle savait bien que seul l'amour de la gloire l'avait poussée à rechercher les rédacteurs en quête d'interviews sensationnelles, et les critiques littéraires qui exaltaient son talent.

Très nettement, Odette se rappelait ses actes, mais elle ne se les reprochait pas. Myriam lui avait répété si souvent que c'étaient les obligations du métier, qu'elle finissait par le croire, et comme ces obligations n'avaient rien de désagréable, elle s'y était conformée même avec plaisir.

Elle ne songeait guère que cette façon d'agir pouvait ne pas plaire à son mari. Non. Quand elle pensait au passé, avec un entêtement d'enfant

coupable et volontaire, elle se répétait que sa vie littéraire ne regardait qu'elle, et puisque Pierre ne voulait pas la laisser libre de la vivre comme elle l'entendait, elle avait bien fait de s'en aller !... Elle avait bien fait de s'en aller...

Cette pensée fut la dernière de sa méditation, et, un peu honteuse de cette longue perte de temps, elle rouvrit les yeux.

Le lit de cuivre, l'armoire anglaise, les chaises en bambou, la table de travail en pitchpin, tout cet ameublement de chambre d'hôtel la saisit, elle en était si loin ! Depuis une heure elle voyageait dans le passé.

Odette se leva. Décidément, ces longues rêveries lui faisaient mal ; elle en sortait affaiblie et sans courage pour se mettre au travail. Sa ballade commandée sur la grève n'était pas commencée, et ce soir il fallait la porter au journal.

Cela, elle le savait bien. Mais allez donc faire des vers sur un sujet aussi ennuyeux quand depuis une heure on est immobile dans un fauteuil, et qu'on s'amuse à remuer de vieux souvenirs.

Comme il faisait très beau, Odette pensa qu'une courte promenade dissiperait sa nonchalance. Vite, elle s'habilla et partit.

Dehors, le clair soleil chassa vite sa mélancolie, et de nouveau elle reprit confiance dans l'avenir. Elle avait vingt et un ans, toute une vie devant elle, et un jour, certainement, elle écrirait quelque beau livre qui la ferait glorieuse et riche.

Par des allées détournées — depuis sa séparation avec Pierre, elle évitait tous les endroits où elle pouvait rencontrer des amis — elle gagna l'intérieur du bois. Puis, trouvant qu'il faisait vraiment trop beau pour rentrer, elle se donna congé.

Cet après-midi elle travaillerait, mais, ce matin, elle voulait jouir de cette délicieuse matinée.

Doucement, elle marchait, regardant autour d'elle tous les petits buissons qui verdoyaient. À ces jeunes branches, elle trouvait des grâces d'enfant, et, vers elles, pour les admirer de plus près, Odette se penchait. La délicatesse de leurs premières feuilles, cette couleur un peu crue la ravissaient.

Quand on est très jeune, comme elle était, on aime presque toujours l'éclosion nouvelle; le printemps ne vous effraie pas, il vous charme et vous prend. Puis les années passent, les premiers cheveux blancs viennent, et avec eux les tristesses et les désillusions. Alors les âmes des vieux préfèrent l'automne. Cette saison-là est triste, mais douce et favorable à la mélancolie de ceux qui savent que, pour eux, le terme du voyage est proche.

L'automne de sa vie, Odette n'y pensait guère. Pensait-elle seulement que le printemps pouvait finir ?

Non, elle jouissait sans arrière-pensée de cette matinée de congé qu'elle s'était offerte; elle respirait largement l'air plein de parfums, elle ouvrait grands ses yeux, regardant avec audace le ciel, où un beau soleil flambait.

Si elle eût osé, tant elle était contente, elle se fût mise à chanter. Dans cette petite allée solitaire, les oiseaux trillaient éperdument, et Odette avait une envie folle de les imiter. Mais, comme de temps en temps un promeneur la croisait, elle n'osa pas.

Elle marcha ainsi près d'une heure; puis, se sentant lasse, avant de prendre le chemin du retour, elle s'assit. Là, avec regret, elle pensa qu'il fallait rentrer.

Au bout de quelques instants, résignée, elle se levait pour s'en aller, lorsque la surprise et une indéfinissable émotion la tinrent immobile sur son banc.

Venant vers elle, tout en causant, elle reconnaissait Pierre, son mari, et Jean Tardif.

Fuir fut la première idée qui vint à sa pensée, mais c'était chose impossible, les deux promeneurs l'auraient certainement reconnue, et elle ne voulait pas avoir l'air de craindre de les rencontrer.

Bravement, elle les attendit.

Le premier, Pierre l'aperçut. Son saisissement fut si grand qu'il s'arrêta net, et sa main se crispa sur le bras de son ami.

Saisi, Jean regarda et, voyant Odette, vivement s'approcha d'elle. Pierre le suivit.

La jeune femme s'était levée; souriante, très coquette, elle s'adressa à Jean, sans même répondre au respectueux salut de son mari.

— Eh bien! ami Jean, dit-elle en riant, vous ne vous attendiez pas à me rencontrer? Ce matin je me suis donné congé; il faisait si beau! Et vous, vous vous promenez aussi?

Un peu embarrassé, Jean allait répondre, mais Pierre ne lui en laissa pas le temps.

Très pâle, vraiment ému, d'une voix grave, il demanda :

— Odette, vous ne voulez pas me dire bonjour?

La jeune femme regarda attentivement son mari, et s'apercevant de son émotion, elle eut un sourire de triomphe.

Quelques secondes elle hésita, ne sachant que dire. Une réponse aimable? Non, elle ne voulait pas la faire. Son orgueil, que Pierre avait si maltraité certain jour, le lui défendait.

Hautaine, détournant la tête, elle répondit :

— Bonjour! si cela peut vous faire plaisir; moi, je n'y attache aucune importance.

Puis, s'adressant à Jean, elle ajouta :

— Vous savez, cela marche très bien à l'*Avenir*. Votre ami, le directeur, est un homme charmant; nous nous entendons à merveille. Mon feuilleton paraît en ce moment, et il plaît beaucoup aux lecteurs. Enfin, conclut-elle, je suis enchantée.

Pendant qu'elle parlait ainsi, Pierre, sans se retourner une seule fois, s'éloigna. Il prit une allée qui se trouvait à droite, et presque tout de suite disparut.

Triste, Jean le regarda s'en aller. Puis, essayant d'être un peu sévère, il demanda à Odette :

— Pourquoi avez-vous fait cela?

Ce reproche juste la froissa.

— Quoi? qu'ai-je fait? demanda-t-elle en colère. Rien, absolument rien. Est-ce de ma faute si votre ami vous a quitté? Vous ne perdez pas au change, mon cher : au lieu d'un compagnon bougon et

désagréable, vous héritez d'une femme qui, ce matin, a très envie de s'amuser et de rire.

Ces mots étaient dits avec une voix si étrange que Jean regarda la jeune femme attentivement.

L'expression douloureuse de son visage le renseigna fort bien. Très affectueusement, il répondit :

— Menteuse ! Vous n'avez pas du tout envie de rire. Odette, vous regrettez déjà les mots que vous avez prononcés tout à l'heure. Malgré vous, vous pensez au chagrin que vous avez causé.

Elle voulut protester. Jean l'interrompit :

— Ne dites rien ! Je connais ma petite amie mieux qu'elle ne se connaît elle-même.

La jeune femme ne répondit pas. Silencieux, l'un à côté de l'autre, ils se mirent à marcher.

Maintenant, Odette allait les yeux baissés, le cœur gros, ses lèvres ne souriaient plus ; le printemps avait cessé de l'enivrer. Les oiseaux, pourtant, chantaient toujours, l'air embaumait encore, mais elle ne s'en apercevait plus.

Le premier, Jean parla :

— Cet après-midi, dit-il, je voulais aller chez vous, j'avais besoin de vous voir.

La jeune femme leva la tête, ses yeux interrogèrent son compagnon.

— Pierre m'avait chargé, reprit-il, de vous apporter une lettre que votre mère lui a écrite. Je ne l'ai pas sur moi.

Odette demanda :

— Que dit maman ?

— Votre mère lui annonce, ainsi qu'à vous, que dans un mois elle sera à Paris.

Odette eut un cri de joie :

— Maman revient ? dit-elle.

— Hélas ! pas pour longtemps. Votre père est appelé en Algérie. Voyage diplomatique... Votre mère le quittera vingt-quatre heures pour venir vous embrasser. Elle demande surtout qu'aucun ami ne soit prévenu de son passage. Son seul désir est de vous voir, vous sa fille, que jusqu'à présent elle n'avait jamais quittée.

Très émue, tendrement, Odette murmura :

— Maman ! ma chère maman !

Jean continua :

— Ces vingt-quatre heures, elle désire les passer près de vous. Au début de votre mariage, vous lui aviez écrit — c'est Pierre qui me l'a dit — que chez vous, vous aviez fait meubler une chambre pour elle. Très joyeuse, elle vous annonce que dans un mois elle viendra habiter cette chambre que votre tendresse lui a réservée.

Troublée, tout haut, Odette pensa :

— Est-ce possible ? Maman revient. Mais je croyais... elle m'avait dit qu'avant deux ans elle ne pourrait songer au retour !

— Raisons diplomatiques ! répondit Jean.

Après avoir réfléchi, Odette demanda :

— Pourquoi ne m'a-t-elle pas prévenue ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit ? Moi, je suis sa fille ; l'autre n'est pour elle qu'un étranger.

Très tranquillement, Jean reprit :

— Elle pense différemment, je crois.

— Parce qu'elle ne sait pas, reprit Odette avec rage.

— Petite amie, ne soyez pas injuste ; c'est vous qui avez voulu qu'elle ignorât vos discussions avec Pierre.

— Parce que je la croyais partie pour deux ans.

— Et puis que vous craigniez aussi le chagrin que cela pouvait lui faire.

— Peut-être, fit Odette. Mais j'ai eu tort, puisque maintenant il faut tout lui dire. Aujourd'hui même, je lui écrirai.

Très placide, Jean dit :

— Il n'est plus temps ; elle s'est embarquée hier. Dans vingt-huit jours, elle sera ici.

— Mais alors, dit Odette, comment faire ?

Après avoir réfléchi, contrariée, elle ajouta :

— Pourquoi m'a-t-on prévenue si tard ?

— Pierre a reçu cette lettre ce matin.

Odette se tut quelques instants, puis elle reprit :

— J'irai attendre maman à la gare et je lui dirai tout.

Toujours aussi calme, Jean répondit :

— Le quai d'une gare n'est pas un endroit très

agréable pour apprendre à quelqu'un une mauvaise nouvelle.

Acerbe, Odette répliqua :

— Mauvaise ! Vous exagérez.

— Disons triste, alors...

— Pas davantage.

— Peut-être jugez-vous ainsi, Odette ; mais vous savez parfaitement que votre mère pensera différemment. Rappelez-vous comme elle était heureuse de ce mariage ; elle croyait, nous croyions tous que Pierre et... vous, vous vous aimeriez... Elle est partie tranquille, parce qu'elle avait confié sa fille à un homme qu'elle estimait profondément. Cette tranquillité, dont elle fait peut-être, à présent, son bonheur, vous allez la troubler. Vous voulez mettre l'inquiétude dans son cœur de mère, et, à cette femme qui arrive pour passer vingt-quatre heures avec vous, vous allez, dès son arrivée, lui crier : « Maman, que ta joie se change en larmes, que ta quiétude disparaisse, écoute mon histoire. Mariée, je me suis trouvée malheureuse, alors j'ai quitté mon mari. Maintenant, je vis seule, dans une pension de famille. Toi qui m'as tant gâtée, tant aimée, toi qui pendant vingt ans as écarté toutes les pierres de mon chemin, il faut que tu t'habitues à me voir travailler pour vivre ; je suis rédactrice au journal *l'Avenir*. Ce métier-là est dur pour une femme, et il me rapporte à peine le nécessaire. Tu voulais que je fusse heureuse, tu as tout fait pour cela, eh bien ! ta fille souffre et souvent pleure ! »

« Odette, je vous connais, mieux que vous peut-être, jamais vous n'aurez le courage de dire cela à votre mère. Vous l'eussiez peut-être écrit, plume à la main — une femme de lettres est toujours vaillante — mais, quand vous verrez venir vers vous votre mère, toute joyeuse de vous revoir, vous n'oserez pas l'attrister. Croyez-moi, Odette, vous n'oserez pas.

Troublée, hésitante, elle dit :

— Mais pourtant, il le faut bien !

Très simple, Jean demanda :

— Est-ce si nécessaire ?

La jeune femme s'arrêta et, posant sa main sur le bras de son ami, l'interrogea :

— Que voulez-vous dire ? fit-elle.

Lui continua à marcher ; il préférerait ne pas regarder Odette. Docile, elle le suivit.

Sans avoir l'air d'attacher aucune importance à ses paroles, Jean reprit :

— Si j'étais à votre place, je sais bien ce que je ferais.

— Dites !

— Non ! Vous allez vous fâcher.

Avec impatience, Odette fit :

— Non ! non ! parlez !

— Eh bien ! voilà, je m'arrangerais pour que ma mère ne se doutât de rien. Vingt-quatre heures sont bien vite passées, et pourquoi attrister la joie du retour par de vieilles histoires ? Après tout, cette querelle que vous avez eue avec Pierre ne regarde personne, c'est comme une querelle d'amoureux et celles-là ne se racontent jamais.

— C'est plus qu'une querelle, fit Odette gravement.

Puis elle ajouta :

— Voyons, Jean ! Admettons que je sois de votre avis, et que je ne veuille pas attrister ma mère par cette histoire, forcément, notre vie séparée lui apprendra, tout de suite, ce que vous me conseillez de lui cacher.

— Oui... sans doute ! fit Jean en hésitant beaucoup. Pourtant, il y aurait peut-être un moyen.

— Dites-le !

— Pendant vingt-quatre heures, c'est si court, vous pourriez revenir... chez vous.

Odette se révolta.

— Jamais ! cria-t-elle. Retourner chez Pierre ? Vous n'y pensez pas.

— Pardon ! ce n'est pas chez Pierre, c'est chez vous. Vous n'êtes pas séparés, donc le logis appartient aux deux époux ; c'est la loi, madame... Regardez comme ce serait simple. Votre mère ne se douterait de rien, et Pierre est assez galant homme pour vous rendre aussi agréable que possible ce court séjour... Même, si vous l'exigiez, il

s'en irait ; il m'a chargé de vous le dire. Vous tâcheriez seulement de trouver quelque bonne raison pour expliquer son absence à votre mère.

Odette réfléchit longuement, puis elle dit :

— Je songerai à tout cela ; nous avons encore presque un mois devant nous... il se peut que, pour éviter un chagrin à maman, je suive votre conseil, mais à la condition absolue que Pierre s'absentera de chez lui ce jour-là. Je ne veux pas être obligée de jouer, devant ma mère, une comédie grotesque pour nous deux.

Jean s'inclina.

— Ce sera comme vous voudrez, Odette ; Pierre saluera votre mère à son arrivée et partira immédiatement après. Je sais qu'il se conformera à tous vos désirs, il m'a chargé de vous le dire.

— Ah ! fit Odette moqueuse ; je vois qu'ensemble vous aviez déjà discuté ce que j'allais faire. Jean, je vous en prie, ne me parlez plus de toutes ces choses, cela m'agace prodigieusement... Du reste, me voilà arrivée, le peu de chemin qu'il me reste à parcourir, je voudrais le faire seule, j'ai beaucoup à penser.

Affectueusement, elle lui serra la main, puis vite s'en alla.

Tout en marchant, Jean la regarda partir, et, quand il ne la vit plus, sa figure changea.

Cette bonne grosse figure, qui ne savait que rire, comme disait Odette, devint tragique et douloureuse ; ses mains se crispèrent, ses paupières battirent plusieurs fois, et ses yeux tout à coup parurent si brillants que, si quelque ami l'eût rencontré en ce moment, cet ami se fût peut-être aperçu qu'il y avait des larmes, dans les yeux si bons de Jean Tardif.

## XIV

Un mois plus tard, Odette et Jean, tout en se promenant, — ils étaient en avance, — se dirigeaient vers la gare pour attendre l'arrivée de Mme de Lymaille.

Ce n'était pas sans lutte qu'Odette avait suivi les conseils de son ami. Tout d'abord elle s'était révoltée, trouvant que ce Jean manquait vraiment de tact, et qu'il n'avait aucune idée de la dignité féminine.

Comment osait-il lui proposer de rentrer pour quelques heures chez son mari!

Jamais, même par affection pour sa mère, elle ne consentirait à une chose pareille. Sa mère, elle l'aimait bien pourtant, elle l'aimait mieux maintenant qu'elle ne l'avait jamais aimée. †

Autrefois, choyée, adulée par tous, elle se laissait adorer par ses parents, trouvant cela naturel; elle était si heureuse qu'elle ne comprenait pas que son bonheur venait de cet amour.

Lorsque sa mère était partie, certes, Odette l'avait regrettée, mais une nouvelle vie commençait pour elle, et un mari empressé et amoureux s'efforçait de lui plaire.

Mais voilà que tout à coup son existence avait changé; elle n'était plus de personne l'unique affection. Alors, dans sa petite chambre d'hôtel, où si souvent bien lasse elle rêvait, elle avait compris comme sa mère l'aimait. En elle la souffrance fit naître un besoin de tendresse, un désir d'aimer à son tour. Et Odette, qui croyait n'être vraiment éprise que d'idéal, s'aperçut qu'une femme de lettres a un cœur comme toutes les autres femmes, et que ce cœur sait réclamer sa part de bonheur.

Que de fois, lorsqu'elle travaillait, tout en s'appliquant à ne vivre que la vie de ses héroïnes, d'autres idées traversaient son cerveau! Sa pensée

fuyait loin, bien loin, par delà les mers, et dans un pays inconnu, dans une maison qu'elle s'imaginait bizarre, ses yeux cherchaient à voir une douce figure de femme qui lui ressemblait étrangement ! Alors, lasse, sa main laissait tomber la plume, et ne songeant plus guère à ce qu'elle écrivait, elle murmurait comme une plainte : « Maman ! maman ! »

Souvent aussi, des remords la troublaient. Elle se reprochait, comme lorsqu'on a perdu quelqu'un qui vous est cher, de n'avoir jamais été tendre avec sa mère ; alors, puisqu'elle le pouvait encore, elle voulait réparer. Vite, elle écrivait à celle qui était loin des lettres affectueuses et charmantes. Dans ces lettres, elle disait à sa mère qu'elle espérait que son absence ne durerait pas deux ans, et qu'un heureux hasard la ramènerait en France.

Une question « diplomatique », disait Jean, lui permettait de venir, et voilà qu'Odette, pour une question stupide, ne se réjouissait pas de cette visite inespérée.

Pendant des heures et des heures, elle avait pensé à tout cela ; chaque jour elle s'affirmait qu'elle ne céderait pas et qu'à l'arrivée de sa mère elle lui apprendrait tout, oui, tout. Mais, à mesure que les jours s'enfuyaient, Odette se sentait moins de courage.

Elle savait si bien (sa mère le lui avait écrit souvent) que la certitude de son bonheur avait fait accepter, sans plainte, l'exil, à la Parisienne raffinée qu'était Mme de Lymaille.

Et voilà qu'Odette se proposait de venir troubler sa quiétude. Son orgueil lui défendait de céder, mais son cœur le lui conseillait.

Un soir, où elle était encore bien hésitante, elle lut, dans un livre quelconque, que le plus bel amour est celui qui se dévoue et qui sait souffrir pour l'être aimé. Cela, personne ne le lui avait jamais dit.

Avec un enthousiasme digne de ses vingt ans, Odette se décida ; pour sa mère, elle voulait souffrir ! Alors, vite, elle écrivit à Jean sa résolution. C'était chose convenue, pour éviter un chagrin à

Mme de Lymaille, elle irait passer vingt-quatre heures chez Pierre; seulement elle espérait qu'il voudrait bien s'absenter.

Cela fait, elle s'efforça de ne plus penser et travailla; mais, sans joie, elle voyait les jours s'enfuir. Enfin, un soir, en rentrant du journal, elle fut obligée de se dire que demain, de par sa volonté, elle rentrerait chez son mari.

Cette nuit-là, elle dormit mal, et songea plus à ce Pierre, qu'elle disait haïr, qu'à sa mère, qu'elle croyait aimer plus que tout autre.

Le lendemain, très tard, cette nuit d'insomnie l'avait fatiguée, elle se leva et sans aucune joie commença sa toilette. Avec soin elle s'habilla; pour sa mère, seulement pour sa mère, elle voulait être belle.

Prête, elle se regarda dans la glace et fut contente de se trouver jolie.

Son chapeau neuf, une folie, lui allait bien; son costume tailleur de l'année dernière avait encore fort bon air, et un bouquet de violettes égayait discrètement sa robe sombre. Vraiment ainsi elle était élégante, et n'avait pas l'air d'une pauvre journaliste, qui gagnait, en se donnant beaucoup de mal, juste cinq cents francs par mois. Si Pierre venait à la gare saluer sa mère, il pourrait constater qu'elle se passait très bien de son argent, et que son petit « talent d'amateur » lui rapportait assez pour s'habiller joliment.

Lorsque Jean vint la chercher, il la trouva si charmante qu'il ne put s'empêcher de le lui dire.

Ce compliment sincère ravit Odette, et, joyeuse, elle donna le signal du départ. Jean eut beau affirmer qu'ils seraient en avance et obligés d'attendre longtemps à la gare, elle, ayant envie de se promener, voulut partir. Comme toujours, Jean obéit. Dehors ils marchèrent lentement, ce qui leur permit de bavarder tout à leur aise.

D'abord Jean demanda si les affaires littéraires d'Odette allaient bien, si elle était contente.

La réponse de la jeune femme ne fut pas très compréhensible; mais, comme elle avait froncé

ses sourcils et que son joli sourire s'était envolé, Jean n'insista pas.

Taquin, sachant très bien la brouille des deux jeunes femmes, il lui parla de Myriam.

— Et votre chère amie, la divine statuaire, la présidente du groupe féministe de je ne sais plus quel quartier excentrique, que devient-elle ?

Sèchement, Odette répondit :

— Je n'en sais rien.

Avec bonhomie, Jean reprit :

— Bah ! est-ce possible ? votre inséparable !

— Je ne la vois plus.

— Non, vraiment ! mais qui vous a séparées ? Voyons, dites-moi, si je devine. Un jour, quelque beau coq a surgi entre les deux jolies poulettes, et les deux poulettes, ne voulant pas se battre, se tournèrent le dos.

Odette sourit.

— Non, pas même cela. Vous savez qu'en général les vraies artistes ne font guère attention au beau coq. Leurs pensées sont plus hautes.

Moqueur, Jean reprit :

— Oui, on dit cela, c'est la théorie des femmes qui s'occupent d'art, mais peu la mettent en pratique. Tenez, je me suis laissé raconter que votre amie Myriam s'affichait, de plus en plus, avec un certain député connu pour soutenir les revendications féministes. On prétend même qu'elle n'a plus rien à lui refuser, et que...

Odette l'interrompit.

— Méchant, voulez-vous bien vous taire et garder vos potins pour vous ? Je les ai en horreur ! Myriam fait ce qui lui plait, cela ne me regarde pas. Je ne la vois plus parce qu'il y a eu entre nous divergence d'idées.

« Myriam est devenue féministe, féministe avec un de ces acharnements dont nous sommes seules capables, et elle a accepté toutes les théories de ces associations bizarres.

« Elle qui est intelligente, vous ne le nierez pas, écoute, avec attention, les inepties que ces femmes débitent ; elle n'en perçoit pas le ridicule et le grotesque.

« Au lieu de se consacrer simplement à son art, elle s'est mêlée à cette cohorte de détraquées, qui revendiquent pour elles seules toutes les positions sociales des hommes. Myriam ne rêve plus de statues, de choses jolies et précieuses, elle rêve de gloire politique et, comme celles qui l'entourent, elle voudrait être député, sénateur, ministre, pourquoi pas ? Vous n'avez pas idée de la prétention de ces femmes-là !

« J'ai assisté à plusieurs de leurs réunions ; les premières, très modérées, m'intéressèrent. J'y vis quelques femmes instruites qui m'affirmèrent que notre intelligence était bien supérieure à celle de l'homme. Sur le moment, je trouvais un certain plaisir à entendre cette affirmation, et, conquise, avec elles, je vous l'avoue franchement, je revendiquais la liberté pour les femmes mariées. Dans le ménage, nous devons être des égales, des associées ; c'était, et c'est encore mon idée, car je la crois juste. Mais toutes les autres revendications féministes, je les trouve inutiles. Vouloir être juré, s'occuper des lois, nous mêler à la politique, une si vilaine chose, comme nous y perdriions bien vite tout ce qui nous fait aimer ! Et puis une femme juriste, une femme discutant le socialisme, allant à la Chambre, courant les ministères, jamais elle n'aurait le temps d'être maman.

« Et, voyez comme je suis en retard pour mon siècle, je m'imagine encore que nous avons été créées pour cela, et que celles qui ne savent pas être mères devront, au jour où tout se paie, expier durement l'abandon dans lequel elles auront laissé leurs enfants. Avec ces idées très bourgeoises et d'une autre époque, je faisais mauvaise figure au milieu des féministes qui me regardaient comme une brebis dangereuse, et le jour où je me permis de dire que nos nerfs, notre cœur, notre sensibilité nous interdisaient certaines carrières, je devins « suspecte », et on douta de mon intelligence.

« Myriam se laissa peut-être convaincre par ces folles, je ne sais, mais à la suite d'une réunion générale, où j'eus le tort de rire, elle me fit comprendre que, nos deux vies s'orientant

différemment, notre amitié s'en ressentirait.

« Le lendemain, je partis de chez elle; depuis, je ne l'ai jamais revue.

— Et cela vous manque beaucoup? interrogea Jean craintivement...

— Moins que je ne me l'imaginais, répondit Odette avec franchise; je crois que nous nous aimions très égoïstement. Chacune admirait dans l'autre la qualité qu'elle croyait avoir. J'aimais Myriam parce qu'elle était artiste, je lui plaisais pour les mêmes raisons. Ces amitiés qui reposent sur si peu de chose, on les oublie vite.

— Oui, reprit Jean, celles qu'on n'oublie jamais sont faites de dévouement et de souffrance. Celles-là, il faut espérer que la mort les respectera.

Le jeune homme avait prononcé ces mots d'une voix si grave qu'Odette, un peu émue, ne dit plus rien. Du reste, ils approchaient de la gare et l'encombrement des rues était tel, qu'on ne pouvait guère causer.

Comme ils montaient l'escalier qui conduisait aux quais d'arrivée, Odette demanda :

— Jean, est-ce que votre ami sera à la gare?

— Oui, il vient saluer votre mère et, puisque c'est votre désir, il partira après.

— Bien, dit la jeune femme.

Au haut des marches, elle reprit :

— Où va-t-il?

— Qui donc? fit Jean très naïvement.

— Mais Pierre, dit-elle avec impatience; puis, embarrassée, elle ajouta : — Vous comprenez, je voudrais savoir où il compte aller pour... pour...

Jean l'interrompit.

— Cette curiosité est très naturelle, mais je ne sais au juste, j'ai négligé de le lui demander. Aux Oiselles, probablement.

— Oui, sans doute, fit Odette, et il ne sera pas à plaindre, en ce moment le parc doit être ravissant. Tous les buissons sont sûrement en fleurs, et ces buissons des Oiselles sont une chose délicieuse.

Etonné, Jean dit :

— Je croyais que vous n'aimiez pas cette propriété ?

— Je le croyais aussi, mais, depuis quelque temps, je me mets à aimer tout ce que je n'aimais pas, et je n'aime plus ce que j'aimais. Voyez-vous, la femme est décidément très capricieuse.

Simulant une grande frayeur, Jean s'écria :

— Odette, je suis très inquiet, et j'ose à peine vous demander si, autrefois, vous m'aimiez.

— Oui, mon cher ami, répondit-elle en riant, et je vous aime encore, car vous êtes de ceux qui résistent à tous les caprices.

Pour cette phrase gentille, Jean serra très fort la petite main qui pendait le long de la jaquette.

— Que faisons-nous ? demanda-t-il ; nous avons plus d'un quart d'heure avant le train.

— Promenons-nous de long en large, répondit Odette ; le temps passera plus vite. Jean, je me sens très impatiente. Je suis très heureuse ! Je vais voir ma mère, je vais l'embrasser... Il y a si longtemps que je n'ai embrassé quelqu'un que j'aime ! Maman ! je ne peux croire qu'elle sera là tout à l'heure. Il me semble que je l'avais perdue, qu'elle était partie pour toujours, et que Dieu me la rend pour me permettre de lui dire ce que, peut-être, je ne lui ai jamais dit : « Maman, je t'aime infiniment ». Jean, dans ma petite chambre de l'avenue de la Grande-Armée, je me suis découvert un cœur que je ne me connaissais pas.

Très bas, il reprit :

— Ce cœur, petite Odette, un trop facile bonheur l'avait engourdi ; un peu de chagrin, l'angoisse de la solitude, la souffrance enfin, l'ont réveillé et, maintenant, je suis sûr qu'il est très exigeant.

— Oui, dit-elle, joyeuse d'être si bien comprise, il veut aimer et veut qu'on l'aime ; c'est pour cela qu'aujourd'hui il bat si fort, que, par instants, il me fait mal. Qui vous aime jamais mieux que votre maman ?

Jean allait répondre, mais une sonnerie annonça que le train était proche.

Comme une enfant, Odette se mit à courir vers

la porte de sortie, son compagnon la suivit. Là, elle s'installa derrière l'employé qui allait recevoir les billets. Ainsi elle était sûre de ne pas laisser passer la chère voyageuse.

Juste au moment où le train entra en gare, en face d'elle, Odette vit Pierre. Elle devint très pâle, mais ne détourna pas ses yeux, et, comme Pierre la saluait, elle s'inclina aussi.

Le brouhaha d'une arrivée, la préoccupation de regarder les personnes occupa Odette, mais bientôt une émotion affreuse s'empara d'elle, les voyageurs passaient et sa mère n'était pas parmi eux. Elle ne s'attendait pas à cette grosse désillusion; aussi, très peu raisonnable, déjà ses yeux s'emplissaient de larmes. Tout à coup, elle poussa un cri, et bousculant l'employé qui était devant elle, elle se jeta au cou de Mme de Lymaille.

— Maman ! maman ! dit-elle en sanglotant.

L'employé attendit que l'étreinte des deux femmes fût terminée, pour réclamer le billet de cette dernière voyageuse, si impatiemment attendue.

L'émotion d'Odette était telle que, sans savoir comment, elle se trouva installée dans l'automobile de Pierre, ayant à ses côtés sa mère et, en face, son mari et Jean.

Là, elle se ressaisit, son corps ployé se redressa, et elle regarda Pierre avec étonnement. Pourquoi était-il là, puisqu'il avait promis de s'absenter pendant le séjour de sa mère ? Allait-il donc rentrer avec elle, chez lui ? Non, cela n'était pas possible, Odette ne le voulait pas et avec colère elle regarda Jean, le rendant responsable de la présence de son mari.

Mme de Lymaille se chargea de la lui expliquer.

— Ma chérie, disait-elle, tu ne pourrais croire ce que je suis heureuse de t'avoir là, près de moi. Ton cher visage, je le revois autrement qu'en rêve. Ma petite fille, comme tu m'as manqué !

Avec tendresse, elle attira la jeune femme près d'elle, et tout en l'embrassant passionnément, demanda :

— On l'aime toujours, sa maman ?

Tout l'être d'Odette tressaillit.

— Plus qu'autrefois, dit-elle.

— Oh ! le gentil mensonge ! Autrefois, dans votre cœur, madame, il n'y avait que votre maman ; le mari, vous y rêviez bien ; mais comme il ne possédait ni figure, ni nom, vous ne pouviez l'aimer. Maintenant, c'est différent.

Avec affection elle regarda Pierre, et ajouta :

— Mais je ne suis pas jalouse et votre bonheur fait le mien.

Odette se détourna légèrement et regarda avec attention dans la rue. Mme de Lymaille reprit :

— Devine un peu, ma chérie, ce que, dès mon arrivée, ton monstre de mari voulait faire ?

— Mais... je ne sais, dit la jeune femme avec embarras.

— Tout simplement, il voulait s'en aller. Pendant qu'avec Jean tu sortais de la gare, il m'a raconté que le régisseur des Oiselles le demandait pour une réparation urgente. Je lui ai répondu que son régisseur attendrait, et que je venais pour voir mes deux enfants.

Pierre insista.

— Je vous assure qu'il m'est impossible de ne pas partir, j'avais annoncé mon arrivée pour aujourd'hui ; là-bas, tout le monde m'attend.

Gaiement, Mme de Lymaille reprit :

— Eh bien ! on vous attendra.

Ennuyé, Pierre dit encore :

— Croyez-moi, madame, je suis forcé de partir... cette réparation est urgente, on m'a appelé par dépêche... Bien que ce soit mon plus cher désir, je ne peux pas rester avec vous. Demandez à Jean, à votre fille plutôt, elle vous dira que j'ai raison, et que je dois m'en aller.

Toujours souriante, Mme de Lymaille se tourna vers Odette :

— Voyons, ma chérie, trouves-tu vraiment que cela soit gentil de m'abandonner lorsque je viens de si loin, pour si peu de temps, et ne crois-tu pas que cette réparation, urgente, pourrait attendre ?

Odette se troubla, ne sachant que répondre.

Ses yeux se fixèrent tour à tour sur son mari, puis sur Jean, ce gros Jean qui, voyant son embarras, ne l'aidait pas à en sortir. Mme de Lymaille insista.

— Eh bien, Odette, réponds-moi, n'hésite pas, dis avec franchise lequel des deux a raison; ni l'un ni l'autre nous ne t'en voudrons.

Odette se tut encore quelques secondes, puis, appuyant sa tête aux coussins de la voiture, très pâle, elle répondit :

— Il me semble que cette réparation pourrait attendre vingt-quatre heures.

— Vous voyez bien, s'écria Mme de Lymaille joyeuse, affaire conclue, vous ne partez pas.

L'automobile s'arrêtait. Pour dissimuler son embarras, Pierre s'empessa auprès de Mme de Lymaille, et ce fut avec elle qu'il entra dans la maison; plus lentement, accompagnée par Jean, Odette suivait. Afin de cacher son émotion, la jeune femme parlait, parlait, sans trop savoir ce qu'elle disait.

Sur le seuil de l'appartement elle s'arrêta, et se tournant vers Jean, demanda :

— Les domestiques ?

Tout de suite il comprit et expliqua.

— Pierre a remplacé tout son personnel, pour lui vous arrivez de voyage avec votre mère.

Odette respira. Il lui eût été vraiment pénible de retrouver là, dans son ancien « chez elle », des subalternes qui eussent été au courant de la comédie qu'elle venait jouer. Son mari avait pensé à lui éviter ce froissement intime, elle lui en sut gré.

Pendant qu'Odette conduisait sa mère dans la chambre qui avait été préparée pour elle, les deux hommes entrèrent dans le salon.

Là, nerveux, agité, Pierre se mit à marcher.

Placide, après avoir regardé avec compassion son ami, Jean s'assit dans un bon fauteuil et demanda :

— Dis donc, vieux, cela ne te fait pas mal au cœur de tourner ainsi dans cette pièce ?

Pierre s'arrêta.

— Je ne m'en apercevais pas, dit-il. Et, las, il se laissa tomber sur une chaise.

Compatissant, Jean reprit :

— Pourquoi t'agites-tu ainsi ? Tu vois, tout s'est bien passé ; du calme, du calme, je t'en prie !

Pierre s'emporta :

— Du calme, c'est facile à dire ; tu ne comprends pas ; tu ne peux pas comprendre ce qui se passe dans mon cœur.

Grave, Jean répondit :

— Si, Pierre, je t'assure que je comprends très bien.

Tout à ses pensées, M. de Rouvray reprit :

— Je ne peux croire qu'elle est là, tout près de moi, chez nous, comme avant... Tout à l'heure, par cette porte, elle va entrer... Elle aura peut-être le même geste charmant, qu'elle avait toujours autrefois quand elle arrivait dans cette pièce. Elle s'approchera de cette vieille glace, découverte par elle chez un antiquaire, et ses petites mains arrangeront les mèches folles que le moindre souffle met autour de son visage.

« S'apercevra-t-elle qu'ici rien n'a été changé, que tout ce qu'elle avait arrangé a été respecté?... Si tu savais, mon ami, que de fois je suis venu dans ce salon vide ; où tu es, je m'asseyais, et, les yeux à moitié clos, je rêvais... Je voulais m'imaginer qu'elle allait venir ; je l'attendais comme je l'avais attendue tant de soirs. Lorsque la nuit venait, le désir de voir mon rêve réalisé, l'obsession enfin était si forte, que parfois je croyais entendre le bruit de sa jupe sur le tapis... Alors, pour prolonger cette illusion, je ne bougeais pas et je restais ainsi longtemps, longtemps ; puis enfin, exaspéré, je tendais mes bras vers cette forme impalpable, et mes bras n'étreignaient que le vide.

« Jean, si les murs étaient bavards, ils te raconteraient qu'ici souvent j'ai pleuré :

— Pauvre ami ! fit Jean avec tendresse, tu as bien souffert. Hélas ! tout homme qui aime, comme tu aimes, à un moment de sa vie gravit un calvaire ; toi, tu as commencé par là. Ne te plains pas, puisque le paradis sera ta récompense.

— Le paradis ! fit Pierre sceptique, je ne crois pas le trouver sur la terre. Ce que je sais bien, par exemple, c'est que, demain, je serai encore plus malheureux. Demain, elle va partir ; oh ! je la connais et n'ai aucun espoir, elle ne restera pas.

— Qu'en sais-tu ?

— Tu ne douterais pas, si tu avais vu son visage lorsqu'elle a prononcé ces mots : « Je crois que cette réparation pourrait attendre vingt-quatre heures ». Ce visage crispé disait sa souffrance ; elle souffrait parce qu'elle allait passer près de moi, qu'elle hait, un jour entier.

— Très calme, Jean répondit :

— Tu te trompes ; Odette ne te hait point.

— Elle ne m'aime pas : pour moi, c'est la même chose.

Comme se parlant à lui-même, très bas, Jean dit :

— Je ne suis plus sûr qu'elle ne t'aime pas.

— Que dis-tu ? demanda Pierre, qui n'avait pas entendu.

— Rien d'intéressant.

— Répète-le.

— Non, Pierre, à quoi bon prononcer des paroles d'espoir qui te sembleraient folles ? mais, pourtant, j'ai comme l'intuition que, bientôt, tu seras heureux.

— Ton amitié s'illusionne. Demain, Odette s'en ira ; alors, tout espoir de bonheur est perdu pour moi. Jamais elle ne pardonnera ce que je lui ai dit dans un mouvement de colère, bien compréhensible, pourtant.

— Tu affirmes une chose que tu ignores, fit Jean.

— Si, touchée par mon chagrin, reprit Pierre, par bonté, Odette restait, l'avenir me ferait peur. Sans amour, Jean, il n'y a pas de bonheur possible... Odette est toujours la femme de lettres, qui préfère à tout sa littérature. Tu ne peux pas nier cela.

— Non, elle aime écrire comme d'autres femmes aiment chanter ; ceci n'a rien de blâmable et tu n'exigerais pas, je pense, qu'elle cessât toute occupation littéraire.

— Non, mais ce que je ne veux pas et ce que je n'admettrai plus jamais, c'est la réclame tapageuse faite autour du nom de ma femme; ce que je ne supporterai plus, c'est cette cour ridicule que les femmes artistes font aux chroniqueurs influents, aux éditeurs d'art ou de romans. Ce que je ne tolérerai pas, ce sont ces photographies dans les journaux illustrés, ces interviews dans lesquelles ces talentueuses personnes se racontent. Enfin, ce que je ne veux plus voir chez moi, ce sont des femmes à réputation louche, qui deviennent des amies intimes, trop contentes de se servir pour elles de l'honneur d'une femme, qui est à l'abri de tout soupçon.

« Traite-moi de vieux fossile, trouve que mes préjugés sont d'un autre siècle, peut-être as-tu raison; mais je reste convaincu que la littérature, vous apportant tout ce que je viens de t'énumérer, est dans un ménage un triste élément de bonheur.

— Pierre, reprit Jean, je ne veux pas me faire le défenseur du féminisme; pourtant, sur ce sujet, il y a des choses qu'il faut que ie te dise.

« Lorsqu'une femme a vraiment du talent, je trouve qu'elle doit faire profiter l'humanité de ce que Dieu a bien voulu mettre en elle, et qu'on n'a pas le droit d'exiger qu'en se mariant elle renonce à son art. Et puis, Pierre, as-tu pensé que beaucoup de femmes vivent de ces talents que tu juges si durement? Ces femmes-là sont plus courageuses, plus travailleuses que n'importe quels hommes, et pour cela elles ont droit au respect de tous.

« Moi j'en connais une qui, élevée dans l'opulence, réduite à gagner sa vie du jour au lendemain, s'est mise à la besogne avec une énergie dont peu seraient capables. Surmontant les désillusions que ces carrières-là vous réservent, sans se plaindre à qui que ce soit, elle a travaillé, travaillé; et, comme parfois les jours n'étaient pas assez longs, les nuits elle travaillait aussi. Et cela, Pierre, lui rapportait si peu, si peu, qu'il y avait des jours où les omnibus étaient trop chers pour sa bourse.

« Cette femme-là a peut-être recherché les

interviews, elle a peut-être été coquette avec des hommes influents, légère, inconséquente dans ses amitiés; mais le courage dont elle a fait preuve, son énergie dans sa médiocrité, la font grande à mes yeux et l'absolvent de ces petites faiblesses, bien féminines, que tu juges, avec ta jalousie de mari, si sévèrement.

Pierre se leva brusquement.

— Jean, demanda-t-il, de qui parles-tu donc?

— Tais-toi! j'entends marcher, ce sont elles!

Mme de Lymaille et Odette entrèrent dans le salon.

La jeune femme donnait le bras à sa mère; les yeux brillants, nerveuse, elle exagérait une gaieté qui n'avait rien de naturel.

En s'asseyant dans un fauteuil que Pierre avançait, Mme de Lymaille lui dit :

— Savez-vous, mon ami, que depuis mon départ votre femme est devenue terriblement égoïste? Elle s'est presque fâchée parce que je voulais venir vous retrouver.

Souriante, roulant entre ses mains fiévreuses un petit mouchoir de linon, Odette expliqua :

— Puisque c'est moi que tu es venue voir, il est bien compréhensible que je veuille te garder, n'est-ce pas Jean?

Jean n'eut pas le temps de répondre, Mme de Lymaille disait :

— Oh! je t'en prie, ne demande pas à Jean son avis; je connais d'avance sa réponse: « Mais oui, Odette, vous avez raison! » Avec lui, autrefois, tu avais toujours raison, je pense que cela n'a guère changé.

En riant, Jean reprit :

— Si, chère madame; depuis quelque temps, j'ose tenir tête à votre fille; oui, parfaitement, nous arrivons même à nous disputer.

— Cela m'étonne; est-ce vrai, Pierre?

M. de Rouvray se troubla.

— Oui, dit-il, il me semble.,.

Mme de Lymaille se tut, et, attentivement, regarda sa fille.

Appuyée contre le dossier d'un fauteuil, Odette

paraissait gênée ; sa bouche souriait, mais ses yeux étaient tristes. Ce masque de gaieté qu'elle avait mis sur son visage ne trompait pas l'œil d'une mère.

Pendant cet examen, dont chacun s'aperçut, Jean cherchait vainement ce qu'il fallait dire pour rompre le silence, qui devenait pénible, mais il ne trouvait pas. N'ayant aucune idée, il se proposait d'interroger Mme de Lymaille sur la Chine, lorsqu'elle parla.

— Odette, viens près de moi, ma chérie, tu es trop loin.

La jeune femme obéit et s'agenouilla sur un petit coussin, aux pieds de sa mère.

Mme de Lymaille prit la jolie figure entre ses deux mains.

— Là, dit-elle, tu es bien ainsi. Laisse-moi te regarder tout à mon aise. Ne souris pas de cette façon ; ce sourire-là ne me fait pas plaisir ; il n'est pas naturel et me semble... presque triste.

— Tiens, je découvre là, sous tes grands yeux si chers, un petit pli que je ne connaissais pas. Comment est-il venu ? Est-ce le passage d'une larme qui l'a fait ?

La jeune femme eut peur de ne pouvoir contenir son émotion, elle ferma les yeux et recula un peu.

Mme de Lymaille l'attira de nouveau :

— Oh ! pourquoi t'éloignes-tu ? demanda-t-elle ; on croirait que tu veux me cacher quelque chose. Laisse-moi te regarder, ma petite fille, c'est un si grand plaisir pour moi ! Pendant de longs jours, de bien longs jours, je penserai à cet instant de bonheur que j'ai en ce moment ; souvent je me reverrai ainsi, tout près de toi, tenant ton cher visage entre mes deux mains. Ma chérie, laisse-moi t'admirer. Tes cheveux sont toujours de la même couleur ; tu as encore tes cheveux d'enfant ; ta coiffure n'est plus la même ; coquette, tu suis la mode scrupuleusement... Ton front a une ride ; Odette, à vingt et un ans, tu n'as pas honte ? Mais cette ride me semble soucieuse, morose... elle est triste... ce n'est pas en riant que tu te l'es faite.

Pierre, venez près de moi que je vous demande compte de cette ride-là.

Brusquement, Odette se releva.

— Maman, dit-elle, très nerveuse, je t'en prie, ne dévoile pas à tout le monde mes imperfections physiques.

Mme de Lymaille ne répondit pas, mais son regard inquiet interrogeait tour à tour sa fille et son gendre.

— Mes enfants, dit-elle, après un assez long silence, vous avez l'air de deux amoureux qui se sont querellés; puis, en souriant, elle ajouta : J'espère que ce n'est pas ma venue qui en est cause, et que Pierre n'a pas déjà pris en grippe cette belle-mère lointaine et si peu gênante.

M. de Rouvray et Odette vivement protestèrent.

— Alors, reprit Mme de Lymaille, pour me faire plaisir, devant moi, tout de suite, vous allez signer un traité de paix.

Vivement, Pierre s'avança vers Odette; elle, hautaine, regardait son mari et semblait ne pas voir la main qu'il lui tendait.

Jugeant qu'il fallait en finir et que la situation devenait pénible, Jean s'approcha de la jeune femme, et lui dit :

— Allons, madame, obéissez à votre maman et, pour ce soir, faites la paix avec ce grand pécheur repentant : donnez-moi votre main, je vais la mettre dans celle de votre mari; ainsi ni l'un ni l'autre vous n'aurez cédé.

La petite main d'Odette, emprisonnée dans celle de Pierre, voulut, dès l'étreinte, se sauver; mais lui la tenait bien et, tendre et respectueux, la porta vers ses lèvres.

Par un brusque mouvement, au moment où elle allait recevoir un baiser, Odette la dégagea. Cette étreinte, ce geste, ce baiser, tout troubla la jeune femme; mais ce trouble inattendu lui était agréable.

Vite, elle se ressaisit et cette détente de ses nerfs ne dura qu'un court instant. Pierre ne s'en aperçut pas, mais Jean le devina.

Juste à ce moment, le domestique vint annoncer que Madame était servie.

Madame, c'était Odette, et elle devait faire à sa mère les honneurs de chez elle.

Correct, Pierre s'approcha de sa belle-mère et lui offrit son bras. Odette prit celui de Jean.

Pendant qu'ils passaient à la salle à manger, Jean murmura :

— Cela va très bien, Odette, du courage, continuez !

D'une voix toute changée, elle dit :

— Je n'en ai plus beaucoup, je voudrais m'en aller, m'en aller...

Etonné, Jean la regarda ; mais il n'eut pas le temps de lui répondre.

Après une légère hésitation, la jeune femme reprit son ancienne place et s'assit en face de son mari.

Cette pièce, comme le reste de l'appartement, était toute garnie de fleurs. Mme de Lymaille en félicita la maîtresse de maison.

— Les jolis bouquets, Odette ! naturellement, c'est toi qui les as faits ?

Vite, Jean intervint :

— Des fleurs sur une table, c'est décidément une chose exquise, dit-il ; cela relève un peu l'acte bestial que nous venons accomplir chaque jour, à heures fixes. Ne trouves-tu pas, Pierre ?

Pierre était si loin de ce qu'on disait qu'il tressaillit en entendant son nom. Il regardait sa femme, il la trouvait plus jolie qu'autrefois, et, comme il l'aimait toujours autant, son cœur souffrait en pensant qu'elle n'était là qu'en passant.

Demain, elle partirait, il en était certain ; elle retournerait dans sa pension de famille, vers cette vie de travail si pénible et si peu rétribuée que, parfois, elle ne pouvait pas prendre l'omnibus. Et lui, lui qui l'adorait, resterait seul au milieu de ce luxe, qu'il n'aimait que lorsqu'elle en était le plus coûteux bibelot.

De son côté, Odette pensait.

A se retrouver là, dans cet appartement, autrefois le sien, elle éprouvait un sentiment étrange, qui l'étonnait.

D'abord, elle retrouvait tout si joli, si délicatement joli, qu'il lui semblait n'avoir jamais bien regardé ces choses qui lui avaient appartenu. Cette salle à manger fleurie, discrètement éclairée, elle n'en avait jamais apprécié, jusqu'ici, la haute élégance.

Depuis plusieurs mois, elle prenait ses repas dans une pièce sombre, autour d'une grande table, où, presque chaque jour, les convives changeaient. Il en venait de tous les pays, il y en avait de toutes les races. La plupart parlaient à peine le français et causaient avec des compatriotes, sans s'occuper de la petite Parisienne, qui restait seule dans son coin.

Ces repas étaient toujours terriblement longs. Des domestiques, mal stylés, faisaient le service bruyamment, avec négligence, et souvent, agacée, Odette s'en allait avant la fin.

Ici, tout était parfait. Le maître d'hôtel allait, venait, si doucement, qu'on ne l'entendait pas ; la table, toute petite, lui paraissait très gaie avec ces fleurs, ces cristaux et cette belle argenterie. Les convives étaient peu nombreux et, sauf un, elle les aimait bien.

Un sentiment de regret envahit Odette ; ce luxe, auquel elle était habituée depuis son enfance, qu'elle retrouvait ce soir avec un tel plaisir, l'amena à penser que, si Pierre avait voulu, elle eût pu vivre heureuse dans ce joli appartement.

Le bonheur, pour elle en ce moment, c'était de ne pas être obligée de calculer la plus petite dépense, de pouvoir acheter ce qui tente, de satisfaire des caprices raisonnables, enfin de pouvoir donner à ceux qui vous tendent la main.

Le bonheur, Odette voulait croire que c'était tout cela ; mais voilà que tout à coup son cœur, un indiscipliné, lui disait que c'était autre chose aussi.

Une pensée, qu'elle n'avait jamais eue encore, s'emparait d'elle.

L'appartement joli, le décor luxueux ne lui suffirait plus ; pour être complètement heureuse, elle avait besoin d'aimer, et, contre cette loi de la na-

ture, Odette se révoltait, ne voulant pas admettre qu'elle fût comme tout le monde... L'amour, pourtant, elle y avait beaucoup songé, mais pour les autres, pour les héros que son imagination créait.

A dix-huit ans, très sceptique, elle disait à son amie Myriam : « L'amour, c'est la clef des romans à succès, c'est le sujet inépuisable pour poète en mal de vers. »

Et voilà qu'aujourd'hui, où elle se croyait si complètement désabusée de tout, son cœur réclamait, avec une violence dont elle était stupéfaite, son droit de vie, son droit au bonheur.

Pourquoi, s'étant aperçue que les yeux de son mari ne la quittaient guère, ce cœur se mettait-il à battre si fort, qu'Odette se demandait si tout le monde ne le voyait pas ?

Furieuse, elle jugeait cette émotion ridicule, puisqu'elle l'éprouvait pour quelqu'un qu'elle n'aimait pas.

Car ce Pierre, ce Pierre, elle ne l'avait jamais aimé, et elle ne l'aimerait jamais. Cela, en sa pensée, plusieurs fois de suite, elle se le répéta. Elle eût voulu pouvoir l'affirmer, le crier devant tous, tant elle était certaine de ce sentiment.

Pendant le dîner, la présence du domestique fit la conversation banale. Jean parla beaucoup ; Odette et Pierre, absorbés par leurs pensées, répondirent à peine.

Le repas achevé, les convives retournèrent dans le salon.

Lasse, Mme de Lymaille s'assit sur un canapé ; Odette vint se blottir contre elle.

— Ne parle pas, mère chérie, dit-elle très bas, restons là toutes les deux, je suis si bien ainsi ! Je t'aime, vois-tu, je t'aime, et je veux te le dire. Quand tu es partie, j'étais encore une petite fille ; je t'avais toujours eue près de moi, et je ne savais pas ce qu'une maman peut vous manquer. Mais maintenant il faut que tu comprennes que ton absence désespère mon affection.

Mme de Lymaille embrassa tendrement la jeune femme.

— Chut ! ma chérie, ne nous attendrissons pas ; aujourd'hui, c'est jour de joie.

— Oui, dit Odette, mais demain viendra si vite !

— Eh bien ! demain je te permettrai quelques larmes, juste ce qu'il faut pour que je m'aperçoive que ton mari a bien voulu me laisser une petite place dans ton cœur.

— Une petite place, oh ! maman ! protesta Odette avec une émotion si grande, que Mme de Lymaille en fut toute bouleversée.

Ne voulant pas pleurer devant sa fille, elle se leva.

— Ma chérie, je suis très fatiguée, je vais me retirer. Ne vous dérangez pas, que personne ne m'accompagne, je connais le chemin. Bonsoir, mes enfants... Je dis mes enfants, ajouta-t-elle, car, Jean, votre amitié si dévouée, depuis longtemps vous a fait de notre famille.

Un peu ému, Jean embrassa la main que Mme de Lymaille lui tendait.

Celle-ci partie, ceux qui restaient dans le salon ne trouvèrent rien à dire.

Odette prit une fleur dans un bouquet, puis, pour se donner une contenance, en respira le parfum. Avec un grand coupe-papier d'ivoire, Pierre tapait sur une table et, sans en avoir l'air, observait la jeune femme.

Très mal à son aise, précipitamment, Jean dit :

— Mes amis, il faut que je rentre... J'ai des lettres en retard ; ce soir, sans faute, je dois travailler.

Effrayés en pensant qu'ils allaient rester seuls, les deux époux protestèrent.

— Non, pas tout de suite ; tes lettres attendront, dit Pierre.

— Voyons, vous pouvez bien nous accorder encore quelques instants, s'écria Odette.

— Non, je vous assure, je ne peux pas ; malgré mon désir, c'est chose impossible. Lettres urgentes d'affaires... Bonsoir, je me sauve.

Affectueusement, il serra la main des deux jeunes gens et, vite, s'en alla.

Pierre reconduisit son ami jusqu'à la porte d'entrée. Quand à pas lents il revint dans le salon, il

trouva Odette assise dans un fauteuil, près de la fenêtre qu'elle avait entr'ouverte. Ses yeux fixaient attentivement la fleur que sa main tenait.

Triste, Pierre la regarda. Puis, prenant une cigarette, il l'alluma.

— La fumée ne vous gêne pas ? demanda-t-il.

— Non, nullement, reprit Odette.

Quelques instants appuyé à la cheminée, silencieux, Pierre fuma. Il eût voulu, en cette minute où ils étaient seuls, dire à Odette ce que depuis son départ il avait souffert ; il eût voulu lui crier sa détresse, son amour, lui demander d'oublier le passé, la supplier de rester, de reprendre la vie commune. Il eût voulu lui dire tant et tant de choses affectueuses et tendres, qu'Odette n'eût pu les entendre sans que tout son être en fût troublé. Des mots d'amour, de passion, de folie montaient à ses lèvres, mais Pierre n'osait les prononcer. Il savait qu'Odette ne l'avait jamais aimé... Alors, à quoi bon?... Elle ne comprendrait pas ce qu'il voulait lui dire... Mais pourtant lui l'aimait tant!... Ils étaient si jeunes encore ! Était-il possible qu'ils dussent renoncer, pour toujours, au bonheur ?

Odette ne l'aimait pas, c'était certain ; mais plus tard, peut-être qu'un jour, touchée par sa constance, elle voudrait bien essayer de l'aimer ; alors il tenterait l'impossible pour la conquérir... Au début de leur mariage, il n'avait pas su être patient. Ce cœur de vierge ignorait l'amour, il fallait attendre qu'il éprouvât le besoin d'aimer. Mais lui, s'alarant des coquetteries sans importance, avait parlé en maître.

Voulant excuser Odette, Pierre s'accusait. Tout à coup, décidé à parler, il jeta sa cigarette qu'il avait à peine fumée, et fit quelques pas vers le fauteuil, où, impassible en apparence, Odette était. La gorge serrée, très ému, il s'arrêta près de la jeune femme.

Calme, elle leva les yeux sur lui.

Pierre se troubla, et n'osant rien lui dire, balbutia :

— Vous... ne voulez pas un livre?... J'ai ici quelques nouveautés que vous aimeriez, je crois ?

— Non ! fit-elle tout d'abord.

Puis, se ravisant, elle reprit :

— Si ! cela m'aidera à passer la soirée.

— Voulez-vous venir dans mon bureau ? demanda Pierre ; vous choisirez vous-même.

Odette se leva, prête à suivre son mari.

Pour aller dans cette pièce, il fallait traverser son ancienne chambre, où, cette nuit, elle allait dormir. Cette pensée lui fut si désagréable qu'elle se rassit en disant :

— Au fait, c'est inutile !

Désorienté, ne comprenant pas, Pierre demanda :

— Vous ne voulez pas lire ?

— Non !

Ce sujet de conversation épuisé, Pierre se tut.

L'attitude d'Odette l'attristait, le froissait. Il était très ému, lui, et n'essayait pas de cacher son émotion. Elle paraissait si calme, si indifférente, qu'il se demandait à quoi, ou à qui elle pouvait bien penser.

A qui ? Une colère folle le fit trembler. Le silence devenait de plus en plus embarrassant. Ne sachant comment le rompre, sentant qu'il n'allait plus être maître de lui, il songeait à s'en aller, lorsque Odette parla :

— Je ne vous ai pas encore remercié, dit-elle, sans regarder son mari, d'avoir bien voulu vous prêter à cette comédie, dont nous sommes les principaux acteurs. Cela doit vous ennuyer... autant que moi, je pense, mais grâce à cette complaisance ma mère repartira sans se douter que nous vivons... séparément... et je sais que cela eût été pour elle un gros chagrin... J'ai voulu le lui éviter. Merci de m'y avoir aidée.

Les derniers mots, Odette les prononça très doucement, si doucement que cette douceur sembla presque à Pierre de la tendresse. Cette fois, il osa s'approcher de la jeune femme, et tout près d'elle, si près d'elle qu'il n'était plus besoin de parler haut pour qu'elle l'entendit, il murmura :

— Odette, si pouviez deviner ce que votre présence ici me rend joyeux ! Il me semble que je viens de vivre un mauvais rêve... Votre départ

était un cauchemar affreux... Je me réveille, je vous retrouve... Ces six mois, si longs, si tristes, c'est un autre qui les a vécus. Vous, chère petite aimée, vous êtes là, vous ne m'avez jamais quitté... Celle qui a fui cette maison, ce n'est pas vous, c'est une autre dont personne ne reparlera... Notre querelle est une vieille histoire, querelle d'enfants méchants, qu'il faut oublier. Le grand garçon avait des torts immenses; en cherchant bien, la petite fille en avait peut-être quelques-uns. Enfin, ils se sont pardonnés... Le voulez-vous, Odette?

En parlant ainsi, Pierre se mit à genoux près de la jeune femme, et prit la petite main qui se crispait le long de la robe. Tout le corps d'Odette eut un long frisson; indulgents et émus, ses yeux regardèrent son mari.

Pierre vit cette émotion et, tremblant de bonheur, doucement, il conduisit la petite main frissonnante vers ses lèvres et y mit un long, bien long baiser...

Furieuse de cette émotion jamais ressentie et qui la faisait trembler toute, Odette se leva brusquement, et la voix dure, méchante, dit :

— Avouez que nous sommes d'admirables comédiens. mais ce dernier acte était vraiment inutile, puisque maman n'est pas là.

Hautaine, en colère, elle passa devant son mari sans même le regarder, ouvrit la porte de son ancienne chambre, s'arrêta sur le seuil quelques instants, puis, résolue, y pénétra. Et Pierre, désespéré, resta seul dans le salon, regardant cette porte derrière laquelle était sa femme et qu'il n'osait pas ouvrir.

## XV

Le lendemain matin, Odette se réveilla fort tard. Couchée très avant dans la nuit, elle n'avait guère dormi. Au petit jour, et seulement pendant quelques heures, un sommeil fiévreux s'était emparé d'elle.

Elle se leva fatiguée, nerveuse, pressée de voir finir cette journée, qui sûrement allait être pour elle très pénible.

Après avoir renvoyé un peu brusquement la femme de chambre qui venait prendre ses ordres, lasse, sans courage, Odette commença sa toilette.

Ce fut pourtant avec un véritable plaisir qu'elle retrouva toutes ses affaires. Dans son cabinet de toilette, rien n'avait été changé, ses flacons étaient pleins des odeurs qu'elle préférait. Les deux cornets de cristal dans lesquels autrefois elle mettait toujours des fleurs, étaient garnis si joliment, qu'elle se demandait quelles mains habiles avaient fait ces bouquets. La femme de chambre, sans doute? Mais qui donc avait indiqué à cette nouvelle venue où autrefois Odette les posait?

— Qui donc?

Tout en se coiffant, debout devant sa psyché, elle réfléchissait. Oui, qui donc avait voulu que dans la chambre de la jeune femme rien ne fût changé? Les bibelots, les livres, tout était resté tel qu'elle l'avait laissé le jour de son départ. Sur la table, près de son lit, elle avait retrouvé le livre commencé, le coupe-papier en marquait encore la page. Et pourtant plus de six mois étaient passés. Qui donc, pendant ce long temps, avait voulu qu'on respectât les caprices, les fantaisies de celle qui était partie? Qui donc?

Un seul nom s'imposait à la pensée d'Odette, et ce nom elle ne voulait pas le prononcer. Elle se rappelait son émotion d'hier, ce trouble inexplicable qui l'avait envahie, trouble qu'elle ne voulait plus ressentir. Alors elle s'efforçait de ne pas penser à celui qui l'avait fait naître, elle craignait même de prononcer son nom. Mais, malgré son ferme vouloir, dans la glace à chaque instant, elle croyait voir les yeux bleus si doux, les longues moustaches blondes. Dépitée, furieuse contre elle-même, sans miroir, elle se coiffa.

Vivement, elle termina sa toilette. Prête, au moment de quitter sa chambre, une dernière fois elle la regarda.

Cette chambre qu'elle ne reverrait plus jamais,

pensait-elle, voilà qu'en cet instant, où pour toujours elle allait la quitter, elle la trouvait jolie, si jolie, que ses yeux s'arrêtaient longuement sur chaque harmonieux détail, et, malgré elle, elle comparait.

Ce soir, sa petite chambre de la pension de famille lui paraissait bien laide, et vraiment triste. Ici, un tapissier, homme de goût, s'était plu à copier la chambre de Marie-Antoinette à Versailles. Un artiste scrupuleux avait relevé le dessin des meubles si exactement, que les plus petites sculptures étaient les mêmes. Le dessinateur avait changé simplement le monogramme. Cet artiste, c'était Pierre. Odette le savait, mais elle ne voulait pas s'en souvenir.

Dans leur chambre, tout lui rappelait son mari. Là, près de la cheminée, il y avait toujours à la même place le fauteuil où, lorsqu'elle était de bonne humeur, Pierre venait s'asseoir, demandant la permission de rester là, pendant qu'elle arrangeait ses cheveux pour la nuit.

Souvent, quand cela plaisait à Odette, ils causaient ensemble. A cette heure-là, loin de toute influence, parfois la jeune femme s'était montrée affectueuse, et lui, osant parler de son amour, lui avait dit de ces choses charmantes et tendres.

Autrefois, Odette ne pensait jamais à ces minutes-là ; l'amour de son mari lui était dû : il l'aimait, il le lui disait joliment, rien de plus naturel. Mais voilà qu'aujourd'hui, dans cette chambre, tout à coup elle songeait à ce passé amoureux, et elle éprouvait le désir d'entendre Pierre lui dire doucement, très bas, comme il le lui disait avant son départ, qu'il l'aimait éperdument, et pour toujours.

Pourquoi ce désir subit qui la rendait tremblante ? Pourquoi rougissait-elle ainsi ?

Elle ne le comprenait pas. Mais comme pour elle-même elle voulait trouver une raison plausible, elle se disait que ce désir était cruel et méchant.

Oui, elle souhaitait que Pierre, une fois de plus, lui affirmât son amour, afin de pouvoir lui répéter

qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle ne l'aimerait jamais.

Pauvre petite Odette ! célèbre femme de lettres, psychologue si habile pour les autres, elle ne savait pas analyser son propre cœur.

D'un mouvement brusque, elle ouvrit la porte de sa chambre. Décidément, l'atmosphère de cette pièce était malsaine, elle y respirait des parfums violents qui l'énervaient, et qui l'empêchaient de voir clair en ses pensées.

Elle entra dans le salon. Garni de fleurs fraîches, le soleil y pénétrait par une large baie qui était grande ouverte. Ce salon lui parut gai et riant, très agréable à habiter. Elle s'approcha de la fenêtre et admira la vue. Ce bois de Boulogne, elle le connaissait bien pourtant, mais l'avoir ainsi sous ses fenêtres, par un jour de printemps, c'était une chose exquise ; et malgré elle, cette fois encore, elle pensa que ce soir elle retrouverait sans aucun plaisir l'avenue de la Grande-Armée, si bruyante avec ses tramways et ses innombrables autos. Mais elle ne voulait pas songer à cela, ni faire de comparaisons qui, naturellement, n'étaient pas encourageantes pour sa vie actuelle.

Dix heures sonnèrent. Qu'allait-elle faire ? Sa mère, très fatiguée, se reposait encore. Plus de deux heures la séparaient du déjeuner. Comment employer ce temps, dans cette maison qui n'était plus la sienne ?

Elle fit quelques pas vers la fenêtre et s'avança sur le balcon. Appuyée sur la balustrade, elle s'amusa à regarder passer les cavaliers, se moquant de la plupart. Très bonne écuyère, elle était peu indulgente pour les débutants qui, très fiers, vont au Bois, sur des chevaux de manège, promener leur inexpérience.

Tout à coup, elle tressaillit. Devant elle, sous ses fenêtres, un cheval avait peur d'un camion automobile ; il se cabrait, se défendait, refusant de passer. Ruant, sautant, fou d'effroi, il cherchait à se débarrasser de son cavalier. Lui, impassible, ne bougeait pas, cravachait de toutes ses forces l'animal peureux, et on le sentait bien décidé à ne

pas céder. Odette reconnut Pierre, et avec angoisse suivit la lutte. Elle fut courte, le cheval fit un bond terrible, mais passa, et cavalier et bête disparurent dans un nuage de poussière.

Instinctivement, afin de les voir plus longtemps, Odette courut à l'extrémité du balcon, et quand au détour d'une allée elle aperçut le cheval galopant tranquillement, elle respira.

Afin d'expliquer sa frayeur, presque à haute voix, comme si quelqu'un l'avait vue, elle dit :

— Il arrive beaucoup d'accidents avec ces automobiles.

Puis, fatiguée, les jambes lasses, elle voulut rentrer.

Alors elle s'aperçut qu'elle n'était plus devant la fenêtre du salon. Sans s'en rendre compte, elle avait fait le tour de l'appartement et se trouvait, maintenant, devant le bureau de Pierre. La fenêtre en était ouverte. Odette avait une envie folle d'y pénétrer pour voir si, là aussi, on n'avait rien changé. Vite, sans réfléchir, elle entra, regarda autour d'elle, et constatant que le ménage était fait et tout en ordre, pensa que personne ne pourrait la surprendre. Obéissant à un sentiment qu'elle ne voulait pas analyser, elle s'approcha de la grande table-bureau.

À gauche, toujours à la même place, elle retrouva sa photographie, mais le cadre avait été changé. Autrefois, un simple verre préservait son image de la poussière, maintenant, un bois finement sculpté l'entourait et les sculptures représentaient des fleurs. Quelles fleurs ? Odette regarda de plus près et s'aperçut que des chrysanthèmes, de toutes espèces, avaient été sculptés à même le bois.

Par quel concours de circonstances ce cadre était-il venu là ? Était-ce le hasard d'une vente, ou bien Pierre, se souvenant encore de leur première rencontre, avait-il commandé ce travail à quelque artiste de talent ?

Odette ne s'attarda pas à cette pensée et continua son inspection.

A droite, sur le bureau, dans un grand casier, il y avait beaucoup de lettres, elle n'osa pas y tou-

cher, mais constata que l'écriture de ces missives était très féminine... Ah ! si elle vivait encore avec Pierre, aucun scrupule ne l'eût arrêtée ; bien vite elle eût ouvert ces enveloppes et lu ces lettres, pour savoir quelle était l'effrontée qui se permettait d'écrire à son mari, au domicile conjugal.

Oui... mais voilà, elle ne se considérait plus comme la femme de Pierre. Alors, elle n'avait aucun droit... et puis au fond... cela lui était bien égal... Elle eût voulu savoir ce que ces lettres disaient... simplement... par curiosité.

Mais, tout de même, cette curiosité devait être bien forte, car elle ne quittait pas des yeux ces enveloppes toutes pareilles, si nombreuses. Et voilà qu'à force de regarder cette écriture, il semblait à Odette qu'elle la connaissait. Mais non, c'était impossible !

Sans plus hésiter, elle avança la main et prit une lettre. Le cachet de la poste marquait « avenue de la Grande-Armée »... Qui Pierre pouvait-il connaître dans ce quartier ?

Tout à coup Odette poussa un cri. Elle reconnaissait cette écriture ! C'était la même qui, toutes les semaines, à la pension de famille, faisait sa note. Alors, comme elle ne comprenait pas, elle n'eut plus aucun scrupule, elle prit la lettre dans l'enveloppe décachetée et, très surprise, lut ce qui suit :

« Monsieur,

« Madame de Rouvray va aussi bien que possible, elle a déjeuné avec appétit, mais à peine diné. Elle n'a pas l'air gai... »

Vite, une seconde lettre, une troisième. Toujours des bulletins de santé, presque pareils. Tous les jours, cette femme, une espionne, écrivait à Pierre pour lui donner de ses nouvelles.

Quand Odette eut lu toutes les lettres, elle les laissa éparses sur le bureau et, se levant, fit quelques pas. Apaisée, elle reprit sa place et relut encore une fois ces courts billets qui pourtant n'étaient pas intéressants, puis, sans aucune hési-

tation, elle ouvrit les tiroirs du bureau de son mari.

Dans le premier elle ne trouva rien d'intéressant; mais, dans le second, un paquet de journaux attira son attention. Elle s'en empara et vit que c'étaient des numéros de *l'Avenir*. Pierre s'intéressait-il donc maintenant à ce qu'elle écrivait ?

Au hasard, elle ouvrit un journal; en première page elle aperçut une de ses « Fantaisies politiques » qui l'ennuyait tant à faire. Elle s'amusa à la relire, et, la trouvant vraiment sotte, eut honte de l'avoir écrite.

Pourtant, presque sans regret, elle l'avait signée. Pourquoi aujourd'hui cela lui était-il désagréable de voir son nom sous ce sonnet si vivement écrit ? Elle regarda avec attention sa signature, et vit qu'à un endroit elle était presque effacée. Une tache, une goutte d'eau, sans doute, ou peut-être une larme... Une larme ?

A cette idée, les yeux d'Odette devinrent si humides que, ne voulant pas effacer complètement son nom de cette page, vite elle rejeta le journal.

Tous les numéros de *l'Avenir* furent laissés sur le bureau avec les lettres. Odette ne pensait pas à dissimuler ce que sa curiosité lui faisait faire.

Pour le dernier tiroir, elle se mit à genoux, afin de mieux regarder son contenu, et, dans la crainte de laisser au fond quelque chose d'intéressant, elle le renversa sur le tapis.

Que de photographies peu amusantes ! C'étaient toutes celles d'Odette faites à des âges bien différents. En les regardant, elle eût pu suivre l'histoire de son enfance, mais cette histoire-là ne l'amusa plus. Une autre la prenait, la tenaillait, lui faisait battre le cœur, comme jamais encore il n'avait battu.

Mêlées à toutes ces photographies, Odette trouva de drôles de choses; un chrysanthème séché, une carte d'invitation à la soirée Tardif, cette fameuse soirée où ils s'étaient rencontrés. Puis, au milieu de tout cela, une petite paire de gants lui appartenant, elle en était certaine.

Pourquoi les avait-on joints à tous ces souve-

nirs? On, Odette savait bien qui, mais elle ne voulait pas prononcer ce nom. Tout bas, pourtant, elle osa dire que vraiment « on » l'avait beaucoup aimée.

Elle pensait à cela comme à une chose passée, souvenir doux d'autrefois, et pourtant tout son être moral et physique réclamait cet amour, mais Odette, qui croyait connaître le cœur des autres, ne savait pas lire dans le sien; et elle s'étonnait de l'émotion pleine d'angoisse, mais délicieuse, que ce passé amoureux mettait en elle.

— Odette! Odette! où donc es-tu?

En entendant sa mère l'appeler, brusquement la jeune femme se redressa, et, laissant tout en désordre, s'élança sur le balcon.

— Voilà, maman, je prenais l'air de ce côté.

Mme de Lymaille tendrement embrassa sa fille.

— Où te cachais-tu? dit-elle, nous te cherchions partout. Pierre, sans te découvrir, a fait le tour de l'appartement.

La figure d'Odette s'empourpra.

— J'étais là, je regardais les cavaliers.

Mme de Lymaille n'insista pas; suivie d'Odette, elle rentra dans le salon. Pierre et Jean s'y trouvaient; ils saluèrent la jeune femme.

A Jean, Odette dit très gentiment bonjour; la main qu'elle tendit à son mari tremblait un peu; leurs yeux se rencontrèrent, bien vite elle détourna les siens.

Toute confuse, elle alla s'asseoir près de sa mère et, d'une voix qui s'efforçait d'être calme, demanda:

— A quelle heure pars-tu, maman?

— Hélas! ma chérie, plus tôt que je ne le pensais, Jean m'a appris que mon train était à deux heures.

Odette poussa un cri.

— Mais alors, dit-elle avec tristesse, c'est tout de suite que tu t'en vas. Et moi qui croyais te garder jusqu'à ce soir! Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue hier?

Mme de Lymaille attira sa fille vers elle.

— Sois raisonnable, ma chérie, j'ai besoin de

beaucoup de courage et, si je te vois pleurer, je n'en aurai plus du tout.

Ces mots ne calmèrent pas Odette ; ses nerfs surexcités depuis la veille au soir se détendaient en une crise de larmes. La tête appuyée à l'épaule de sa mère, elle sanglotait comme un enfant.

— Maman, maman, disait-elle sans se rendre compte des paroles qu'elle prononçait, ne t'en va pas... je t'en prie, reste avec moi... je suis malheureuse quand tu n'es pas là... toute seule... toute seule... vois-tu, c'est affreux... Maman, maman, emmène-moi, ne me laisse pas ici... maman...

Les yeux pleins de larmes, désespérée, Mme de Lymaille regarda Jean, puis essaya de calmer sa fille.

— Tu ne sais plus ce que tu dis, ma chérie, tu ne restes pas toute seule, puisque Pierre est là, ce grand mari qui t'aime tant... Allons, mon ami, ajouta-t-elle en se tournant vers M. de Rouvray, venez m'aider à consoler votre femme.

En hésitant, n'osant guère, Pierre s'approcha, mais en entendant les paroles de sa mère, déjà Odette s'était redressée et, fébrile, tout en essayant ses yeux, dit :

— C'est fini, je serai raisonnable. je te le promets, mais je veux rester avec toi jusqu'à la dernière minute, ne plus te quitter d'un instant. Tu pars à deux heures, ah ! comme il me reste peu de temps !

Se levant, elle ajouta :

— Voyons, je suis là, je ne fais rien, tout est-il prêt pour toi ? A quelle heure veux-tu déjeuner ?

Mme de Lymaille répondit :

— Je ne mangerai pas avant de me mettre dans le train, mais vous ?

— Oh ! moi, je n'ai pas faim !

— Mais ton mari, Jean, vilaine égoïste !

— Eh bien, qu'ils aillent déjeuner !

Pierre et Jean passèrent à la salle à manger ; Odette et sa mère restèrent seules.

L'une contre l'autre, se tenant les mains, un long moment, Mme de Lymaille regarda sa fille ; puis elle parla.

— Petite chérie, dit-elle, tu m'écriras souvent. Dans tes lettres raconte-moi tout, bien tout. De loin, je vis avec toi et cela m'est très doux... Maintenant que je connais ton « chez toi », ce me sera encore plus facile. Heure par heure, je te suivrai les yeux fermés ; je te verrai aller et venir dans toutes ces pièces, jusqu'à ce grand balcon que tu affectionnes tant.

« Ton appartement est ravissant, si joliment situé, tout y est d'un goût exquis ; pourtant je vais le critiquer... Il me paraît vide, terriblement vide, sais-tu pourquoi ?

— Non, fit Odette curieuse.

— Eh bien, mon cœur de grand'mère, très impatient, voudrait voir circuler au milieu de ces jolies choses un beau petit bébé. Oh ! je le vois déjà, courant de-ci, de-là, si mignon, si gentil, que personne n'en aura jamais encore eu un semblable. Il aura tes cheveux blonds, les miens aussi, madame, et les yeux bleus de son père, si purs et si doux. Il rira pour un rien, ressemblera aux anges ; mais parfois, pour bien montrer qu'il tient de sa mère, vous aura des colères de démon.

« Vois quel joli avenir ta maman sait imaginer ! Bien tristement, Odette secoua la tête.

— Non ? tu dis non, pourquoi ? Tu mens et c'est un très vilain mensonge. Ose me dire en face que par moments tu ne trouves pas ton grand appartement vide, et que tu n'éprouves pas le désir de serrer dans tes bras un bébé qui soit tien ? Non, ne réponds rien ; ce désir-là est dans le cœur de toutes les femmes, seulement quelquefois elles ne s'en rendent pas compte.

« Un enfant, vois-tu, quelquefois vous fait souffrir, et même pleurer, mais ce sont des souffrances pures et des larmes chères.

Le cœur bien gros, Odette ne répondit pas. Pierre et Jean entraient, l'heure du départ était venue.

En hâte les derniers préparatifs furent faits, et l'auto de nouveau transporta à la gare la voyageuse et ceux qui la reconduisaient.

Quelques minutes à peine restaient avant le

départ. Mme de Lymaille embrassa passionnément sa fille qui, très pâle, s'accrochait à elle avec désespoir.

Sans pleurer, Odette regarda le train partir, puis quand il eut complètement disparu et qu'il ne resta plus, comme trace de son passage, qu'un peu de fumée montant vers le ciel, brisée, ayant besoin d'un ami, elle se retourna, croyant trouver Jean. Surprise, elle constata que Pierre seul était là ; alors, vivement elle demanda :

— Jean est parti ?

— Oui, c'est-à-dire qu'il a été se renseigner. Il nous quitte dans huit jours, il va visiter l'Inde. Une nouvelle fugue qu'il vient de m'annoncer.

Etonnée, Odette s'écria :

— Mais il ne m'avait jamais parlé de ce projet.

— Ni à moi non plus.

Embarrassée, elle reprit :

— Alors nous... je ne l'attends pas... il devait pourtant me reconduire.

— Il ne m'a rien dit, mais si vous vouliez bien me permettre de le remplacer, j'en serais très heureux.

Craignant et désirant à la fois ce tête-à-tête, Odette hésita, puis brusquement décida.

— Soit, dit-elle ; du reste ce n'est pas bien loin.

Accompagnée par Pierre, elle sortit de la gare. Sans rien dire, elle monta dans l'auto, son mari se mit à côté d'elle. La voiture roulait déjà depuis quelque temps, lorsqu'elle pensa à demander à Pierre s'il avait donné son adresse au chauffeur.

— Non, fit-il timidement, puis avec courage, il ajouta :

— Je lui ai dit d'aller au Bois. Odette, pardonnez-moi, mais je veux vous parler.

Elle fronça les sourcils et durement répondit :

— Qu'avez-vous donc de si intéressant à me dire ? Il me semble qu'hier soir déjà, votre tentative a échoué. Vous avez de la persévérance. Plus doucement elle ajouta : A quoi bon ?

Lui se retourna vers elle, et la regardant fixement, avec reproche, lui dit :

— A quoi bon, Odette ? mais c'est toute notre vie qui va se décider. Vous êtes ma femme, vous ne pouvez empêcher cela ; vous m'appartenez par la loi divine et encore par la loi humaine. Vous ne m'aimez pas, je le sais, vous ne me l'avez pas caché, mais moi je vous aime et je vous aimerai toujours. Mon amour est un de ceux qui ne s'achèvent qu'avec la vie... Cet amour, Odette, n'a aucun orgueil, il est humble, il mendie, il implore. Oublions notre querelle, les gestes fous, les mots durs. Oublions tout, le voulez-vous ?

Odette ne répondit rien ; elle ne regardait pas Pierre, ses yeux fixaient les maisons, les passants, et l'auto allait si vite, si vite, qu'elle s'imaginait fuir, et cette fuite à deux, si rapide, ne l'effrayait pas.

Pourtant Pierre interrogeait, il fallait répondre.

Oublier, demandait-il ; mais aujourd'hui, elle ne se souvenait plus de cette querelle lointaine. En vérité, depuis ce jour-là, elle avait eu à supporter tant de froissements que sa susceptibilité n'était plus la même. De la poétesse, naguère si fière de son talent, il ne restait qu'une pauvre petite femme de lettres connaissant la lutte pour l'argent. Cette lutte avait fait comprendre à l'orgueilleuse qu'elle était, que son jeune talent de femme du monde, consacré par des amis, n'était pas de ceux qui s'imposent à la foule.

« Un gentil talent d'amateur », lui avait dit son mari : elle n'osait s'avouer qu'il ne s'était guère trompé ; et puis, à vingt ans, pouvait-elle avoir autre chose ?

Ces pensées lui firent répondre très doucement à Pierre :

— Il y a longtemps que je ne me souviens plus de cette querelle.

Tremblant de bonheur, n'osant croire ce qu'il entendait, timide, Pierre reprit :

— Alors, vous m'avez pardonné, vous ne m'en voulez plus ?

Bravement, Odette le regarda.

— Mais non ! fit-elle, c'est une vieille histoire.

Les mains de Pierre se tendirent vers celles de

la jeune femme, mais elle ne voulut pas s'en apercevoir et demanda :

— Je voudrais rentrer ; nous sommes au Bois, je crois ?

— Voulez-vous marcher un peu ? Il fait si beau !

— Non, fit Odette, je suis lasse. Reconduisez-moi.

— Oh ! pas tout de suite ! j'ai tant de choses à vous dire !

— Alors, dites-les vite.

Il se tut ; son émotion, sa crainte étaient si grandes, qu'il croyait ne pas pouvoir parler.

Ce silence étonna Odette ; elle se tourna vers son mari et le regarda ; mais les yeux de Pierre étaient si pleins d'amour qu'elle baissa vite les siens, car le trouble qui l'avait tant étonnée, hier soir, renaissait en elle. Son cœur battait très fort, le sang affluait vers ses joues, et ses lèvres sèches se crispaient nerveusement.

Depuis qu'elle était dans cette voiture, assise à côté de Pierre, elle se sentait très brave, prête pour la discussion, et voilà que tout à coup elle avait peur, mais cette peur était une chose délicate, et Odette ne désirait pas s'y soustraire.

Comprenant qu'il fallait parler, courageux, Pierre reprit :

— Odette, dites-moi, est-ce possible, le voulez-vous encore : devons-nous vivre toujours ainsi ?

Avec anxiété, Pierre attendit la réponse. Très bas, elle prononça quelques mots, mais l'auto faisait du tapage et Pierre ne les entendit pas.

Impatienté, il fit arrêter la voiture, descendit le premier et tendit la main à Odette.

La jeune femme ne protesta pas ; obéissante, elle suivit son mari. Une petite allée déserte était devant eux, vite ils la prirent ; tous deux désiraient la solitude.

De nouveau, lui questionna :

— Odette, répondez-moi franchement : sommes-nous heureux ainsi, chacun de notre côté ?

Avec un aplomb inimaginable, elle dit :

— C'est vous qui l'avez voulu.

Ce reproche attrista Pierre.

— Oh ! Odette ! fit-il.

Un peu honteuse, elle protesta.

— Mais oui, je vous assure que c'est la vérité. Pourquoi avez-vous voulu m'empêcher de faire de la littérature, pourquoi vous êtes-vous moqué de mon talent, pourquoi avez-vous voulu être le maître, et m'imposer vos volontés ?

Avec une énergie désespérée, Pierre s'écria :

— Mais parce que je vous aimais si exclusivement, si passionnément, que je haïssais tout ce qui vous détournait de moi.

Violente, Odette répondit :

— Votre amour était égoïste.

— Peut-être, mais si sincère : vous ne l'avez jamais compris, vous n'y croyiez pas.

— Non, avoua-t-elle.

— J'en étais certain, sans cela vous ne m'eussiez pas fait souffrir comme vous l'avez fait ?

Un peu coquette, elle demanda :

— Vous ai-je fait souffrir tant que cela ?

— Oui, dit-il si gravement qu'Odette tressaillit et comprit qu'il disait la vérité.

Elle s'arrêta, un banc se trouvait là ; très lasse, elle s'assit.

— Vraiment, reprit-elle, je ne m'explique pas comment j'ai pu vous rendre si malheureux.

Sans la regarder, Pierre répondit :

— Odette, rappelez-vous ce que la littérature vous faisait faire, et jusqu'où vous poussiez le désir de la réclame. Pour voir votre photographie dans un journal illustré, pour qu'un critique fit l'éloge de vos livres, vous étiez avec les dispensateurs de ces « hautes grâces » tellement coquette, que ces hommes, qui ne sont pas des saints, se croyaient autorisés à vous faire une cour si audacieuse que, parfois, je m'imaginai à tort, j'en suis certain, que vos coquetteries vous avaient entraînée très loin... Je ne disais rien, je voulais vous conquérir, et puis j'espérais qu'un jour viendrait, où vous vous rendriez compte de la bêtise de ces choses-là.

« Comprenez-moi bien, Odette, je ne blâme pas

les écrivains hommes ou femmes, dont la littérature est le métier, qui veulent et désirent ces réclames nécessaires. Au siècle où nous vivons, leur littérature est une marchandise comme une autre; le public ne l'achète que si on la lui recommande tout particulièrement; donc, pour eux, la réclame est une obligation. Mais que vous, une femme du monde, qui n'avez nullement besoin de l'argent que vous rapporteront vos livres, vous fassiez cela, je ne l'ai jamais compris... Riez, si vous voulez, mais je vais vous avouer que je ne puis lire le nom de ma femme, dans un journal, sans éprouver subitement un profond malaise. Tout de suite, je pense à tous les yeux qui liront ce nom, je me dis que, parmi ces lecteurs, il y aura des hommes, et je souffre en songeant quelles peuvent être leurs pensées. Je suis jaloux, Odette, terriblement, follement. Plaignez-moi, comme vous plaignez les malheureux; c'est un d'eux qui vous parle.

En disant ces mots, Pierre s'assit auprès d'Odette et, doucement, lui prit les mains; cette fois, la jeune femme ne les retira pas.

Lui continua :

— Odette, voulez-vous?... reprenons la vie commune, mettons-y chacun un peu du nôtre. Moi, je vous promets de vous laisser libre d'écrire; vous, dites-moi que vous renoncez à tout ce battage que des amis complaisants faisaient autour de votre talent. Pensez, rêvez, écrivez, sans que personne n'en sache rien, et ne dites pas au premier venu vos idées personnelles, vos sensations intimes. Puis un jour, si vous voulez, laissez publier vos heures de rêves, ne les signez pas, deux étoiles suffiront. Les livres anonymes, lorsqu'ils ont de la valeur, font leur chemin tout comme les autres. Ne mettez pas sur une couverture quelconque votre nom chéri, Odette. Ce nom si petit, si gentil, si rieur, si calin, est à moi, je ne veux pas que des indifférents puissent le prononcer. Tout ce que je vous dis là est peut-être très enfantin, je ne sais... vous souriez... Ah! j'oubliais, vous êtes romancière, et vous analysez probable-

ment, avec curiosité, mon pauvre amour de grand gosse.

Très sincère, Odette protesta.

— Oh ! Pierre, s'écria-t-elle, comment pouvez-vous croire une chose pareille !

Pierre ! ce nom, elle l'avait dit sans y penser, tout naturellement.

Tremblant d'espoir, il reprit :

— Alors, vous... voulez bien ?

Elle hésita, ne sachant que répondre. La vie, avec Pierre, ne l'effrayait plus et pourtant il posait des conditions, demandait de gros sacrifices, et Odette ne se révoltait pas.

Autrefois, sans réfléchir, tout de suite, elle eût dit non. Pourquoi donc aujourd'hui admettait-elle comme possible ce que Pierre réclamait ? Pourtant il touchait à sa littérature, à sa chère littérature !

Tout près d'elle, Pierre suppliait :

— Odette ! répondez-moi, je suis si anxieux !

Elle balbutia :

— Je ne sais pas, je ne vois plus clair... la pension de famille... le journal... j'ai des engagements.

Bien vite, tout joyeux, il se récria :

— Nous arrangerons cela ; cette vie de travail si dure, si pénible, vous n'êtes pas obligée de la vivre.

Odette se redressa, tous ses traits se contractèrent. Si elle disait oui, si elle rentrait avec Pierre dans le joli appartement, il croirait peut-être que seule la vie facile et riante l'attirait. Ah ! non, cela elle ne le voulait pas. Aussi pour cette raison, pour celle-là seulement, elle allait dire non.

Devinant ce qui se passait dans l'âme de la jeune femme, bien vite il reprit :

— Cette vie-là, ma chérie, il faut la laisser à une autre, qui en a vraiment besoin. Vous avez pris pendant quelque temps une place à laquelle vous n'aviez pas droit, puisque vous pouviez vivre autrement. Cette place qu'une autre attend, rendez-la bien vite, rendez-la avec joie, car vous ferez certainement une heureuse... Maintenant ne pensez plus à cela, pensez seulement à me répondre, mon

impatience est si grande ! Odette, je vous aime, comme un fou, quoique vous ne m'aimiez pas, et s'il vous est impossible d'exaucer ma prière, ne me répondez rien. Ne me dites plus, en face, de ces mots durs, qui font mal, et dont on se souvient toujours. Non, si vous ne voulez pas revenir, allez-vous-en, tout simplement, sans rien dire. Je comprendrai.

Pierre s'éloigna un peu de la jeune femme, et, anxieux, attendit.

Odette regarda son mari bien en face ; longuement ses grands yeux sombres le fixèrent et Pierre crut y voir des larmes ; puis, doucement, elle se détourna.

Pendant quelques secondes, elle ne bougea pas ; tout son être tremblait, ses petites mains gantées se fermaient nerveusement ; puis, lentement, si lentement que Pierre, tout d'abord, ne s'en aperçut pas, elle se leva.

Épouvanté, le cœur broyé, il n'eut pas un cri, mais son visage se crispa si douloureusement que deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Debout, prête à s'en aller, Odette regarda encore une fois son mari, et, le voyant pleurer, oubliant tout, dans un rire fou et heureux, elle se jeta dans ses bras, en lui disant :

— Mais, je reste ! je reste ! C'était pour vous faire peur !

Ne pouvant y croire, osant à peine l'embrasser, Pierre murmura :

— Oh ! la méchante ! la méchante !

Puis, encore inquiet, il demanda :

— C'est pour toujours, au moins ?

Coquette, elle répondit :

— Mais oui, à moins que vous ne vouliez plus de moi.

Il précisa, craignant pour leur bonheur :

— Vous voulez bien consentir aux gros sacrifices que je vous demande ?

— Oui, dit-elle, un peu honteuse de céder si vite, oui, si cela vous fait plaisir.

— Mais alors, dit-il, fou de joie, vous m'aimez donc un peu ?

Tout bas, si bas que c'est à peine s'il l'entendit, elle murmura :

— Je crois que je vais vous aimer beaucoup.

N'hésitant plus, cette fois, Pierre l'embrassa passionnément.

Juste à ce moment, un couple venait dans l'allée.

C'était un homme et une femme d'un certain âge; indulgents, ils regardèrent le joli couple et lui sourirent.

Quand ils furent passés, honteuse, toute rouge, Odette dit :

— Pierre, ils vous ont vu m'embrasser.

— Tant pis, dit-il gaiement; non, tant mieux, car nos baisers leur rappelleront leur jeune temps, et, s'ils ont aimé, il n'y en a pas de meilleur.

Heureux, en riant, ils s'en allèrent.

FIN

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.*

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

## L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, :: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.  
Les trois Albums d'Ouvrages de Dames N<sup>os</sup> 1, 2 et 3 sont envoyés franco contre 15 fr. 50 ; étranger, 16 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages :: :: :: qui font la grâce du home :: :: ::

Prix de l'Album franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F<sup>co</sup> poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr.

Les cinq Albums d'Ouvrages de Dames (n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5) sont envoyés franco contre mandat-poste de 25 fr. Etranger, 26 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte) à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV<sup>e</sup>)



## LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller  
des jeunes filles  
et des maîtresses de maison.  
"Elégance" et "Economie"  
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses  
primes.

Ses romans sont célèbres pour  
leur haute qualité,  
ainsi que sa rédaction, sa mode,  
ses courriers.

Abonnement d'un an : 14 fr. - Étranger : 15 fr.  
Six mois : 7 fr. 50 - Étranger : 8 fr.

Adresser mandat-poste à **M. ORSONI**,  
7, rue Lemaignan, Paris - 14<sup>e</sup>.

Imp. de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)